This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

37
7.2

Library of the Divinity School.

Bought with money

GIVEN BY

THE SOCIETY

FOR PROMOTING

THEOLOGICAL EDUCATION.

Received 10 April, 1899.

TRANSFERRED

TO

E

Saint Ignace de Loyola

" LES SAINTS "

Collection publiée sous la direction de M. HENRI JOLY.

VOLUMES PARUS :

Saint Étienne, roi de Hongrie, par E. HORN.
Saint Ignace de Loyola, par H. JOLY.
Saint Louis, par MARIUS SEPET. *Deuxième édition.*
Saint Pierre Fourier, par L. PINGAUD. *Deuxième édition.*
Saint Vincent de Paul, par le PRINCE EMMANUEL DE BROGLIE. *Quatrième édition.*
Saint Jérôme, par le R. P. LARGENT. *Deuxième édition.*
Psychologie des Saints, par H. JOLY. *Quatrième édition.*
Le Bienheureux Bernardin de Feltre, par E. FLORNOY. *Deuxième édition.*
Saint Augustin de Canterbury, par le R. P. BROU (S. J.) *Troisième édition.*
Sainte Clotilde, par G. KURTH. *Quatrième édition.*
Saint Augustin, par AD. HATZFELD. *Quatrième édition.*

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

Saint Henri, par l'abbé LESÊTRE.
Saint Ambroise, par le DUC DE BROGLIE.
Saint Dominique, par JEAN GUIRAUD.
Saint Nicolas Ier, par M. ROY.
Saint François d'Assise, par HENRI COCHIN.
Sainte Odile, par HENRI WELSCHINGER.

Chaque volume se vend séparément. Broché. . . **2 fr.**
Avec reliure spéciale. . . . . . **3 fr.**

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).

"LES SAINTS"

St Ignace de Loyola

par

HENRI JOLY

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
RUE BONAPARTE, 90

1899

C 437.17.2

APR 10 1922

Divinity School.

TRANSFERRED TO
HARVARD COLLEGE LIBRARY
JAN 6 1925

PRÉFACE

Il a paru convenable que les vies composant cette collection n'étalassent aucun appareil d'érudition. Cependant il est bon que le lecteur soit renseigné sur les garanties d'exactitude qu'il a le droit d'y rencontrer. Voici donc comment cette nouvelle histoire de saint Ignace a été composée.

Parmi les hommes qui ont approché de très près, ont entendu, ont questionné, ont consulté saint Ignace, il en est trois qui ont rédigé soigneusement leurs notes et leurs souvenirs ; ce sont Gonzalès (*Acta antiquissima*), Ribadeneira (*Vita altera*) et Polanco (*Vita Ignatii — Chronicon Societatis Jesu*). Les écrits des deux premiers sont annexés au grand volume des Bollandistes. Quant au travail de Polanco, il n'a été publié qu'en 1894 à Madrid. Il ne le cède aux deux autres ni en précision dans les détails, ni en netteté dans les nuances, ni en bonheur d'expression, car pour ces hommes le latin n'avait guère de secrets. J'ai donc décomposé la vie de mon héros en un certain nombre de fragments, et sur chacun d'eux j'ai comparé le témoi-

gnage de ces trois contemporains. J'y ai ajouté, cela va de soi, les observations critiques des Bollandistes, et je me suis attaché à vivifier le tout, autant que je l'ai pu, par les écrits mêmes de saint Ignace, les Exercices, les Constitutions, et surtout les Lettres. Quand j'ai eu recours à d'autres sources, j'ai pris soin de les noter.

Ce livre a été écrit en parfaite liberté. Si on n'y trouve pas plus de concessions à des défiances et à des préventions invétérées, c'est qu'il n'est rien de tel qu'un commerce un peu prolongé avec un homme vraiment supérieur pour voir tomber une multitude de préjugés. Il est des légendes qui rapetissent la nature humaine comme il en est qui la font disparaître dans un merveilleux invraisemblable. On sait que l'esprit de cette collection est de dissiper ce que les unes et les autres ont de contraire à l'exacte vérité.

Je manquerais fort maladroitement à mon devoir si je ne remerciais ici les nombreux membres de la Compagnie qui de Paris à Bruxelles m'ont fourni, avec autant de délicatesse que d'obligeance, des indications précieuses. Grâce à eux, j'ai pu lire bien des documents, sinon tous inédits, du moins très rares. Avec autant de plaisir que de profit j'ai consulté à Saint-Acheul la curieuse bibliothèque que le P. Watrigant a réunie sur les *Exercices spirituels*, livres de précurseurs, livres de commentateurs, livres d'amis, livres d'ennemis, traductions en toutes langues (y compris l'arabe.) Je n'oublierai pas ces nombreuses éditions protestantes qu'en Angleterre et en Amérique des pasteurs ont publiées, avec des « expurgations » fort légères, pour faire profiter les

communautés dissidentes de l'œuvre du célèbre Jésuite.

Puissé-je n'avoir pas tiré trop faible parti de ces secours et de ces ressources.

SAINT IGNACE

CHAPITRE PREMIER

LE CHEVALIER CONVERTI ET PÉNITENT. PAMPELUNE ET LOYOLA. — MONTSERRAT ET MANRÈZE.

Saint Ignace est-il né en 1491, et dans la nuit de Noël, comme on l'a dit pendant longtemps? ou n'est-il né qu'en 1495, comme les Bollandistes d'aujourd'hui inclinent à le croire avec Polanco? C'est là un problème dont l'importance n'est point, en somme, assez grande ni les données assez sûres pour que nous devions nous y arrêter. Il nous suffit de remarquer qu'il naquit sous Ferdinand et Isabelle, les derniers rois de la vieille Espagne, et qu'il mourut deux ans avant Charles V, alors que la monarchie conquérante et dominatrice était vraiment à son apogée.

Tout le monde sait que sa famille était illustre. Elle était de celles dont le chef avait le privilège d'être invité par le roi même à la cérémonie de la prestation du serment. Bertrand de Loyola, son père, eut de son mariage avec Dona Marina Saenz treize enfants, dont huit garçons et cinq filles. Ignace (en espagnol Inigo) fut le dernier venu, sinon des treize enfants (les textes

sont ici d'une rédaction obscure), au moins, et à coup sûr, des garçons. Il naquit, comme ses frères et sœurs, au château de Loyola, à peu de distance de la ville d'Azpeitia, en Guipuscoa, pays basque et tout voisin de la frontière française. Il fut baptisé dans l'église de Saint-Sébastien d'Azpeitia, où son frère Dom Martin, dans le testament qui nous a été conservé de lui, demandait plus tard à être enterré.

Il savait simplement lire et écrire (mais c'était déjà quelque chose, en ce temps-là, pour un Espagnol) quand Jean Velasquez, grand trésorier des « rois catholiques » pria Bertrand de Loyola de lui confier l'éducation d'un de ses fils. Le choix du père tomba sur Ignace. Celui-ci, probablement, paraissait déjà le mieux doué de la famille, bien qu'on nous donne ses frères comme ayant été tous également de braves chevaliers. Il partit donc pour Arevolo (diocèse d'Avila), où était la demeure princière de Dom Vélasquez; mais il dut l'accompagner ensuite à la cour de Castille, et nous savons qu'il y séjourna. En 1517, Vélasquez tomba en disgrâce, et c'est vers cette époque que le jeune Ignace quitta lui-même la cour pour aller à l'armée. Il y entra sous les auspices de son parent Dom Manriquez, duc de Najera, Grand d'Espagne.

En 1521, alors que la guerre commençait entre François Ier et Charles V, il était capitaine, et il défendait la place de Pampelune assiégée par André de Foix. La ville s'étant rendue sans son aveu, il se retira dans la citadelle avec une petite poignée d'hommes et y entreprit une résistance inégale. Il dut bientôt, malgré lui encore, entamer des négociations, mais il les rompit presque aussitôt devant des exigences qu'il ne voulut pas accepter. Enfin, le 21 mai 1521, il reçut, dans une sortie, cette blessure qui lui brisa la jambe droite et le

fit tomber entre les mains de l'assiégeant. Sa double carrière d'homme de cour et de soldat était finie.

Qu'avait-elle été? quels souvenirs lui laissait-elle?

De tous les historiens que la Compagnie de Jésus a donnés à son fondateur, aucun n'a tenu à cacher que la jeunesse de son héros avait été peu édifiante. Maffeï ne craint pas de parler de ses aveugles égarements et de ses vices (*cœcos errores et vitia*). Sous la plume d'un théologien parlant latin, ce sont là des mots qui exagèrent peut-être un peu la vérité. Avec plus de délicatesse et, on aime à croire, aussi avec plus d'exactitude, Bartoli dit qu'il faisait profession envers les femmes d'une galanterie à laquelle l'entraînait plutôt la vanité de son âge qu'un caractère vicieux. Dans les documents, jusqu'alors inédits, que la Compagnie a commencé à nous donner en 1894, nous voyons que Polanco tient un langage intermédiaire, quoique un peu plus rapproché de celui de Bartoli. « Jusqu'à l'âge de vingt-six ans, dit-il, la vie qu'il avait menée n'était rien moins que spirituelle ; comme tous les jeunes gens épris des cours et de l'armée, il vécut assez libre dans l'amour des femmes, dans les jeux et dans les disputes par point d'honneur. » Or Dieu sait si les jeunes gens de cette époque s'en permettaient.

Que cette galanterie fût d'un genre relevé, assaisonné de chevalerie et d'une poésie cherchée, on ne peut en douter. Lui-même racontait que, peu après sa blessure, la pensée de sa dame l'occupait sans cesse. Il se représentait des trois ou quatre heures de suite comment il irait bientôt la voir, comment il la saluerait, quels entre-

(1) Polanco dit bien « les jeux » (*ludis*). Les autres biographes ont tenu à observer que le jeune chevalier n'avait jamais aimé « le jeu » proprement dit.

tiens semés d'énigmes il aurait avec elle, quels exercices militaires il exécuterait en sa présence.

D'après les confidences de son adorateur, cette dame n'était « ni comtesse, ni duchesse, mais quelque chose de plus, » ce qui fait conjecturer au P. Genelli que ce devait être ou Germaine de Foix, la jeune veuve de Ferdinand le Catholique, ou la princesse Catherine, fille de la reine Jeanne. Ainsi, le brillant chevalier avait déjà pris l'habitude de viser très haut, mais de bonne heure également il sut mettre au service de ses ambitions beaucoup de constance, de dextérité et de douceur, s'amusant, pour ainsi dire, à adapter des moyens, je ne dirai pas petits, mais ingénieux, à la grandeur de son but. Ajoutons que, d'après les témoignages fort précis de ses confidents, il était alors extrêmement jaloux de sa bonne tenue, soignant « plus que de raison » sa chevelure, ses mains et ses ongles.

Les dons naturels qu'il avait reçus n'étaient pas vulgaires : avec un courage ardent à braver le péril, à repousser les capitulations, à affronter les difficultés, à supporter la douleur, il eut prématurément l'art de connaître les hommes, de traiter avec eux, de s'en faire des amis. Pour les gagner, il pouvait compter sur le prestige, non seulement de sa vaillance, mais d'une grandeur d'âme où brillaient déjà, ont dit les siens, les « indices non douteux d'une âme religieuse... beaucoup de respect pour les choses saintes, l'horreur du blasphème... un grand scrupule à ne jamais s'écarter de la vérité... le mépris de l'avarice et même l'insouciance pour le gain, la promptitude à se réconcilier avec ses ennemis... » ; tantôt abandonnant à ses compagnons sa part du butin conquis sur le champ de bataille, tantôt partageant lui-même aux ennemis qui l'avaient blessé les différentes pièces de son armure.

Dans cette Espagne galante, romanesque et croyante, tout chevalier avait, en même temps que sa dame, un patron dont il était le dévot. Trait à noter, c'est pour saint Pierre que le futur soldat de la papauté se sentait une dévotion particulière. Il avait même écrit en son honneur des vers en langue castillane, comme il avait composé des sonnets pour la dame de ses pensées.

Son ignorance était donc celle d'un gentilhomme dont l'esprit n'avait pas laissé d'être cultivé... à la manière du temps. Suivons-le de nouveau dans sa chambre du château de Loyola. Pleins d'admiration pour son courage, les Français vainqueurs l'y ont fait transporter presque mourant. Ils ont tenu à lui assurer eux-mêmes et des médecins et tout ce qui paraissait nécessaire aux soins de sa blessure. Nous savons comment il a supporté là, sans murmurer, les tortures les plus variées d'une série d'opérations maladroites. — Il ne donnait, a-t-on raconté, d'autre signe de sa douleur, qu'en serrant fortement les poings. — « Vigoureux et bien fait, très soucieux de bonne grâce et d'élégance, bien résolu à poursuivre la carrière des armes, » il se fait scier l'os du genou pour supprimer une difformité, résultant de la première opération, et qui s'atténue en effet, mais lui doit laisser pour la vie une claudication légère. Sur le point d'expirer, il avait, la veille, fête des saints apôtres Pierre et Paul, invoqué son saint de prédilection. Il avait cru le voir apparaître devant ses yeux, dans sa nuit de fièvre, et dès lors il s'était considéré comme guéri.

Les pensées mondaines ne l'avaient pourtant pas abandonné. Cloué sur son lit pour de longs mois, il veut charmer son oisiveté par quelque lecture, et il demande, quoi? l'*Amadis de Gaule*, dont le succès

européen devait être consacré, vingt ans après, par la traduction française, délices de François Ier. Qu'est-ce que le chevalier, non encore pénitent, voulait chercher dans ce roman? Apparemment ce qui s'y trouve en réalité, la folle peinture des mœurs de la chevalerie aventureuse, batailleuse et amoureuse, dont Cervantès devait donner la parodie, « une fantasmagorie d'héroïsme, des héros occis, des héros pourfendus, des chevaliers vaincus par deux et par trois, des hommes d'armes par huit ou par dix, des soldats par milliers sur le champ de bataille, un seul preux, tantôt Amadis, tantôt Galaor ou un autre, suffisant pour toutes ces besognes; des enfants perdus et retrouvés, des époux et des amants séparés, des amours foudroyantes ou ineffablement profondes, des enchantements, des oracles, une géographie fabuleuse (1). »

Mais la Providence voulut que le roman ne fût pas sous la main de ceux qui soignaient le malade. Ils lui apportèrent deux livres qu'il n'avait pas demandés et qu'il accepta, dit Ribadeneira, pour ne pas rester entièrement inoccupé, la *Fleur des Saints*, livre populaire, dont Ribadeneira lui-même devait donner plus tard une édition célèbre, et la traduction espagnole de la *Vie du Christ* par Ludolphe le Chartreux.

Les anciens biographes avaient bien vite passé sur ces lectures. Elles ont dû cependant avoir sur les pensées du jeune homme une influence profonde. Pour retrouver ce que lui donnait la *Fleur des Saints*, il n'y a qu'à prendre une édition de Ribadeneira et à y lire surtout les vies des personnages antérieurs au seizième siècle, telles qu'elles devaient se trouver à peu près dans l'édition castillane d'alors. A peine remis de la fièvre

(1) Lanson, *Histoire de la littérature française.*

du combat et de celle de la maladie, contraint à la réflexion par l'immobilité de son corps et la longueur de sa convalescence, limité dans ses comparaisons par le petit nombre de ses lectures, il dut se repaître avidement de ces récits où une autre chevalerie, au service du plus grand des rois, multipliait, elle aussi, ses étonnantes prouesses. Il est donc facile de reconstituer le spectacle dont son imagination dut s'enflammer tout à loisir : le triomphe quotidien de la charité, — la puissance acquise par des mortifications que cette charité même a rendues douces, — l'humilité venant à bout de la force brutale, — d'obscurs anachorètes transformant les terres et les cœurs, — les papes s'abaissant devant la sainteté d'un moine ou d'une vierge et abaissant à leur tour devant eux les ducs, les rois et les empereurs qui ne se révoltent que pour être ou convertis ou brisés, — la pauvreté volontaire payée par la conquête des âmes, en attendant celle du ciel, — les miracles récompensant la foi des uns et le désintéressement des autres, — le péché vu partout sous la forme d'une agression de l'ennemi, — une lutte incessante contre le démon, celui-ci vaincu par la pénitence et la prière, — un contraste perpétuel entre la sensualité aveugle, emportée, sanguinaire des pécheurs et la douceur prévoyante des enfants de Dieu, — Jésus revenant parfois sur la terre, s'y manifestant par des apparitions, souffrant de nouveau sa passion par les crimes de ses ennemis, mais prodiguant visiblement les effets rédempteurs de cette passion dans les vertus et les miracles de ses élus, — les merveilles de la vie du Sauveur se renouvelant ainsi par les prodiges qui accompagnent la naissance, la vie et la mort des saints, — la création, les êtres inanimés, les animaux mêmes mis au service de ces héros, et ces derniers enfin conquérant de haute

lutte le ciel qu'ils ont tant voulu gagner pour eux et pour les autres. — Voilà ce que la lecture de ces vies mettait à chaque instant sous les regards du chevalier.

Que des fables inacceptables pour l'historien le plus chrétien d'aujourd'hui se mêlassent à ces récits, que les miracles apocryphes y fussent vraiment trop nombreux et que trop d'accidents naturels ou de maladies y fussent attribués à l'intervention du démon, nul d'entre nous n'en doute. Des savants ont particulièrement insisté sur ce côté « fabuleux ». Ils ont pris texte de cette floraison de légendes pour juger sévèrement la « grossièreté » du moyen âge. Ils ont montré le sens littéral substitué au sens figuré, les vertus morales et les inspirations intellectuelles transformées en apparitions, en voix, en métamorphoses subites des éléments de la nature, la grandeur matérielle prenant facilement la place de la grandeur morale dont elle n'aurait dû être que le symbole, le monde terrestre envahissant ainsi peu à peu le monde invisible, pour en matérialiser toutes les conceptions, bref un genre de mysticisme qui non seulement ne s'inspire pas du spiritualisme, mais en prend, dit-on, souvent le contre-pied. Si l'on veut juger les croyances populaires abandonnées à elles mêmes, oui, toutes ces observations ont du vrai, et l'on aurait tort de ne pas en tenir grand compte. Mais d'abord ceux dont les esprits crédules dénaturaient ainsi le caractère et la mission, les saints, ne partageaient point ces naïves erreurs. Il faut même dire qu'ils luttaient énergiquement contre elles, comme les prophètes luttaient contre l'esprit charnel des Hébreux; leur humilité, non moins que leur sens délicat des choses spirituelles, résistait à cette espèce de transfiguration qu'on essayait de leur imposer de leur vivant même. Sans doute, au moment où il lisait pour la première fois

le *Flos sanctorum*, saint Ignace n'en était pas là; mais ce que le livre pouvait encore renfermer de pieuses légendes, à cette époque où la critique n'existait pas, était peut-être nécessaire pour introduire le futur saint dans le monde surnaturel, en lui faisant mieux accepter les histoires des martyrs et des confesseurs à la place des fictions de l'*Amadis*. Cependant, à lire l'édition de Ribadeneira, il ne semble pas que la partie trop imaginative de ces récits fît tort à ce qu'ils contenaient d'authentique et de profondément chrétien. Pourquoi ne pas penser, par exemple, qu'à propos de saint Bernard, qu'il devait bientôt citer plus souvent qu'aucun autre Père de l'Église, Ignace remarqua cette parole (elle est dans Ribadeneira) : « Lui-même fut le premier et le plus grand de tous ses miracles. »

Se vaincre soi-même pour se réformer et, pour y réussir, commencer par se bien connaître, c'est là aussi le grand miracle que saint Ignace allait accomplir; à la suite des premiers biographes, les Bollandistes s'appliquent à expliquer comment, de son vivant, il n'en a guère fait d'autres; ils estiment que celui-là et la constitution de la Compagnie suffisent à sa gloire et à celle de Dieu. Mais, nous sommes encore loin de cette époque héroïque de sa vie. A côté des *Fleurs des Saints*, il était opportun qu'il lût le livre de Ludolphe le Chartreux et qu'il le méditât (1).

Il n'est pas trop étonnant qu'on ait fait quelquefois de ce moine saxon l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*, car dans sa *Vie du Christ*, l'idée et le mot

(1) Il le lut dans la traduction castillane qu'en avait récemment donnée, sur l'ordre de Ferdinand et d'Isabelle, le moine franciscain observantin D. Antonio Montesino. On ne connaît ni la date de la naissance ni la date de la mort de Ludolphe. Les biographes disent : *Claruit anno* 1330.

d' « Imitation » reviennent de vingt façons différentes; et, quand on lit ce beau livre comme il le mérite, on trouve qu'il n'est pas indigne d'un tel honneur. A coup sûr, il sera difficile de déposséder la France du mérite d'avoir écrit l'*Imitation*, ce livre si profond, si rationnel et si clair, jusque dans les élans du mysticisme le plus émouvant et le plus tendre; mais soit que l'illustre anonyme ait recueilli et exprimé à sa manière une idée déjà répandue dans les divers ordres religieux, soit qu'il en ait été le promoteur, il est certain qu'au quatorzième siècle on retrouve cette idée partout, et qu'ainsi que je viens de le dire, Ludolphe de Saxe en est rempli. Comme tous les chapitres du volume, l'avant-propos se termine par une prière, et cette première prière, la voici dans son éloquente simplicité : « Seigneur Jésus, accordez-moi, à moi, fragile et misérable pécheur, d'avoir toujours votre vie et vos vertus devant les yeux de mon cœur et de les imiter autant que je le pourrai. »

En passant de la *Fleur des Saints* à la *Vie du Christ*, Ignace n'avait plus devant lui la diversité de tant d'exploits accomplis à travers toutes les nations et dans les conditions les plus éloignées les unes des autres. L'unité sévère de la destinée du Sauveur n'était pourtant pas sans s'offrir dans cette lecture sous des traits bien faits pour captiver une imagination encore si jeune. Je ne saurais mieux comparer Ludolphe qu'à ces peintres allemands dont l'essor a été si brusquement arrêté par la réforme luthérienne, savants et naïfs, religieux et familiers, amis des détails populaires, mêlant des scènes tirées de la vie de tous les jours à la représentation émue des plus augustes mystères, nets et précis dans leurs contours, peu délicats et peu chatoyants, si l'on veut, mais chauds dans leur coloris, que le temps n'a pas encore altéré. Dans les peintures du chartreux

saxon, l'imagination du gentilhomme espagnol retrouvait encore quelques légendes dispersées çà et là, comme des accessoires qui donnent à un tableau son aspect vivant et quelquefois reposant. Il y voyait les évangiles apocryphes mis à contribution pour tout ce qui touchait à la vie humaine du Sauveur et à celle de la Sainte Famille. Ainsi, le bon chartreux apporte un soin minutieux à la description de la personne du Christ, n'oubliant ni son costume, ni la couleur de ses yeux, ni son teint, ni sa raie (*discrimen*) au milieu des cheveux, à la mode des Nazaréens. Ailleurs, quand il dépeint les vices ou les faiblesses des hommes, il le fait avec des traits pris sur le vif dans les incidents du culte et de ses cérémonies ordinaires. Les gens que la vérité offusque, il les compare à ceux qui, à l'église, au moment de l'aspersion, mettent leur main devant leur figure, de peur d'être mouillés par l'eau bénite. Mais ces épisodes qui donnent au livre son accent personnel, sa couleur locale et sa date, n'affaiblissent nullement la portée d'enseignements remplis des souvenirs des quatre Évangiles, de la doctrine des Pères et des accents pathétiques de notre saint Bernard — car celui-ci, au treizième et au quatorzième siècles, on le retrouve partout.

Quel effet ces lectures produisaient-elles sur l'âme du convalescent? Elles excitaient en lui une émulation tout aussi ardente que celle qu'avaient pu produire dans un autre sens les récits guerriers des chevaliers castillans. « Eh quoi! se disait-il, si je faisais, moi aussi, ce qu'a fait saint François! Si je faisais ce qu'a fait saint Dominique! » — « Et, ajoute Gonzalès, il roulait dans son esprit maint projet, se proposant toujours des choses grandes et difficiles; et en y réfléchissant, il croyait sentir en lui la faculté de les accomplir, sans autre motif que celui-ci : « Saint Dominique l'a

fait, je le ferai donc! saint François l'a fait, je le ferai aussi! » — N'est-ce pas ainsi qu'on a vu tant de belles vocations se décider dans la guerre, dans la politique et dans les arts?

Ce n'est point qu'alors même ses souvenirs mondains et belliqueux ne lui fissent rêver alternativement aux exploits les plus divers, aux modes de célébrité les plus opposés. « Tantôt, écrit Polanco, il sentait en lui une inspiration puissante qui le portait à se donner tout entier au service de Dieu et à imiter tout ce qu'il venait de lire; tantôt de vaines suggestions le poussaient vers les grandeurs et les gloires du monde. Car, comme son âme était grande, dans chacune des directions où il se plaisait successivement à s'élancer, c'était toujours à de grandes choses qu'il tendait. Il ne lisait aucun genre de pénitence pratiqué par les saints, qu'il n'eût la confiance de pouvoir le pratiquer lui-même. Alors, comme un conscrit de la rude milice spirituelle, il voyait surtout la sainteté dans cette âpreté de la pénitence, acceptée pour l'amour de Dieu. Mais comme dans sa vie antérieure il s'était fort peu exercé aux choses spirituelles, il se laissait encore agiter tout autant par les pensers mondains que par les bons. »

Mais ici se place le fait décisif qui allait déterminer la conversion; et c'est bien dans les profondeurs les plus intimes de la réflexion et de la liberté qu'il allait se former, puis prendre rapidement une cohésion et une solidité inébranlables.

Ceux qui ont beaucoup d'imagination ne peuvent qu'éprouver tout d'abord des tentations nombreuses; car l'imagination ravive en eux les sensations originelles dont elle n'est qu'une forme prolongée; et de plus ces sensations renouvelées, elle les agrandit et les diversifie de mille manières. Ils cèdent donc souvent à

ces suggestions trompeuses de l'image, quitte à s'en repentir ensuite avec cette amertume qui accompagne le réveil de toute ivresse. Mais quand, à cette vivacité des représentations mentales, un homme joint l'aptitude à la réflexion, il apprend bientôt à refréner l'image par l'image, et il prévient en lui des chutes nouvelles; car, regardant en face ces suggestions qui lui sont connues, il les épuise en quelque sorte, en en vivant d'avance toutes les conséquences, en en goûtant par anticipation tous les fruits, ou rafraîchissants ou vénéneux. C'est là très précisément ce qui arriva au soldat de Pampelune; il fit ainsi, de lui-même, une découverte psychologique qu'il devait retourner dans tous les sens et qui fut peut-être le fait capital de sa pensée, de sa doctrine, de sa piété, de ses enseignements, de ses créations, et enfin de toute sa vie.

Au fur et à mesure que ces idées opposées de gloire temporelle et de sainteté se succédaient ou se supplantaient réciproquement dans son être, il observait en lui-même comment lui venaient et comment finissaient les unes et les autres. Il remarquait que celles-ci n'étaient pas seulement de bonnes pensées (parce qu'elles étaient conformes à la loi religieuse), mais qu'elles fortifiaient son âme, la consolaient, la remplissaient comme d'une solide nourriture; tandis que celles-là, bien qu'elles lui parussent agréables au moment où il les caressait, lui laissaient, en s'évanouissant, l'âme vide et non satisfaite. C'est à ce signe qu'il reconnut désormais ce qui lui venait du « bon esprit », de Dieu ou de l'un de ses anges, et ce qui lui venait du « mauvais esprit ». Par là, suivant le témoignage de tous ceux qui ont recueilli ses propres souvenirs, fut définitivement fixée par lui la théorie du discernement des esprits qu'il devait perfectionner dans ses *Exercices spirituels*. C'est bien sur son

lit de douleur de Loyola (1), c'est en réfléchissant sur les caractères opposés des sentiments dont se remplissait tour à tour son âme agitée et souffrante, qu'il en prit la première idée.

Assurément, cette théorie n'était pas nouvelle; on la retrouve avec la plus grande netteté dans un dialogue de sainte Catherine de Sienne. Pour la sainte, c'est Jésus qui lui dit : « Si tu me demandes à quoi tu peux reconnaître ce qui vient du démon et ce qui vient de moi, je te répondrai que voici le signe : — Si l'idée vient du démon, l'âme reçoit subitement une vive allégresse; mais plus l'état dure, plus l'allégresse diminue, et elle laisse dans l'ennui, dans la confusion et dans les ténèbres. — Mais si c'est par moi, la vérité éternelle, que l'âme est visitée, l'âme qui, au premier abord, a été saisie d'une sainte crainte, reçoit l'allégresse, la douce prudence et le désir de la vertu. »

Saint Ignace avait-il lu sainte Catherine de Sienne au moment où il réfléchissait, comme on vient de le voir, sur les aspirations de son propre esprit? Non à coup sûr! Il est tout à fait certain que cette distinction, il l'a vue et précisée lui-même. La rencontre de ces deux âmes, différentes à tant d'égards, est donc à noter, moins encore pour l'honneur du chevalier à peine converti que pour l'honneur de cette vérité si profonde, un des aspects les plus importants de la psychologie des saints.

A toutes ces réflexions déjà si fortes il était bien difficile que l'imagination sensible ne se mêlât pas. Jusqu'où alla-t-elle, alimentée qu'elle était par les rêveries

(1) Electionum rationem particulatim asseruit elicuisse se ex illa spirituum varietate quam sensit tum cum in Loyola æger ex tibia decumberet. » (Gonzalès.)

de la convalescence et par le feu renaissant de la jeunesse? Il eut, le fait n'est pas douteux, une vision nouvelle et plus distincte : la Vierge, tenant dans ses bras l'enfant Jésus, lui apparut toute brillante de clarté (*clarissima*). — C'était pendant la nuit, mais il se sentait éveillé (*noctu, vigilans tamen*), dit Polanco. N'était-ce qu'une pensée intense et concentrée sur un des mystères les plus familiers aux âmes croyantes? Était-ce un mouvement rectifié de l'amour humain, désireux de contempler en esprit la grâce de la femme, mais la cherchant purifiée et ennoblie? Était-ce une hallucination? Était-ce le don d'une action surnaturelle substituée ou mêlée à la nature? Sur ses vieux jours Ignace lui-même s'interrogeait, et il hésitait : il n'osait dire si ce phénomène avait été de Dieu (*divinitus contigisse*). Mais ses confidents tenaient de lui qu'à dater de ce jour les tentations impures avaient épargné son corps et son esprit. On comprend dès lors si l'ensemble de ses résolutions pieuses avait été affermi. Son frère et les gens de sa maison qui le soignaient remarquèrent chacun de leur côté le grand changement qui venait de s'opérer en lui.

Debout et affermi dans ses résolutions, une portion de sa nature et de son caractère retrouva une innocente liberté : il se mit à l'œuvre. Il voulait travailler au perfectionnement de son âme avec cet amour patient du détail soigné et enjolivé qu'on doit retrouver plus tard dans la littérature, dans l'art et dans la pédagogie de la Compagnie. Comme il prenait goût de plus en plus aux saintes lectures, il lui vint à l'esprit de faire des extraits de ce qui lui parut plus important dans la vie du Christ et des saints. Ribadeneira nous a déjà raconté le fait; mais saint Ignace, dans ses confidences au P. Gonzalès, y ajoute de précieux détails. « Comme *il* commençait

à se lever, dit-il, il se mit à écrire avec un soin extrême un livre de 300 pages in-4°. Les paroles de Jésus-Christ y étaient retracées avec du vermillon (sans doute il y mêlait de l'or pour certains traits et pour les miracles, comme le dit Ribadeneira), celles de la bienheureuse Vierge en bleu, le reste en diverses couleurs, selon l'inspiration de sa piété. Le papier était très fin, les lignes marquées à la règle, les caractères excellents, car il avait l'art de former élégamment les lettres (1). » Mais nous savons par les mêmes confidences que ce travail alternait avec la contemplation du ciel, et surtout du ciel étoilé. Je ne sais si l'on peut se dispenser ici de penser à Kant qui, de même, faisait de l'étude de la loi intérieure et du regard donné à la voûte étoilée les deux grands attraits de la vie intellectuelle : lui aussi plaçait entre ces deux grandes joies certaines habitudes minutieuses et régulières, soit simplement pour se détendre l'esprit, soit pour se dispenser une fois pour toutes de réfléchir autrement à des choses qui n'en valaient pas la peine.

*
* *

Mais ni ces agréables travaux ni ces hautes contem-

(1) Il est permis de croire qu'on a, par la suite, attribué à saint Ignace (et il n'est pas le seul auquel le fait soit arrivé) plus d'une page qu'il avait transcrite et laissée dans ses papiers. Il est par exemple, peu de personnes pour qui la belle prière qui ouvre les *Exercices* :

Ame de Jésus, sanctifiez-moi,
Corps de Jésus, sauvez-moi,
Sang de Jésus, enivrez-moi,

ne soit de saint Ignace. — Or, les Jésuites nous apprennent qu'elle était répandue depuis deux siècles parmi les fidèles de l'Espagne et qu'elle était inscrite avec une orthographe barbare sur une des plus belles portes de l'Alcazar de Séville.

plations ne pouvaient contenter ce jeune Espagnol dur à lui-même et auquel le mot d' « exalté » pouvait alors s'appliquer sans injustice. Dieu lui avait fait la grâce de le convertir et de le guérir; le moment était venu de faire pénitence et de fuir les occasions de retomber dans le péché. Une de ses premières pensées fut d'entrer tout de suite chez les Chartreux. Il voulait même s'y présenter sans révéler son nom : c'eût été une manière de consommer d'un seul coup son sacrifice. Mais rien ne semblait pouvoir lui suffire pour satisfaire ce que deux de ses disciples ont appelé sa généreuse indignation et même sa haine contre sa propre personne. Il chargea l'un de ses domestiques de lui procurer les règles des Chartreux, il les lut, et il en fut, dit-on, satisfait; mais il voulait d'abord aller à Jérusalem et s'imposer librement des pénitences plus rigoureuses que celles qu'avaient inventées les Chartreux.

On sait que c'est en Espagne que l'idée de la croisade avait le plus longtemps persisté. L'esprit de piété chevaleresque, surexcité par sept siècles de lutte contre les Maures, y avait conservé toute sa vigueur, dit un récent historien des papes, (1) « alors que déjà chez les autres nations de l'Europe il avait depuis longtemps fait place à des idées plus matérielles ou dégénéré en rivalités acharnées. » Il n'y avait pas bien longtemps qu'un pape d'origine espagnole, Alphonse Borgia, devenu Calixte III, avait réveillé l'ardeur de l'Europe (1455) pour sauver la Hongrie de l'invasion des Turcs. Il eût voulu faire plus; car il aspirait à reconquérir la ville sainte. Il avait inauguré son pontificat par une sorte de serment solennel qui se ter-

(1) Pastor, *Histoire des Papes*, éd. franç., II, 321.

minait par ces mots : « Si jamais je t'oublie, Jérusalem, puisse ma droite tomber dans l'oubli ! Puisse ma langue se paralyser dans ma bouche, si je ne me souvenais plus de toi, Jérusalem, si tu n'étais pas le commencement de mon allégresse ! »

Eh bien ! en 1521, cet écho n'était pas tout à fait mort dans la patrie de Calixte III, et le jeune Ignace voulait lui aussi que Jérusalem fût le commencement de son allégresse spirituelle. Il n'était plus question de guerre ni de conquête ; mais aller à Jérusalem pour s'y associer à la passion du Sauveur et aux douloureuses humiliations de son tombeau captif, n'était-ce pas pour les âmes pieuses une sorte de croisade ? C'était par cette porte que notre converti voulait entrer dans le chemin du salut.

Il se prépara donc à partir. On s'était aperçu, ai-je dit, du changement survenu dans ses habitudes. On soupçonnait quelques projets de vie monastique ou de retraite mortifiée. Aussi, quand il annonça son prochain départ, son frère Martin de Loyola, qui occupait dans la famille la place du père défunt, le prit à part ; il lui parla avec un curieux mélange de respect et d'autorité. Il lui rappela l'attente que ses talents, son courage et sa prudence avaient déjà excitée dans leur pays. » On comptait le voir étendre la gloire de leur maison. « Je suis, disait-il, ton aîné par l'âge, mais ta réputation a devancé la mienne ; ne fais rien qui soit indigne de nos aïeux » ; et par là sans aucun doute il entendait, non des actes déshonnêtes, mais une existence où le pénitent oublierait sa noblesse temporelle et son honneur guerrier.

Ignace répondit doucement, mais vaguement, qu'il n'oublierait ni ne compromettrait la renommée de la famille. Il prétexta d'une visite qu'il devait au duc de

Najera et partit accompagné de deux domestiques. Il se rendait à Montserrat.

Je ne m'attarderai pas à raconter longuement les épisodes connus de tous : la dispute avec le Maure et la veillée des armes.

Qui n'a lu le récit de cette rencontre du chevalier catholique et de l'Infidèle mal converti, tous deux à cheval, tous deux armés, tous deux discutant à l'envi sur la virginité de Marie? Le Maure voulait bien que celle-ci eût enfanté le Christ étant vierge, mais il soutenait qu'ensuite elle avait vécu comme les autres femmes. Ignace, irrité de voir méconnaître la gloire de sa Dame, se demandait s'il n'était pas obligé de la venger. D'autre part il lui en coûtait de verser le sang. Il se tira de difficulté en lâchant la bride à sa mule et en se disant que si elle suivait le même chemin que le blasphémateur, il rejoindrait celui-ci et le tuerait, convaincu que le ciel lui aurait donné là une assez claire indication. Les biographes n'ont point manqué de faire remarquer que, selon toute apparence, la mule aurait dû suivre le grand chemin bien aplani qu'avait pris le Maure et qu'au contraire elle s'engagea seule dans un sentier montagneux. Ils en concluent qu'une intervention invisible a empêché là Ignace d'attenter sans droit à une vie humaine; mais il est permis de penser aussi, sans trop de subtilité, qu'en s'en remettant à sa monture dans de semblables conditions, le soldat de la veille avait plutôt prévu et incliné d'avance à accepter la solution sanglante.

Quoi qu'il en soit, la conclusion même de l'aventure avait dû lui démontrer que ses armes lui étaient désormais inutiles. Mais l'esprit chevaleresque qui persistait dans son imagination lui suggéra une substitution où l'ancien et le nouvel esprit se mêlaient encore, peut-on

dire, avant de se séparer pour toujours. Il allait commencer une vie de renoncement et de pénitence. Il était comme un débutant, il avait besoin de se préparer et d'être « armé ». Il entra donc dans la chapelle de la Vierge à Montserrat — c'était la veille de l'Annonciation, donc en mars 1522, — et il y consacra toute une nuit à faire sa « veillée d'armes » spirituelles. Ceux qui ont le mieux recueilli ses propres aveux disent positivement, d'après lui-même, qu'il s'inspira là des vieux usages de la chevalerie, mieux encore, qu'il agissait en souvenir des récits de l'*Amadis* et d'autres écrits du même genre. Seulement ses « armes » n'étaient plus les mêmes. Il avait suspendu dans la chapelle son baudrier, sa dague et son épée. Quant à ses armes spirituelles, c'étaient des vêtements de pauvre, qu'il avait échangés contre les siens, une espèce de sac en toile grossière, des chaussures en sparterie, une corde pour ceinture, une gourde et une sorte de besace où il devait mettre, avec son pain, le livre qu'il avait emporté de Loyola — probablement celui qu'il avait composé de toutes sortes d'extraits d'ouvrages pieux.

Qu'était-ce alors que Montserrat? Un membre de la compagnie de Jésus en a fait une description toute charmante. On avait trouvé une statue de la Vierge qui opérait des miracles. « Peu à peu une église, ensuite un couvent de bénédictins s'étaient élevés autour de la statue. De plus on comptait jusqu'à treize ermitages dispersés dans les endroits les plus déserts... A la vie pieuse et austère des ermites s'y mêlait je ne sais quel parfum de poésie. Les héritiers des Antoine et des Paul avaient apprivoisé les oiseaux de la montagne; plus d'une fois, au printemps, les jeunes couvées venaient recevoir la nourriture et des caresses de la main des solitaires... De frais bosquets, sans cesse ravivés

par l'eau pure et limpide des cascades semblaient adoucir ce que les rochers arides et les sombres précipices pouvaient offrir de trop sévère et de trop sauvage. » Avec le temps, « le pèlerinage avait pris des proportions que Lourdes seule dépassera plus tard dans ces régions, et il avait exercé une influence considérable sur les destinées de la Catalogne et sur les mœurs de ses habitants. Au commencement du XVIe siècle le monastère de Montserrat comptait cent quarante moines bénédictins. Il y avait des confesseurs de langues espagnole, française, italienne, allemande et flamande. Malgré les difficultés extrêmes des communications, le sanctuaire était visité chaque année par environ cent cinquante mille pèlerins, riches et pauvres, de toutes les nations, auxquels se mêlaient des rois et des princes. Un Père devait confesser, en une seule année, près de six mille Français ou Flamands : on avait dans le même laps de temps, donné l'hospitalité à sept mille sept cents prêtres ou religieux ; Charles V se rendit à Montserrat jusqu'à neuf fois. »

Mais qui ne sait que dans les milieux les plus divers chacun sent, pense, agit selon son idée dominante, quand toutefois il en a une? Il est certain qu'Ignace ne se laissa pas beaucoup distraire, soit par les charmes de cette nature, soit par l'agitation de ces pèlerinages multipliés. Il ne passa à Montserrat que très peu de temps, juste les trois jours qu'il lui fallait pour lire au bénédictin français Dom Chanones sa confession générale, qu'il avait écrite. De plus, il avait commencé ces austérités, ces flagellations répétées, qui s'ajoutaient à ce que sa nourriture et ses vêtements avaient de rude et de grossier. Mais ces pratiques avaient plutôt affermi que modifié la nature encore toute extérieure de son ascétisme. Il s'appliquait aux choses spirituelles

elles-mêmes, dit Polanco, avec une inspiration militaire (*militari adhuc spiritu*), il les voyait en chevalier, non en apôtre. « Il songeait moins, dit de son côté Gonzalès, à faire vraiment pénitence qu'à se montrer dévoué et généreux envers Dieu. Il ne pouvait entendre parler d'aucune austérité pratiquée par quelque saint, sans vouloir s'en infliger tout de suite à lui-même une semblable. Mais il ne savait alors rien des raisons intérieures de la pénitence, rien de la charité, de l'humilité, de la prudence. Il ne voyait qu'une chose, c'est qu'il lui fallait faire de grandes actions, attendu que les saints en avaient fait de telles pour la gloire de Dieu. »

C'est dans ces dispositions qu'il quitta promptement le grand monastère et les belles solitudes de Montserrat pour se rendre à Barcelone; car c'était là qu'il devait s'embarquer pour Jérusalem, mais il devait d'abord faire, tout à côté de Montserrat, à Manrèze, un séjour de près d'une année. Ces dix mois ont eu dans sa vie une importance telle qu'il est nécessaire de nous y arrêter avec lui.

Il avait laissé sa mule au couvent et, ne voulant plus s'appeler que « le pèlerin », il partit, avec sa jambe droite encore souffrante, le bâton à la main, dans le costume que l'on a vu. C'est alors que le mendiant auquel il avait offert ses propres vêtements fut arrêté par un alguazil qui le soupçonnait d'avoir volé ces habits de grand seigneur. Sur les indications qu'il donna en protestant de son innocence, on courut après Ignace pour lui demander des explications. Le pèlerin ne répondit que ce qui était strictement nécessaire pour justifier l'inculpé; et voyant avec chagrin que son premier acte de charité avait risqué de coûter la liberté à un malheureux, il ne put s'empêcher de gémir sur cette

difficulté de faire le bien. Il répandit même quelques larmes, les premières, au dire de Polanco, qu'il versa depuis qu'il avait quitté la maison paternelle.

Ici se place la rencontre qu'il fit d'Agnès Pascual, la première de ces pieuses femmes qui devaient pressentir sa sainteté et l'aider à la conquérir. Le récit de Jean Pascual, fils d'Agnès, a été reproduit partout, et il le méritait, car il nous donne comme un portrait authentique. « Un samedi qu'elle (sa mère, veuve en secondes noces) revenait, accompagnée de deux jeunes gens et de trois femmes, d'un pèlerinage à Notre-Dame de Montserrat, un pauvre homme les aborda, vêtu de la tête aux pieds d'une grossière robe de serge, comme un pèlerin. Il était de taille médiocre, mais d'un visage blanc et rosé (1), d'une physionomie pleine de bonté et de gravité, et d'un regard tellement modeste qu'il osait à peine lever les yeux. Il allait, très fatigué, boitant de la jambe droite. Il vint au devant de ma mère, près de la chapelle des apôtres, et lui demanda s'il y aurait dans les environs un hôpital où il pourrait se retirer. A l'aspect de sa figure douce et distinguée (*honoratum et bonum*), de son front légèrement chauve, elle se sentit toute émue de sentiments de dévotion et de piété. » — Elle lui offrit de monter sur son âne : il refusa obstinément. Arrivée à Manrèze, la charitable dame lui envoya une partie du souper préparé pour elle.

Le voilà donc logé à l'hôpital de Sainte-Lucie, y soignant les malades, y vivant d'aumônes, s'infligeant les macérations les plus dures, passant sept heures de suite à genoux, en prières, dormant à peine, ne mangeant

(1) D'après Ribadeneira, il portait une longue chevelure blonde.

guère plus, s'exerçant, comme la plupart des saints dans cette période de leur vie, à faire et à souffrir ce à quoi sa nature pouvait le plus répugner, affichant la malpropreté, laissant croître en désordre ses cheveux, sa barbe et ses ongles, se mêlant de préférence aux pauvres et aux infirmes et ne recueillant de tous que des sarcasmes. Chaque jour, il lisait la passion du Christ; mais il la lisait un peu comme il aurait lu un récit de bataille, pour exaspérer la violence de son courage. Sa santé s'affaiblit et, conséquence inévitable qu'il devait s'efforcer plus tard de conjurer chez tous les siens, des troubles divers envahirent son âme.

Ce furent d'abord des tentations, peu graves, en somme, dont il triompha sans trop de peine. Ainsi, un jour, il se demandait involontairement s'il pourrait supporter longtemps pareil genre de vie et le continuer, par exemple, jusqu'à soixante et soixante-dix ans. Mais aussitôt il se répliquait à lui-même. « Que parles-tu de soixante-dix années? Es-tu seulement sûr d'en vivre deux? »

Mais après les tentations qui assaillent les natures vigoureuses étaient venus les scrupules qui sont plutôt le lot des imaginations surmenées. Il se demandait à chaque instant si ses confessions avaient été complètes; et, ramené toujours vers lui-même par cette incertitude maladive, étonné de ces sécheresses et de ces lassitudes qui avaient succédé tout à coup en lui aux élans passionnés de la piété, il fut pris du dégoût de la vie. Bientôt même ce dégoût prit la forme d'une tentation infiniment plus grave que les autres. Il avait quitté l'hôpital pour accepter l'hospitalité dans un couvent de dominicains. Là, priant devant une grande ouverture béante, il avait été pris comme d'un vertige à la fois moral et physique qui le poussait à se précipiter dans

le vide, avec l'idée d'y trouver la fin de ses tourments

Il s'arrêta, il est vrai, sur cette terrible pente, en s'écriant : « Non, Seigneur, jamais je ne vous offenserai ! » Mais il recourut à un remède qui était peut-être pire que le mal ; il voulut faire, pour ainsi dire, violence à Dieu à l'exemple de certains saints qui, avait-il lu, avaient jeûné jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu la grâce qu'ils demandaient. Il résolut de s'abstenir de boire et de manger tant que la paix ne lui serait pas rendue. Il alla ainsi, deux, trois, et jusqu'à sept jours entiers sans rien prendre et sans rien retrancher ni de ses occupations ni de ses pénitences. Cependant ses forces demeuraient intactes et il ne se sentait point débilité. Ce qui mit fin à cette expérience dangereuse, ce fut simplement l'ordre exprès de son confesseur qui le menaça, s'il continuait, de lui refuser l'absolution : il lui conseilla aussi d'apporter dans ses confessions plus de simplicité. Deux ou trois jours après, malgré un retour offensif du mal, le pénitent se voyait guéri. Sa vie passée était oubliée ! Il se sentait, nous dit Gonzalès, comme sortant d'un long rêve et comme entrant dans une existence nouvelle. De cette épreuve, où il avait failli sombrer, il garda toute sa vie une aptitude particulière à dissiper les scrupules des autres.

Après cet apaisement définitif son être fut comme soulevé par un élan libre de toute entrave factice. Il était à l'un de ces moments où les esprits réfléchis, à plus forte raison les grandes âmes, rejetant tout ce qui est artificiel et convenu, prétexte à illusion ou à tromperie volontaire, voient mieux qu'ils ne les apercevront jamais, les uns le danger, les autres le salut et le devoir. Les complications, les agitations, les faux espoirs de la vie feront le plus souvent taire la voix vé-

ridique ou en détourneront les avertissements : ce jour-là ils l'avaient entendue clairement, et ils s'en souviendront quelquefois, soit pour se reprocher de l'avoir méconnue, soit pour se féliciter de l'avoir comprise et obéie.

Il y eut de cela chez Ignace; mais il y eut sans aucun doute quelque chose de plus; car c'est alors qu'il eut ces célèbres visions où il reçut, nous a-t-on dit, plus de lumières que dans toutes les autres visions et toutes les autres études de sa vie réunies ensemble.

Je dis : ces visions; car en lisant de près Polanco et Gonzalès, on voit qu'il en eut en effet plusieurs où il croyait contempler, soit l'humanité du Sauveur, soit la Vierge Marie, soit la Sainte Trinité, soit d'autres mystères sur lesquels il s'appliquait alors à méditer, sans doute avec plus d'imagination que de réflexion et surtout que de science.

Le lieu où il obtint celles de ces faveurs qui lui laissèrent les souvenirs les plus précieux a pu être exactement déterminé. C'était à environ mille pas de la ville de Manrèze, sur un chemin creusé dans le rocher qui surplombait la rivière, le Cardone, et dominait les pittoresques collines des environs : on avait surnommé l'endroit le balcon de saint Paul (1). Eut-il là des visions véritables, objectives, et pouvant être qualifiées d'hallucinatoires? Pour deux ou trois cas les expressions employées dans les récits peuvent sembler douteuses. A tout le moins est-il sûr que son imagination et sa raison étaient parfaitement d'accord et que c'était celle-ci qui commandait. Ce qu'il percevait intérieurement

(1) A cause d'une église et d'un prieuré du même nom qui se trouvaient à l'extrémité du chemin. Le prieuré existe encore. Le chemin d'aujourd'hui est plus bas; il a été conquis sur le lit du cours d'eau.

de la Sainte Trinité, une forme visible le lui rendait en dehors de lui; mais que la principale de ces visions fût (comme s'exprimera plus tard sainte Thérèse) une vision intellectuelle, il n'y a pas à en douter. Le témoignage de son secrétaire est formel. « Là, dit-il, les yeux de son esprit furent ouverts et illuminés; non pas qu'il vît quelque forme ou quelque image tombant sous les sens, mais il comprenait alors merveilleusement un grand nombre de choses touchant soit aux mystères de la foi, soit à la science (1), et il les voyait si clairement qu'il lui semblait que les réalités elles-mêmes fussent devant lui, éclairées d'une lumière nouvelle. Après être resté longtemps fixé sur ce spectacle intérieur, il s'agenouilla devant une croix qui était voisine, et il remercia Dieu d'un si grand bienfait. »

Quelques historiens du saint ont paru croire qu'il fut dès lors muni, par une action surnaturelle, de toutes les connaissances et de toutes les forces destinées à alimenter sa vie et son œuvre. C'est là simplifier singulièrement la tâche, toujours si pénible, de ces héros. Écoutons ce que saint Ignace dit lui-même en un passage des Exercices qui est ici bien à sa place : « Quand l'âme a reçu la consolation de Dieu même, il y a toujours pour elle *un second temps* auquel il faut qu'elle fasse grande attention; car quoique toute brûlante encore et sentant la faveur divine, cependant, de son propre raisonnement, par suite de ses habitudes, en conséquence de ses conceptions et de ses jugements, elle forme, soit sous l'empire du bon, soit sous celui du mauvais esprit, des résolutions et des décisions qui,

(1) Ribadeneira dit « scientiarum cognitionem ». Gonzalès litterarum peritiam ». La science naturelle n'étant guère alors que du raisonnement déductif et de la philosophie spéculative, les deux au fond sont d'accord.

elles, ne viennent pas de Dieu. » — C'est ce « second temps » que nous devons maintenant étudier.

De retour dans sa solitude, il était encore sous l'impression confuse de ces grandes images, et son esprit s'attachait à en garder l'intelligence. Lui qui ne savait que lire et écrire se mit à composer sur le mystère de la Sainte Trinité un opuscule de quatre-vingts pages (qui n'a d'ailleurs pas été conservé).

Une telle tension d'esprit ne pouvait se prolonger sans ébranler un système nerveux déjà fatigué. Ce n'est pas qu'il faille attacher trop d'importance à ce phénomène plusieurs fois renouvelé d'une image lumineuse d'où émergeait tout à coup devant lui la figure d'un serpent. Il réussissait assez vite à dissiper la vision, et il ne semble pas que les « obsessions sataniques » aient jamais exercé beaucoup d'influence sur le cours de ses pensées. Mais quelque temps après la grande scène intérieure que nous venons de rapporter, il eut ce que ses premiers historiens appellent un ravissement (*raptus*). Il resta huit jours entiers en léthargie, le corps insensible et comme mort; à peine un léger battement du cœur indiquait-il que la vie persistait. Quand il revint à lui-même, il poussa ce simple cri : « Ah! Jésus! » mais ne s'entretint avec personne de ce qui avait pu se passer alors dans son être.

Les épreuves physiques n'étaient point finies. Trois fois il reprit ses grandes austérités de néophyte espagnol; trois fois il retomba gravement malade : il était atteint déjà de cette maladie d'estomac qui devait le tourmenter toute sa vie. Comme il était fort connu dans Manrèze et qu'une certaine curiosité, mêlée d'admiration chez les uns, de mépris chez les autres, s'attachait à toutes ses démarches, il divisa, pour ainsi dire, la ville en deux camps. Des femmes pieuses, parmi celles

qui l'avaient le plus remarqué, allèrent le soigner à l'hôpital; puis, les magistrats de la cité s'intéressèrent à lui et le firent transporter chez un bourgeois qui fut heureux de l'accueillir, malgré les sarcasmes de ceux qui s'irritaient de ces manifestations et les tournaient en ridicule.

Quant à lui, de nouvelles tentations l'éprouvèrent : elles n'avaient rien cette fois que de bien connu des âmes contemplatives et de celles même qui s'examinent fréquemment avec attention. Il se croyait juste, et puis il se reprochait cet excès de confiance et s'accusait de ne pas assez répondre à la grâce divine. Ces scrupules s'apaisèrent comme les précédents. De cette espèce de contact avec la mort, de cet avant-goût qu'il en avait pris il garda une disposition assez rare, au moins dans le commun des hommes : il ne pouvait plus penser à la mort sans tressaillir de joie et sans être ému délicieusement jusqu'aux larmes. Ce n'était plus — est-il besoin de le dire? — ce sombre dégoût de l'existence qui l'avait un instant si déprimé; c'était l'amour de la vie libérée et dilatée au sein de la bonté parfaite. Ce sentiment resta si vif et si tenace que souvent il avait besoin de détourner son esprit de cette pensée « de peur d'y trouver trop de consolation ».

Il s'était écoulé de un an et demi à deux ans, dont dix mois au moins passés à Manrèze, depuis que sa blessure l'avait subitement arrêté dans sa vie du siècle. Ce temps avait été rempli de bien des essais, nous pouvons dire aussi de bien des excès spirituels. Supposons un instant que sa vie se fût arrêtée là et que néanmoins sa réputation, due à ses austérités et à sa piété autant qu'à ses origines, eût survécu, plus d'un critique ou d'un soi-disant historien des choses religieuses eût pu se servir de lui pour disserter sur les

maladies des mystiques ou sur la névrose des saints. Mais, grâce à Dieu, le pèlerin de Montserrat qui en était encore à l'apprentissage pénible de la sainteté, devait en apprendre, à la sueur de son front, les véritables caractères. Déjà, de ce déploiement tout extérieur d'héroïsme et d'imprudence il s'était tourné vers la vie de l'âme. Là il avait traversé la voie des scrupules et de la crainte pour faire ses premiers pas dans celle de la confiance et de l'amour. Puis, du sentiment de ces consolations intérieures il avait tiré cette idée, qu'il pouvait se servir de son expérience pour le bien des autres âmes : il se disait qu'en inspirant de la piété à son prochain il verrait sans aucun doute augmenter aussi la sienne. Mais alors il lui fallait changer son genre de vie : les maladies qu'il venait de traverser lui en faisaient d'ailleurs sentir la nécessité. Aussi, avant la fin de son séjour à Manrèze, avait-il modifié sa tenue et son régime. Il avait coupé ses ongles et ses cheveux, revêtu des vêtements moins rudimentaires, repris l'habitude de se couvrir la tête, diminué ses insomnies, ses abstinences et ses différentes austérités. Il ne dédaignait aucune occasion de s'instruire et d'instruire ensuite les autres du peu qu'il avait appris. Il acceptait peu à peu la société des personnes du monde, ne refusant pas de manger à la table de ceux qui l'invitaient. A la vérité, s'il essayait de préparer ce qu'il voulait dire, la chose, affirme Polanco, ne lui réussissait pas bien. Mais s'il parlait sans préparation en prenant texte des paroles prononcées par quelque convive, il était éloquent. Seulement, ajoute son disciple, comme on voyait qu'alors il cessait de prendre part au repas, ses hôtes évitaient de lui poser des questions, car ils voulaient le forcer à manger comme eux.

Il avait eu des visions qui, de quelque nature qu'elles

fussent exactement, lui avaient laissé dans l'âme une foi et une paix profondes. Il ne voulut pas plus se contenter de ce genre de lumières que s'en tenir à la simple mortification. Continuer à mettre par écrit ce que ses lectures pieuses, les conseils de ses confesseurs, ses propres méditations lui révélaient, ce n'était même pas assez. Il comprit que pour agir sur les autres et travailler utilement au bien de leurs âmes, il lui fallait véritablement savoir, savoir selon la nature et selon la société. On a écrit plus d'une fois que c'était seulement à son retour de Jérusalem qu'il avait résolu de s'instruire. Polanco constate cette opinion, mais il la réfute expressément. S'il dut attendre son retour de Palestine pour commencer un cours d'études méthodiques, sa résolution n'en fut pas moins arrêtée à la fin de son séjour de Manrèze, alors qu'il allait se rendre à Barcelone. Sans même différer davantage pour un commencement d'exécution, il se mit à apprendre la grammaire.

Tout cela cependant ne donne encore qu'une idée bien imparfaite de la vigueur avec laquelle il construisait les fondements de sa vie nouvelle. A travers ces épisodes, si importants et si liés qu'ils fussent, il poursuivait, dans une grotte de Manrèze, dans la « Santa Cueva » un travail bien autrement fécond, c'était la première rédaction des *Exercices*.

CHAPITRE II

LA PREMIÈRE RÉDACTION DES EXERCICES

Qu'est-ce que le livre des *Exercices?* Une série de méditations, de prières, de résolutions et d'actes pieux, divisée en plusieurs semaines et conduite avec une méthode rigoureuse. Voici la définition que l'auteur lui-même en a donnée : « Comme se promener, marcher, courir, sont des exercices corporels, de même les différents modes de préparer et de disposer l'âme à se défaire de toutes ses affections déréglées et, après s'en être défait, à chercher et à trouver la volonté de Dieu dans le règlement de sa vie, en vue de son salut, s'appellent exercices spirituels. »

C'est peu après sa conversion — mais à la suite de sa grande vision, croit Polanco — alors qu'il n'était rien qu'un fidèle cherchant passionnément la voie du salut, que dans une grotte de Manrèze il jeta les fondements de son œuvre. Le livre ou plutôt le cahier manuscrit qu'il composa là n'était évidemment pas le livre que nous avons. Pendant vingt-cinq ans (1) il ne

(1) Disent les Bollandistes. Le P. Roothan croit que les *Exercices* furent établis tels que nous les avons, dès 1541. Il semble bien que la limite doive être un peu reculée. Le P. Watrigant compte dans ce long travail, trois étapes : 1° la rédaction première à Manrèze en pur espagnol; 2° une rédaction augmentée et

cessa de le retoucher jusqu'à ce que, huit ans avant sa mort, en 1548, l'imprimant avec l'approbation du Saint-Siège, il devait le considérer comme achevé! Mais il est probable que ces additions et annotations, fruits d'une attention si scrupuleuse et si amie des détails précis, ne modifièrent pas beaucoup les grandes lignes. Ainsi qu'il arrive souvent dans l'histoire des arts, l'ébauche ne devait être ni moins intéressante, ni moins pleine d'idées que l'œuvre définitive. Le succès qu'Ignace obtint tout de suite en communiquant ses exercices et en les « faisant faire » autour de lui suffisent d'ailleurs à nous le prouver (1).

Il faut dans cette œuvre distinguer deux parties. Il y a d'abord les principes, faits pour diriger de haut toute la vie — puis les moyens ou procédés qui doivent, au cours des exercices mêmes, faire pénétrer ces principes dans l'être tout entier de celui qui les pratique ou les reçoit.

Je dirai volontiers que, de ces principes, celui qui a

remaniée alors qu'Ignace venait d'apprendre le latin à Alcala; 3° des compléments suggérés à Paris tant par des connaissances beaucoup plus étendues en philosophie et en théologie que par la pratique même des Exercices donnés à des personnes d'une spiritualité déjà plus formée. — Mais je crois qu'il faut ajouter encore les annotations et additions dont la direction de la société naissante lui donna plus d'une fois l'idée. Les règles sur les bénéfices, sur l'orthodoxie, sont évidemment d'un homme qui commandait à des prêtres. Je pense donc que la date ultime à maintenir définitivement est la date de 1548.

(1) « Ces exercices spirituels, qu'il avait reçus lui-même de l'enseignement de Dieu, il se mit à les communiquer dans Manrèze à un grand nombre de personnes. Ceux auxquels il les proposait ainsi restaient sous l'action du Seigneur par ces admirables leçons, par la consolation spirituelle qu'ils en retiraient et par l'accroissement de toutes leurs vertus. » (Polanco.)

dû fixer un des premiers l'esprit de saint Ignace, c'est que Jésus est un roi, un chef d'armée ou, comme le disait son premier texte espagnol « un capitaine-général » dont lui se considérait comme le chevalier. C'est avec ce chef magnanime qu'il s'agit de conquérir le royaume par excellence : on ne le peut que par lui et avec lui; mais pour partager sa gloire qu'il offre libéralement il faut d'abord partager ses travaux.

Il le faut, parce que Dieu est notre chef et notre fin : une première méditation nous en persuade, et un examen de conscience, préliminaire indispensable de toute action pieuse, nous montre à quel point nous sommes éloignés de nous en inspirer comme nous le devrions. Mais Dieu est aussi le plus libéral et le plus humain des rois, et ce serait non seulement un acte de désobéissance, mais un acte d'ingratitude que de ne pas répondre à son appel.

Dans un recueil allemand fort justement estimé, les *Voix de Maria Lach*, un jésuite contemporain, le P. Kreiten a très ingénieusement rattaché cette conception aux souvenirs de la chevalerie, dont Ignace, on l'a vu, était rempli. L'appel d'un roi, d'un héros aux chevaliers et nobles de son royaume... revient à chaque instant dans l'histoire de Charlemagne et de ses pairs...; elle se retrouve dans les anciens poèmes comme dans les romans postérieurs. En voici, entre autres, un exemple tiré d'un des romans de chevalerie les plus répandus, Guillaume d'Orange.

Guillaume a rendu à Louis, son roi, les plus grands services au milieu d'aventures exceptionnelles, et pourtant il n'a reçu aucune récompense, tandis que les courtisans et les chevaliers ont été comblés de dons et de fiefs. Excité par d'autres, le héros se sent doublement blessé de cet oubli, et il se rend à la cour pour

présenter sa réclamation au roi. Mais, chemin faisant, la pensée lui vient qu'il n'est pas digne d'un vrai chevalier de réclamer de cette façon son droit au roi (1). Quelque insignifiant que puisse être Louis, Guillaume est son vassal, et, comme tel, il s'est engagé vis-à-vis de l'Empereur Charles à défendre son fils contre quelques ennemis que ce soit. Lors donc que Louis déclare n'avoir pas de fief à donner à Guillaume, celui-ci demande comme tel l'Espagne, c'est-à-dire les provinces méridionales de la France occupées par les Sarrazins. A cette requête, le roi sourit et pense qu'un pays encore au pouvoir de l'ennemi est un singulier fief. Néanmoins il se rend au désir de Guillaume, il consent à lui faire donation de l'Espagne, avec un gant, signe de la suprématie impériale sur tout pays. En conséquence, devant la cour assemblée et devant les comtes, barons, nobles et chevaliers, Guillaume reçoit le gant symbolique; puis il s'élance sur une table et d'une voix forte il dit à ceux qui l'entourent :

« Écoutez, nobles chevaliers de France ! Par Dieu ! je puis me vanter de posséder un fief plus étendu que ceux de trente de mes pairs; mais il n'est pas encore conquis. M'adressant donc aux chevaliers pauvres, qui n'ont qu'un cheval boiteux et des vêtements déchirés, je leur dis : si jusqu'à ce jour ils n'ont rien gagné au service, je leur donnerai de l'argent, des terres et des chevaux d'Espagne, des châteaux et des forteresses, s'ils veulent s'exposer avec moi aux chances de la guerre pour m'aider à faire la conquête du pays et y rétablir la vraie religion. J'adresse la même offre aux pauvres écuyers, en leur proposant en outre de les armer chevaliers. »

(1) Cette idée se retrouvera encore dans sainte Thérèse.

En réponse à ces paroles tous s'écrièrent : « Par Dieu ! Seigneur Guillaume, hâtez-vous, celui qui ne pourra vous suivre à cheval vous accompagnera à pied ! » — De tous côtés accoururent chevaliers et écuyers avec les armes qu'ils purent trouver. Bientôt trente mille hommes furent prêts à marcher ; ils jurèrent fidélité au comte Guillaume et jurèrent de ne jamais l'abandonner, dussent-ils être taillés en pièces.

Nous trouvons, dit le P. Kreitten, dans cet épisode un tableau vivant de la vraie chevalerie, c'est-à-dire une expression naturelle des idées et des sentiments généreux qui animèrent les plus nobles esprits pendant des siècles, provoquèrent les croisades, entraînèrent le noble Génois à la découverte d'un nouveau monde. « Ces sentiments devaient être particulièrement intenses lorsque au commencement du seizième siècle les Turcs s'avançaient en hordes innombrables et menaçaient d'envahir toute l'Europe occidentale... Belgrade fut pris en 1521 ; en 1522, ce fut le tour de Rhodes, autre boulevard de la chrétienté qui succomba avec la fleur de la chevalerie... Quoi d'étonnant que ces sentiments apparussent précisément dans les Exercices d'Ignace, lorsque, dans la méditation du règne de Jésus-Christ, il fit un appel semblable à celui qui est rapporté dans l'histoire du comte Guillaume d'Orange? Si donc on ne peut méconnaître l'analogie étroite qui existe entre les scènes racontées dans les livres de chevalerie et cette méditation, il faut tenir compte de nouveau de la manière dont saint Ignace utilisait ses idées humaines... De même que la conclusion du *Fondement* résonne jusque dans la deuxième semaine, ainsi la première méditation de la seconde résume dès son début, tout ce qui apparaît sous l'image de « l'appel d'un roi temporel. » Ce n'est pas un prince ou seigneur ordi-

naire qui appelle ses pairs, lesquels à la rigueur ne sont pas tenus de le suivre, comme c'était le cas pour Guillaume d'Orange; c'est Jésus-Christ, un roi choisi par Dieu et à qui tous les princes et sujets chrétiens doivent respect et obéissance. Ce prince pouvait ordonner simplement à ceux-ci de le suivre; c'est là l'idée de la première semaine; mais maintenant le roi présente comme le but de ses désirs ce qu'il pouvait réclamer comme un devoir. C'est pourquoi saint Ignace l'appelle un roi doux et généreux; et de ces deux faits, l'obéissance due par les sujets et le caractère libéral de l'appel qui leur est adressé; il fait ressortir l'indignité, l'infamie de ces chevaliers qui ne veulent pas suivre leur prince »..., et faire ce qu'il faut pour arriver à la victoire dont il leur a promis de partager avec eux la récompense.

Tous ces rapprochements du P. Kreiten (1) sont aussi vraisemblables qu'ingénieux. C'est pourquoi il y avait lieu de les reproduire ici. Il ne faudrait pas toutefois les exagérer; car ces souvenirs de la chevalerie, si vivants qu'ils fussent encore dans l'âme de l'auteur des *Exercices*, allaient être de plus en plus, non étouffés, mais recouverts par toutes les idées, toutes les réflexions, toutes les formes même de langage empruntées à ce milieu monastique où il se complaisait tant.

Donc, pour suivre le cours des idées de saint Ignace, il est des hommes qui voudraient vaincre et vivre heureux sans combattre. Autrement dit, ils désirent se sauver, mais ils ne savent pas détruire résolument l'obstacle qu'ils rencontrent dans des affections, sinon foncièrement illégitimes, du moins désordonnées,

1. Je dois cette communication ainsi que plusieurs autres, non moins précieux, à l'obligeance du P. Watrigrant.

c'est-à-dire répugnant aux sacrifices nécessaires. Ils veulent bien la fin, ils ne veulent pas les moyens : ils en écartent l'idée ou l'ajournent à l'heure de la mort. Les autres comprennent la nécessité du sacrifice ; mais parmi eux beaucoup l'attendent ou le souhaitent le plus tardif et le plus incomplet possible, tandis qu'un petit nombre le commence et le consomme de plein gré. Il faut aller d'un progrès à l'autre résolument et doucement selon ses forces.

C'est dans ces progrès qu'on sera soutenu, si on le veut, par la comparaison des deux états de désolation et de consolation qu'on peut sentir successivement en soi-même : ils sont sous la dépendance de ces deux esprits dont il faut toujours s'appliquer à faire le discernement, l'un qui, dans ce que les hommes appellent plaisir, brise les forces de l'âme, et dont l'autre, même dans la douleur apparente, les relève et les consolide. Il n'appartient à personne d'être constamment dominé par le second de ces deux esprits ; mais chacun est maître de choisir les moments où il en sent l'influence pour prendre des résolutions décisives ; quand viendra l'heure de la désolation où il serait incapable de les former, il éprouvera encore, s'il leur est fidèle, le bienfait de cet esprit de consolation qui les lui aura heureusement inspirées.

Mais au-dessus de ces résolutions partielles qui se succèdent dans l'existence de chacun, il en est une qui est faite pour les dominer toutes : c'est celle qui s'arrête au choix d'un état de vie. Si l'homme qui aborde les *Exercices* n'est pas encore engagé, le moment est venu pour lui de choisir, à la lumière de ces principes. S'il est engagé, ou dans le mariage, ou dans une condition quelconque, il n'en a pas moins à choisir le mode d'usage de plus en plus épuré qu'il en doit faire.

Tels devaient bien être en effet les trois grands principes qu'Ignace tournait et retournait alors dans son esprit. La milice spirituelle, il venait de l'inaugurer avec une magnanimité d'abord un peu téméraire, mais qui travaillait à s'éclairer et à se régler. La distinction des deux esprits, il l'avait entrevue sur son lit de douleur et il avait tous les jours, dans ses tentations et dans ses scrupules, des occasions nouvelles de la creuser. L'élection du genre de vie, enfin, n'était-ce pas là son grand souci? Que plus tard, pour chacune de ces considérations, il dût s'affranchir de toute préoccupation individuelle, universaliser ses maximes, les appliquer aux besoins de toutes les âmes, dans toutes les situations possibles de la vie et en vue des besoins de l'Église, que surtout il perfectionnât d'année en année l'art de *donner* aux autres les Exercices qu'il avait d'abord pratiqués pour s'affermir dans la vie spirituelle, rien de tout cela n'est douteux. Mais nous avons bien mis à nu, je crois, les racines de l'arbre : elles plongent dans la couche déjà si profonde de ses réflexions, de ses tourments et de ses consolations personnelles.

Après ces principes qu'il veut *s'exercer* à faire pénétrer dans son âme, où sont les moyens pratiques qui lui semblent de nature à les enraciner davantage et à les faire mieux fructifier dans sa vie?

Assurément, il y a d'abord la grande méthode catholique où l'ermite de Manrèze n'avait rien à innover : prières plus fréquentes, examens de conscience, confessions, communions, méditation suivie et approfondie de la vie de Notre-Seigneur, il est évident que l'auteur des *Exercices* devait appeler à lui toutes ces ressources. S'il règle et organise l'emploi de chacune d'elles avec un soin savant, leur réservant, le jour et la nuit, des heures strictement délimitées, ce n'est pas là

cependant qu'il faut s'attendre à rencontrer un art original.

Il en est autrement dans la technique des procédés où apparaît d'abord la distribution des rôles entre celui qui *donne* les exercices et celui qui les reçoit, le premier devant s'appliquer, non à subjuguer, mais à servir avec douceur. Vient ensuite, pour celui qui reçoit les exercices (1), le conseil d'user dans ses propres méditations, du secours de son imagination, de *constituer* mentalement le *lieu* de la scène sacrée dont il étudie et contemple le mystère, de se représenter, avec force détails figurés, les personnages, leurs paroles, leurs actes, les circonstances matérielles du milieu où il les place. « Je verrai, premièrement les hommes qui sont sur la terre, si divers de costumes et de visage, — les uns blancs, les autres noirs, — les uns en paix, les autres en guerre, — les uns pleurant, les autres riant, — les uns sains, les autres malades, — les uns naissant, les autres mourant. » Ce n'est même pas assez de s'assurer ainsi l'aide de l'imagination visuelle. Tous les sens doivent travailler l'un après l'autre à soutenir cette contemplation en s'appliquant aux divers aspects de la vérité qui sont de nature à intéresser chacun d'eux. Il faut toucher en imagination, entendre, flairer, goûter en imagination tout ce qui se rapporte à la mission du Christ, à nos fins dernières, bref à tout ce que nous sommes obligés de méditer. « J'*écouterai* les paroles, — premièrement des hommes, comment ils parlent les uns avec les autres, comment ils jugent et blasphément — secondement des personnes disant : opérons le

(1) Ou qui se trouve à même de se les donner sans le secours actuel d'un autre : car ce cas est, je crois, prévu dans les habitudes de la Compagnie.

salut du genre humain — troisièment de l'ange et de Notre-Dame. Je réfléchirai sur ces discours pour en tirer profit. »

Enfin, si une position du corps ou une attitude semble avoir appelé un bon mouvement de l'âme ou du moins s'y être prêtée, qu'on la prolonge selon l'utilité particulière qu'on en éprouve, et qu'ainsi le corps tout entier s'associe à l'exercice spirituel et concoure à n'en laisser perdre aucun fruit.

*
* *

Dans ce discours de la méthode de la vie intérieure et spirituelle, qu'y a-t-il de plus ou de moins emprunté? Qu'y a-t-il d'absolument personnel?

Est-ce Ignace de Loyola qui a inventé les « exercices »? Non, il n'a inventé ni le mot ni la chose. Les « exercices », c'est-à-dire les actes réfléchis, les études pratiques et les essais gradués sont de l'essence même de toute science, de toute industrie, de tout art, ils sont de l'essence de toute religion, mais surtout de la religion catholique. Pour celle-ci on peut remonter hardiment jusqu'à saint Paul, qui écrivait à Timothée (Ie. IV) « Les contes insensés des vieilles femmes, rejette-les et *exerce-toi* à la piété, car la piété est utile à tout. »

On ne songea cependant pas, semble-t-il, à organiser ces exercices tant que les chefs de l'Église furent occupés, soit aux grands combats théologiques et à l'extermination des hérésies, soit à la conversion des barbares et au défrichement des contrées incultes, soit aux luttes sociales. Si on rencontre le mot d' « exercices » dans saint Jérôme, il est difficile de le trouver dans saint Augustin, dans saint Ambroise, dans saint

Anselme, dans saint Bruno, dans saint Benoît. Ce dernier, dans sa règle, parle bien des « instruments de la vie spirituelle »; mais ces instruments ne sont autre chose que l'accomplissement de tous les commandements du Décalogue, de tous les commandements de l'Église et de tous les préceptes de Jésus-Christ. La distinction des divers exercices et leur théorie détaillée commence à saint Bernard.

« Un certain jour, dit-il (1), que j'étais occupé à un travail des mains et que je m'étais mis à penser à l'exercice de l'homme spirituel, je vis tout à coup, dans ma pensée, ces quatre degrés à franchir : la lecture, la méditation, l'oraison, la contemplation. Voilà l'échelle du cloître, celle qui, de la terre, mène au ciel. »

Le grand abbé de Clairvaux consacre tout un traité à expliquer cette division : il la résume souvent dans ses lettres, dans une, entre autres (2), où il rappelle que les « exercices spirituels » ne sont pas faits pour les corporels, mais les corporels pour les spirituels; « de même ajoute-t-il, que l'homme n'est pas fait pour la femme, mais la femme pour l'homme »; et il prescrit de distribuer avec soin les uns et les autres aux différentes heures du jour, selon les règles de l'Ordre.

A partir de ce moment, il n'est probablement pas de religieux qui ne connaisse explicitement et ne pratique les exercices. Au siècle suivant, saint Bonaventure écrit pour une religieuse de Sainte-Claire une méditation de la vie de Jésus-Christ (3) à laquelle nous devons nous arrêter, car nous savons (le P. Watrigant nous l'a rappelé) qu'il en avait été donné à Montserrat au commen-

(1) *Scala Claustralium sive tractatio de modo orandi.*

(2) V. *Epistola ad fratres de monte Dei.*

(3) Traduite en français par M. de Riancey. Paris, Poussielgue.

cement du XVIe siècle, une traduction catalane. Ce livre, qu'on attribue maintenant (nous n'avons pas à examiner cette question) à David d'Augsbourg, nous donne par avance une partie des *Exercices* de saint Ignace. « La suite de cette méditation est divisée entre les sept jours de la semaine. Le lundi, vous irez jusqu'à la fuite en Égypte... L'ayant laissé dans cette contrée, vous y reviendrez le mardi. Le mercredi vous irez de là au ministère de Marthe et de Marie, etc. » Mais toutes ces pieuses visites, tous ces entretiens sont insérés dans un ensemble dont saint Bonaventure, avec son accent persuasif, donne à grands traits la théorie. Tout ce qu'il exprime de doctrine et aussi de science pratique, c'est à saint Bernard qu'il l'emprunte : il n'est peut-être pas une page où il ne le cite. C'est de saint Bernard qu'il dit s'être inspiré pour diviser aussi les exercices de la vie active et ceux de la vie contemplative. Dans la vie active il distingue deux parties : la première, dans laquelle on s'exerce, pour sa propre et spéciale utilité, à se corriger, à s'amender de ses défauts et à se former aux vertus; la deuxième dans laquelle on tournes son propre exercice à l'utilité du prochain, tout en travaillant à son propre mérite. « Entre ces deux parties de la vie active, se place la vie contemplative, de façon que l'ordre en soit réglé : d'abord, s'exercer soi-même, se livrer à l'oraison, à l'étude des saintes lettres et autres bonnes œuvres et pieuses pratiques; deuxièmement, se reposer dans la contemplation en cherchant la solitude du cœur et en vaquant à Dieu seul; troisièmement, une fois imbu par les deux premiers exercices de la vertu et de la vraie sagesse, s'adonner au salut des autres. »

Au XIVe siècle, les cloîtres ont gardé le bienfait de ces leçons de plus en plus précieuses. Dans sainte Gertrude,

par exemple, nous trouvons constamment exprimée comme une vérité acquise, habituelle et familière, la distinction de ces trois genres d'exercices : les exercices extérieurs, qui forment l'âme à l'humilité, à la charité, à la patience, — les exercices de piété, comme les exercices du chœur, les chemins de croix, etc. — enfin les exercices *intérieurs et spirituels*.

Quand donc arrive le siècle de saint Ignace, ces pratiques intérieures avaient été bien souvent décrites et expliquées dans des livres portatifs, mis à la disposition des moines d'abord, mais aussi des fidèles vivant dans le monde. Je ne parle point de l'*Imitation de Jésus-Christ* et de l'*Internelle consolation*, qui en est la rédaction française séculière. D'après Ribadeneira (1), c'est plus tard, à Barcelone, quand il commençait à apprendre le latin, que le saint lut à fond l'*Imitation de Jésus-Christ* par Thomas à Kempis, dit le biographe, en même temps que l'ouvrage d'Érasme intitulé le *Chevalier chrétien*. Autant ce dernier lui inspira de défiance et même d'antipathie, autant l'autre le transporta; il s'en pénétra si bien, dit Ribadeneira, que sa vie en était la reproduction fidèle. Gonzalès écrit encore avec non moins d'énergie : « Le voir, l'entendre, l'observer, c'était voir en action le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. » Il n'est pas surprenant que dans l'édition définitive des *Exercices*, l'*Imitation* soit plus d'une fois recommandée avec l'Évangile et la *Vie des Saints* : l'auteur, on le voit, l'associe, elle seule, aux deux genres de lecture qui avaient déterminé sa propre conversion. Mais avant le séjour de Barcelone, dans la solitude de

(1) Et aussi d'après Polanco, qui dit qu'Ignace avait grand plaisir à le faire lire aux autres (*ouv. cité*, 1er fascicule, p. 33). A remarquer que tandis que Ribadeneira attribue l'*Imitation* à Thomas a Kempis, Polanco l'attribue à Gerson.

Manrèze et lors de la première rédaction des *Exercices*, Ignace connaissait-il quelque traduction espagnole du « Livre d'or » comme l'appelle Polanco? C'est là un point qui reste obscur. Le plus probable est qu'il ne l'avait pas étudié avec cette attention profonde qu'il apporta successivement à ses lectures peu nombreuses, mais que l'esprit lui en avait été communiqué par quelqu'un de ces monastères quasi internationaux (comme les universités), ou, plus simplement, catholiques, qu'il se plaisait à fréquenter.

Avant l'année 1522, passée à Manrèze et marquée par la composition des *Exercices* , quels religieux avait-il connus et pratiqués? Des dominicains, puisque à Manrèze même, au sortir de l'hôpital Sainte-Lucie, c'est un couvent de dominicains qui l'avait recueilli, — des cisterciens, à Manrèze aussi, puisque après son pèlerinage de Jérusalem, il se flattait de retrouver là un saint et savant cistercien qu'il avait en profonde estime et dont il se proposait de suivre les leçons; c'est quand il apprit sa mort qu'il n'hésita plus à s'en aller à l'université de Barcelone, — des chartreux, car, selon Gonzalès, il avait aussi la velléité d'entrer, après son retour de Jérusalem, à la chartreuse de Séville, — enfin nous allons le voir, des bénédictins. Or, chacun de ces ordres devait avoir, outre ses règles propres, réservées à ses religieux, certains modes de direction adaptés aux divers besoins de ses pénitents. Il eût été surprenant que, cherchant sa route, avide de lumière, plus avide encore de pratiques pieuses, se faisant communiquer les règles des communautés les plus austères, un tel pénitent n'eût rien reçu des Pères qui prêchaient et qui le confessaient (1).

(1) Il ne se contentait pas d'un seul, et les recherches des diffé-

Parmi les ordres florissants, il en est un qui mérite que nous nous arrêtions ici aux discussions parfois très vives qu'il a provoquées chez les historiens de saint Ignace : c'est celui des Bénédictins. Les Bénédictins avaient alors en Espagne plus d'une maison. Ils en avaient une à Onoz, et c'est là qu'un des leurs, D. Jean de Castanisa avait composé la première rédaction du *Combat spirituel*, dont Scupoli devait donner à Venise, en 1589, une édition augmentée d'un commentaire qui s'est fondu avec le texte primitif (1). Ils en avaient encore une à Monserrat, et c'est là qu'Ignace avait rencontré ce bénédictin français Chanones, retiré du monde à trente et un ans, moine estimé entre tous et auquel il avait fait, trois jours durant, sa confession générale. C'était là aussi qu'un autre bénédictin, Dom Garcia de Cisneros avait publié, environ deux ans auparavant, c'est-à-dire en 1500, un livre intitulé, « *les Exercices spirituels.* »

Ce dernier livre avait été publié en langue vulgaire afin de rester, disait l'auteur, à la portée des personnes simples et dévotes. Il est parfaitement reconnu aujourd'hui qu'Ignace avait pu lire ces exercices. Il l'avait pu, et certainement il avait dû le faire; car Dom Garcia de Cisneros, proche parent du grand cardinal Ximenès de Cisneros, était bien loin d'être un moine quelconque. C'était lui qui était l'âme du monastère de Montserrat. Il y avait établi non-seulement une biblio-

rents historiens de la Compagnie en ont découvert plusieurs, dominicains, bénédictins, cisterciens.

(1) Remarquons-le en passant, on ne connaissait guère, ni pour soi, ni pour les autres, ce que nous appelons l'amour-propre d'auteur. Un bon livre appartenait à l'Église, et ce qu'on y ajoutait d'également bon n'engageait ni ne compromettait aucun droit de propriété littéraire.

thèque, mais une imprimerie. Il y avait fondé l'école et, comme nous dirions, la maîtrise des Pages de Notre-Dame, sortes d'enfants de chœur instruits qui se recrutaient dans la noblesse. Enfin, sa réputation était fortement établie hors du cloître, puisqu'il avait été l'un des deux négociateurs chargés de conclure la paix avec Charles VIII.

Pourquoi donc n'ajouterions-nous pas foi à ce passage du bénédictin français Dom Thevard qui, en 1655, fidèle écho des traditions recueillies par Dom Yepès et soigneusement conservées dans l'ordre, écrivait dans la préface de sa traduction (1) : « On a pensé que ces mêmes exercices pourraient peut-être encore produire quelques bons effets en l'âme de ceux qui voudront les lire et les pratiquer avec le même esprit qu'ont fait autrefois plusieurs personnes qui en ont tiré des lumières de sainteté, qui les ont conduites à la plus sublime perfection, comme entre autres, le bienheureux Ignace de Loyola; lequel, envoyé par un mouvement du Saint-Esprit en ce saint lieu (Montserrat) y fit rencontre d'un bon religieux et grand serviteur de Dieu, nommé Jean Chanones, lequel, après avoir entendu sa confession générale trois jours de suite, enseigna le chemin du ciel à ce dévot pèlerin, qui fit un si grand état des *Exercices spirituels* de l'abbé de Cisneros que, dans les commencements de sa conversion, non seulement il exhortait ceux avec lesquels il conversait à les pratiquer, mais aussi qu'il les imita dans un livre qu'il composa depuis pour ses religieux et auquel il donna pareillement le nom d'*Exercices spirituels*. »

(1) Paris 1655, 1 vol. in-12. — Il est à la Bibliothèque Nationale. L'ouvrage de Cisneros avait eu un grand succès et avait été traduit en plusieurs langues. Une édition latine en a encore été donnée assez récemment chez l'éditeur Mantz, à Ratisbonne.

Si nous allons maintenant au livre même du bénédictin, qu'y trouvons-nous dont saint Ignace ait pu garder souvenir et tirer profit? Le titre d'abord, et c'était assurément quelque chose; car le mot était un de ceux qui emportaient avec eux beaucoup d'idées. Celui-ci en enveloppait une que le plus ancien des deux livres exprime ainsi : « Nécessité de s'assujettir à certains exercices déterminés et réglés, disposés par ordre, de façon à ce que le dévot religieux pourra les pratiquer durant toute la semaine. » Dans cette suite réglée se retrouvait encore la division fort ancienne, mais qu'il fallait bien qu'un nouveau venu dans la vie spirituelle apprît quelque part, entre les trois voies purgative, illuminative et unitive. Cette division, qui est plus explicitement formulée dans le premier des deux auteurs, ne fait que se sentir dans le second; mais elle y est présente et active, ainsi que l'ont reconnu tous les commentaires autorisés de la Compagnie.

Certes, le livre du bénédictin espagnol manquait de profondeur, et c'est pour cela qu'il y avait amplement lieu d'en faire un autre; mais il était partout ordonné avec une grande netteté, et la sécheresse apparente de ses divisions très tranchées n'était peut-être pas pour déplaire à celui qui s'en pénétrait : seize considérations qui doivent porter l'âme à bien pratiquer les exercices spirituels, dix raisons de condamner le peu de ferveur et d'assiduité de certains religieux, l'amour unitif passant par cinq degrés, la Passion de Notre-Seigneur divisée en six parties, tous les jours de la semaine ayant, comme dans saint Bonaventure, un texte de méditation, — le lundi, le péché. — le mardi, la mort, — le mercredi, l'enfer, — le jeudi, le purgatoire, — le vendredi, la Passion, — le samedi, la Sainte Vierge — le dimanche, la gloire du Paradis, — rien de tout cela

ne pouvait paraître indigne d'attention à l'homme qui devait multiplier, lui aussi, les oraisons préparatoires et les préludes, les points de méditation, les colloques...

Enfin, était-il indigne d'inspirer l'âme forte et douce du serviteur de Jésus, celui qui, sans être appesanti par tous ces appareils de divisions et de subdivisions, écrivait : « Le moyen de reconnaître si on est purifié, c'est d'examiner sérieusement si l'on remarque en soi ces trois qualités : une ferveur qui bannisse toute lâcheté, un amour de la mortification qui maîtrise les mouvements de la sensualité, et une débonnaireté qui éloigne toute aigreur et toute malice. » Si je n'avais pas lu ces lignes dans le premier des deux traités, je croirais volontiers qu'elles sont dans le second, tant elles expriment heureusement le caractère et comme le génie spirituel de notre saint.

Je demande ici à revenir sur nos pas ou à reprendre cette *Vie du Christ* de Ludolphe le Chartreux, dont nous savons qu'après l'avoir lue dans sa chambre de malade, Ignace guéri avait copié de sa main plus d'une page. Le moine saxon voyait déjà dans la méditation de la vie du Sauveur ce qu'il appelait aussi en propres termes « l'exercice spirituel » par excellence. Nulle part, dit-il au fidèle, tu ne trouveras à te prémunir contre les caresses vaines et fugitives, contre les tribulations et les adversités, contre les tentations de l'ennemi et contre les vices, autant que dans la vie du Seigneur Jésus, qui fut si parfaite et sans défaillance. C'est la fréquente et assidue méditation de cette vie qui amènera ton âme à l'amour confiant et à la familiarité de Jésus. Si le monde t'a été doux, sache que le Christ est plus doux encore; si le monde t'a été amer, sache que pour toi, le Christ a supporté toutes les amertumes.

Lève-toi donc et marche, ne sois pas paresseux dans la route, de peur de perdre ta place dans la patrie ! »

Mais il est une idée ou, si l'on aime mieux, une méthode dont tout le monde chrétien et lettré fait exclusivement honneur à saint Ignace et qui, après avoir été indiquée par saint Bonaventure (1), se trouve très clairement recommandée par Ludolphe le Chartreux : c'est l'emploi de l'imagination, c'est ce que les *Exercices spirituels* appellent du nom devenu si célèbre de la *constitution du lieu*.

Ouvrons de nouveau les *Exercices* écrits à Manrèze, pour y relire les passages si nombreux où il est dit, par exemple : la composition du lieu consistera à regarder le chemin..... de Béthanie à Jérusalem..... de Jérusalem à Josaphat ; « est-il large ou étroit? uni ou raboteux? De même le lieu de la Cène, est-il vaste ou resserré, disposé de telle ou telle manière?... etc. » Puis, nous reportant au chartreux qu'il avait étudié, demandons-nous s'il n'avait pas dû recopier, dans son beau cahier d'extraits, des pages comme celle qu'on va lire :

« Assistez à la nativité et à la circoncision, comme un bon nourricier, avec Joseph. Allez avec les mages à Bethléem et adorez avec eux le petit roi. Aidez les parents à porter l'enfant et à le présenter au temple. Accompagnez avec les apôtres le bon pasteur accomplissant ses glorieux miracles. Assistez-le à sa mort, en même temps que sa bienheureuse mère et saint Jean; souffrez et gémissez avec lui. Ayez la pieuse curiosité de toucher chacune des plaies du Sauveur qui vient de mourir pour vous. Avec sainte Madeleine, cherchez-le

(1) Saint Bonaventure dit : « Méditez l'acte de Notre-Seigneur en vous rendant présent à l'événement comme s'il se passait sous vos yeux, et selon qu'il s'offrira *simplement* à votre esprit. » *Simplement* ne suffisait pas à saint Ignace.

ressuscité, jusqu'à ce que vous méritiez de le trouver. Admirez-le, montant au ciel, comme si vous étiez au milieu de ses disciples sur la montagne des Oliviers. Siégez dans le conclave avec les apôtres... etc... » Et après toutes ces énumérations, voici la théorie générale : « Lisez le récit des événements comme si ces événements s'accomplissaient actuellement. Placez devant vos yeux les faits passés comme s'ils étaient présents ; et ainsi vous y sentirez beaucoup plus de goût et de douceur. C'est pour cela que j'ai souvent noté les lieux (*annotavi loca*) dans lesquels tels ou tels faits se sont accomplis ; il y a une grande importance à connaître *la situation du lieu* (*multum valet si scit loci situm* » (1).

Je crois que ces rapprochements ne laissent place à aucun doute et qu'ils montrent bien comment saint Ignace a vite profité d'une tradition dont Ludolphe le

(1) Je crois devoir m'en tenir à ces rapprochements que j'ai donnés pour la première fois dans la *Quinzaine* du 15 septembre 1896. Peu de temps après, le P. Watrigant publiait dans les *Études* (puis à part, 1897) un travail préparé, je l'ai su depuis, de longue date : il y va beaucoup plus loin que moi dans la collection des emprunts qu'il croit que saint Ignace a faits à nombre de précurseurs. Ce que je retiens surtout de son étude, c'est qu'il a mis hors de doute, par des rapprochements très heureux, les larges emprunts faits à Ludolphe. Il a cru trouver aussi dans les *Exercices spirituels* beaucoup de passages qui semblent empruntés aux *Frères de la Vie commune*, à Gérard de Zutphen (il aurait pu ajouter encore à Gerson). Chacune de ces hypothèses, prise à part, est ingénieuse et vraisemblable. Si on les met toutes ensemble à la suite, on se dit que certainement, avec son peu d'instruction et le peu de temps dont il disposait à Manrèze, Ignace n'a pas pu accumuler tant de citations. Il reste cependant qu'il a dû recueillir dans son milieu, dans les sermons, dans les conversations, exhortations, bien des idées qui faisaient partie des richesses de l'ascétisme chrétien.

Chartreux, aussi plein de saint Bernard que l'était saint Bonaventure, lui avait donné un résumé imagé, souvent pathétique, plus souvent encore adouci par une familiarité aimante. Cette tradition, saint Ignace l'a creusée avec sa ténacité, que guidait une psychologie naturellement profonde, quoique peu étendue, peu savante, même en mystique; distinguant, par exemple, je le veux bien, la méditation de la contemplation, mais employant souvent les deux mots à la fois ou prenant indifféremment l'un pour l'autre, pratiquant et conseillant surtout la méditation active et réfléchie (1), tout en y faisant entrer une certaine contemplation réduite à un exercice facile de l'imagination et des sens, voulant surtout que cette opération mixte fût soutenue par un élan magnanime et dirigée par un esprit très pratique, ne dédaignant point les procédés.

Cette méthode spirituelle, il l'a particulièrement adaptée aux besoins de certaines classes de la société que les autres ordres n'avaient pas aussi nettement en vue. Les uns, cisterciens ou chartreux, avaient surtout travaillé pour la vie du cloître. Les autres, comme les dominicains, veillaient à la conservation de la foi en général et prêchaient à l'assemblée entière des fidèles qu'ils rencontraient dans les églises ou sur les places publiques. Les franciscains s'étaient surtout proposé de venir en aide aux misères populaires. Les bénédictins, on vient de le voir, avaient commencé à s'adresser à des hommes n'étant pas des ignorants, mais n'é-

(1) Un savant capucin, aussi connu pour ses travaux en mystique que pour ses œuvres sociales, me dit, avec une nuance marquée de regret, que les Jésuites ont contribué à diminuer, dans la vie chrétienne, la part de la contemplation au profit de la méditation pure et simple. Beaucoup se demanderont si c'est un mal.

tant pas non plus nécessairement des cloîtrés. Le fondateur de la Compagnie de Jésus rédigea ses *exercices* pour lui d'abord, puis pour ceux qu'il voulait s'attacher en vue d'en faire les compagnons ardents et sûrs, convaincus et dociles de son apostolat, puis enfin pour les hommes pieux ou désirant devenir tels dans les classes moyennes ou supérieures de la société. Nous allons le voir dans toute la suite de ce récit (1), là était la nouveauté, là est restée la force de son œuvre.

(1) Nous aurons d'ailleurs à revenir sur les *Exercices* en essayant de démêler ce qui a pu être ajouté plus tard à la rédaction faite à Manrèze.

CHAPITRE III

PÈLERIN ET ÉTUDIANT. — JÉRUSALEM, BARCELONE ALCALA, SALAMANQUE.

Le « Pèlerin » (pour employer le nom qu'il se donnait si volontiers) arriva donc à Barcelone bien moins inexpérimenté dans les choses religieuses qu'il ne l'était à son départ de Loyola. Il n'y resta que vingt jours. Cependant, malgré la rapidité de ce passage, il put constater en lui plus d'un progrès. Les tentations s'éloignaient. Le discernement des esprits lui devenait de plus en plus facile. Il eût voulu trouver des hommes capables de le porter encore plus avant, par leurs leçons, dans la perfection chrétienne. Là, pas plus qu'à Manrèze, dit Gonzalès, il ne rencontra ce qu'il cherchait.

En retour, il rencontra là aussi, sans les chercher, des femmes pieuses qui s'attachèrent à lui. Comme il mendiait son pain de porte en porte, il arriva qu'une dame noble devina en lui le gentilhomme, à sa belle mine et à la blancheur de ses mains. Cette vue lui rappela un enfant qui l'avait quittée pour courir on ne sait quelles aventures : elle se mit alors à injurier Ignace avec une sorte de fureur. Puis, touchée de ses répon-

(1) On ne sait si ce n'est pas cette même femme qui lui dit :

ses humbles et dignes, elle lui demanda pardon de sa colère, lui fit l'anmône, et conçut pour lui tant d'estime que lorsqu'il revint de Jérusalem, elle aimait à lui demander des conseils.

Il inspira plus d'affection encore à Élisabeth Roser, dont le nom reviendra désormais plus d'une fois dans le cours de ce récit. Il est vrai qu'elle le vit un jour à l'église, sur les marches de l'autel, la tête entourée d'une auréole. Aussi avait-elle été heureuse de l'amener dans la maison de son mari, comme un gage de bonheur pour elle et les siens. — N'oublions pas enfin cette femme dont le nom est resté inconnu, mais dont la réputation de sainteté et d'intelligence était, dit-on, si grande que Ferdinand Ier, roi de Castille et d'Aragon, la consultait sur les affaires de sa conscience. Déjà Ignace lui avait parlé à Manrèze, et c'est là qu'elle lui avait dit cette parole dont il se souvint toujours : « Oh! si Notre-Seigneur pouvait vous apparaître! » Avec sa mémoire pleine de légendes et son imagination encore avide de merveilles sensibles, il avait pris le mot au pied de la lettre.

Mais il n'était à Barcelone qu'en attendant son départ pour l'Italie. De divers côtés on lui offrait des facilités pour le voyage, on voulait lui faire accepter de l'argent, des compagnons de route. Comme il s'était promis de ne plus vivre que d'aumônes, au jour le jour, et que sa dévotion était encore de celles que nous appellerions aujourd'hui très formaliste, il se faisait scrupule de ne pas mendier sur le vaisseau même. Sur les ordres du capitaine et d'après l'avis de son confesseur, il se décida pourtant à faire une provision de bis-

« Ah! vous voulez aller à Rome! Bien d'autres y ont été qui n'en sont pas revenus meilleurs. »

cuit; mais il ne voulut garder rien de plus et jeta sur le port le peu de monnaie qui lui restait. Il partit ainsi, ne sachant ni le latin, ni l'italien, et sans pouvoir compter sur le secours de personne. Belle imprudence qu'il recommandait plus tard aux siens de ne pas imiter; car il voulait qu'ils eussent toujours avec eux quelque argent de réserve pour le cas où la charité d'autrui ne leur suffirait pas.

De deux bateaux qui devaient partir, il avait choisi le plus petit, bien que l'autre portât un évêque, parent d'Élisabeth Roser. L'histoire n'a pu omettre de remarquer que ce navire, dont l'humilité du pèlerin n'avait pas voulu, sombra en mer. Quant à Ignace, il arriva d'abord à Gaëte, puis entra dans Rome le jour des Rameaux de 1523.

La ville était désolée par la peste, et le pauvre voyageur y entrait fort épuisé, en grand péril de contracter le mal régnant. Il n'y fit pas long séjour : mais il put y recevoir la bénédiction du Pape qui était alors Adrien II. Ceux qui apprirent de lui le but final de son voyage essayèrent de l'en détourner. On lui parla de la guerre avec Soliman qui venait de prendre l'île de Rhodes et qui occupait les mers du Levant avec ses flottes. On lui remit cependant pour sa route sept ou huit écus d'or qu'il n'accepta qu'à regret, presque avec remords. Il ne tarda pas à les distribuer à son tour à quelques pauvres; puis, à travers mille difficultés, repoussé partout comme un pestiféré à cause de sa maigreur et de sa pâleur, abandonné sur les chemins par des compagnons qui n'avaient point de peine à marcher plus vite que lui, il parvint enfin à Venise. Une vision du Christ, dans une nuit passée en plein air, l'avait réconforté.

Il y arriva, comme on peut le croire, sans aucune

espèce de ressources; aussi coucha-t-il d'abord sous les arcades des Procuraties à la place Saint-Marc. C'est là que le sénateur Marc-Antoine Trevisano, homme habitué à recevoir les pauvres et à les soigner dans son propre palais, vint le recueillir. Mais Ignace ne voulut pas jouir longtemps d'une si belle hospitalité : il préféra celle d'un marchand de la Biscaye qui d'ailleurs lui fit obtenir du Doge le passage gratuit sur un navire partant pour l'île de Chypre.

Il s'embarqua donc à Venise, le 14 juillet 1523, dans des conditions pires encore qu'à Barcelone, car un médecin avait déclaré qu'il mourrait certainement en mer. Après une traversée pleine d'aventures et de périls, périls des flots, périls des marins grossiers qui voulaient lui faire expier ses prédications importunes, il entra dans Jérusalem le 14 septembre. En entrant processionnellement dans la ville sous la conduite de moines franciscains, lui et ses compagnons furent pris d'une sorte d'hilarité involontaire et nerveuse, contre-coup de l'émotion profonde que le contact du sol sacré faisait éprouver à leur foi.

Le projet qui l'avait tant obsédé, qui lui avait fait traverser avec impassibilité tant d'épreuves diverses, allait-il donc se réaliser? Mais d'abord savons-nous bien quel il était? Son obstination à aller seul, sans préparation, sans compagnons, sans ressources, est bien de nature à prouver qu'il n'était conduit que par des vues intérieures et ne tendait qu'à la sanctification de son âme. Il est certain qu'il eut la pensée de rester à Jérusalem et qu'il avait à part lui un projet vague dont il n'osait guère s'ouvrir à personne : c'était de fonder là une société qui chercherait les moyens de convertir les musulmans : si on ne réussissait pas, à tout le moins serait-il bon de souffrir pour le Sauveur là où il avait

lui-même subi sa passion. Il en toucha quelques mots à un gardien pour lequel il avait une lettre de recommandation : le gardien l'encouragea aussi peu que possible et lui dit d'attendre le retour du Provincial. L'accueil de celui-ci fut ce qu'il devait être. Le franciscain, trop au courant des dangers qu'un zèle intempestif devait faire courir à tous les chrétiens de Palestine, enjoignit à l'imprudent rêveur de quitter la terre sainte au plus vite. Il le menaça même, s'il résistait, d'user envers lui d'un droit d'excommunication qu'il tenait du souverain Pontife. Il fallait obéir. Le pieux pèlerin put toutefois gravir la montagne des Oliviers et baiser sur la pierre la trace qu'y avaient laissée les pieds du Sauveur au jour de son ascension. Il réussit même à y aller deux fois ; car après une première visite, il se reprochait de ne pas avoir assez bien remarqué la place du pied droit et celle du pied gauche. L'auteur des *Exercices* tenait, on le voit, à pratiquer bien scrupuleusement sa méthode de la « constitution du lieu ». Pour mener à bien sa double visite, avec la permission ou la tolérance des gardes, il avait, à défaut d'argent qu'il n'avait pas, sacrifié les deux seuls objets qui lui restassent, le canif avec lequel il taillait sa plume, puis une petite paire de ciseaux. Résigné aux indications de la Providence, consolé par l'image du Christ qu'il voyait, dit-on, flotter devant lui dans les airs, emportant les souvenirs de six semaines bénies, il alla demander son retour par charité. Avec beaucoup de railleries (car on disait que s'il était un saint, comme les gens lui en faisaient la réputation, il n'avait qu'à marcher sur la mer) les capitaines de deux navires bien construits le repoussèrent : il ne trouva place que dans un troisième de petite dimension et faisant eau. Pour la seconde fois il porta bonheur à la nef

qui le portait. Il arriva avec elle au milieu de janvier 1524 : les deux autres vaisseaux s'étaient perdus.

Pour rentrer en Espagne, la route lui fut encore longue et pénible. De Venise à Gênes il eut à traverser successivement les armées des Impériaux et celles des Français. Les premiers le maltraitèrent fort, car un de leurs officiers, qui l'avait pris d'abord pour un espion, ne vit plus en lui qu'un pauvre fou incapable de répondre, et il laissa ses soldats le chasser à coups de poing et à coups de pied. Un peu plus tard les Français l'arrêtèrent aussi pour l'examiner, mais le traitèrent avec bienveillance et lui laissèrent continuer sa route. A Gênes enfin il trouva un capitaine espagnol qui le reconnut et l'emmena à Barcelone. Il y arriva à la fin de février ou au commencement de mars 1524.

*
* *

Jérusalem n'avait pas voulu de lui. Force était bien de prendre un parti. Entrerait-il dans un ordre, et dans lequel? Il inclinait à en choisir un où la discipline fût en décadence et eût besoin d'être relevée : ce serait une occasion de souffrance et de mérite. Il voulut prendre conseil à Manrèze d'un cistercien qu'il y avait connu ; mais ce religieux était mort. Ignace revint à Barcelone, et se décidant à garder provisoirement sa liberté, il chercha les moyens de faire des études régulières et complètes. Ces moyens, deux personnes les lui fournirent; un professeur nommé Ardebalo, qui l'instruisit gratuitement, et une femme déjà connue de nous, Agnès Pascual, qui pourvut à sa subsistance.

Pour un gentilhomme de la veille qui n'avait jamais étudié que pour savoir lire et écrire et qui avait trente ans, sinon plus, ce n'était point une chose aisée que de

se mettre à apprendre le latin. Jamais d'ailleurs, nous le savons, il ne parvint à être un grand lettré : son langage précis et imagé resta toujours peu correct. Il rencontrait encore un obstacle difficile à surmonter dans ses habitudes de contemplation et dans son goût pour les images surnaturelles. Plus il s'efforçait péniblement de s'appliquer à sa grammaire, plus il se sentait appelé et entraîné à l'action tout intuitive dont il avait senti les douceurs. Il y réfléchit, et il se dit que sans aucun doute c'était l'ennemi qui lui tendait un piège pour l'arrêter dans ses desseins en le détournant d'un travail nécessaire. Un jour donc il pria son professeur de l'accompagner dans une église, et là, il le conjura de le guérir de sa négligence en le traitant, au besoin, comme un petit écolier ; en retour, il s'engageait lui-même, par un véritable vœu, à redoubler d'attention. Pour être plus certain d'y réussir, il modifia encore un peu plus son genre de vie. Sans doute il ne cessa pas complètement de travailler au bien des âmes, de donner les exercices spirituels. Il s'attira même mille injures et des coups qui faillirent lui coûter la vie, soit en confirmant dans leur piété des dames de plus haut rang, comme dona Stefana de Requesens, dona Elisabeth de Badajoz, dona Guyomar Gralla, dona Elisabeth Josa, soit en aidant à la réforme d'un couvent de dominicaines avec plus de succès que n'eussent voulu les beaux jeunes gens de Barcelone. Mais il diminua le temps de l'oraison comme il avait adouci ses austérités. Aussi fit-il bientôt des progrès rapides et put-il étendre ses lectures.

C'est alors qu'il eut à comparer entre eux deux ouvrages bien différents, l'*Imitation de Jésus-Christ* et le *Chevalier chrétien d'Érasme*. Il conçut pour ce dernier livre et pour le genre de littérature auquel il appartenait une antipathie qui ne fit que s'accroître dans la suite ;

non pas qu'il fût insensible à la grâce du style de l'auteur (car il en fit, dit-on, des extraits pour s'initier davantage aux finesses de la langue latine); non pas non plus qu'il découvrît des propositions hétérodoxes; mais la teinte sous laquelle l'auteur présentait ses idées et les choses dont il parlait paraissait à Ignace tout à fait propres à éteindre peu à peu dans les âmes la ferveur surnaturelle de la piété.

Quant à *l'Imitation*, elle le transporta, et ce fut désormais un de ses livres préférés. Mais cette lecture ne l'empêcha pas de vouloir ajouter à sa vie intérieure des projets d'une existence plus active et plus apostolique. Jusque-là, sa piété si démonstrative, ses allures si mystiques et les récits merveilleux (sans aucun doute exagérés) par lesquels se traduisait l'admiration qu'il inspirait aux âmes simples, avaient surtout frappé l'imagination des femmes espagnoles. Désormais il lui fallait s'adjoindre des compagnons, et il lui était devenu possible d'y réussir. Il en trouva trois, dont la réunion temporaire constitue son premier essai de groupement et de propagande sérieuse. C'étaient Calisto, qui avait fait sous sa direction les exercices spirituels et qui plus tard s'enrichit aux Indes; Artiaga, qui fut aussi aux Indes, mais y mourut évêque; enfin Diégo de Cazérès, jeune seigneur au service du vice-roi de Catalogne.

Cette première société, qui devait se dissoudre quelques années plus tard, accompagna cependant Ignace quand il se rendit à l'Université d'Alcala. Ardebalo lui avait déclaré qu'il savait assez de latin pour suivre des études supérieures. Mais l'élève avait tenu à subir un examen dans les formes. Un théologien distingué confirma l'opinion d'Ardebalo. Dès lors l'élève rassuré partit avec ses amis pour la nouvelle résidence.

*
* *

L'Université d'Alcala avait été récemment fondée par le cardinal Ximénès, et elle l'avait été plus particulièrement en vue des jeunes morisques ou musulmans convertis. Ignace ne pouvait pénétrer dans un tel milieu sans se trouver bien vite en conflit avec ce que l'Église de sa patrie avait alors d'étroit, de dur et de mesquin. Les évènements temporels touchaient si faiblement le fond de son âme, les changements politiques que purent subir sous ses yeux l'Espagne et l'Europe eurent en réalité si peu d'action sur le cours de ses pensées, que nous n'avons pas, je le crois, à nous en préoccuper beaucoup nous-mêmes pour comprendre la suite de sa vie. Est-il besoin de dire que nous ne saurions nous désintéresser à ce point des crises religieuses de son époque?

Or, au moment où Ignace entrait dans la vie spirituelle, deux fléaux, qu'on peut être à bon droit surpris de trouver réunis, sévissaient sur l'Espagne! C'était d'un côté la licence des mœurs à laquelle on se laissait aller dans tous les rangs du clergé, depuis les plus bas jusqu'aux plus hauts; d'un autre côté, c'était, d'un seul mot, l'Inquisition. — J'ai dit : l'Inquisition. Il importe cependant de rappeler qu'il y en eut plus d'une. C'est parce qu'on l'oublie qu'on donne encore trop de crédit à ces accusations banales qui mettent au compte du catholicisme toutes les cruautés et toutes les insanités de la dernière inquisition.

La première avait été l'inquisition épiscopale ou tout simplement la charge donnée aux évêques de rechercher ce qui pouvait altérer la foi de leurs diocèses en y défigurant la tradition. La seconde fut l'inquisition

dominicaine, c'est-à-dire la création d'un tribunal spécial connaisssant d'une hérésie spéciale. L'ordre de Saint-Dominique avait été choisi, comme chacun sait, pour dénoncer les hérésies tant sociales que religieuses des Albigeois. Un bref d'Innocent IV, en 1248, étendit à l'Espagne tout entière la juridiction des fils de saint Dominique. De cette institution, il n'y a rien à dire ici qui touche à la vie d'Ignace. Il en est tout autrement de la troisième inquisition ou inquisition politique établie en 1478 : c'est cette dernière qui opérait au temps de notre héros.

Elle était politique par la façon dont elle était composée et elle l'était encore par les fins qu'elle poursuivait. Dans les divers statuts qui lui furent successivement donnés (notamment en 1484) il n'est partout question que de Leurs Altesses, des Sérénissimes souverains, nulle part des autorités religieuses, ni des volontés de l'Église proprement dite (1). La papauté trouva toujours qu'il y avait là un empiètement du pouvoir civil et elle s'efforça de le limiter le plus qu'elle put. Mais de son côté la royauté se servait de ce tribunal pour limiter à son profit les privilèges du clergé autant que ceux de la noblesse. Elle s'en servit ensuite et surtout contre les deux groupes de population qui lui causaient tant d'inquiétudes, les maures et les juifs.

Ici la politique et la religion se mêlaient étroitement; et l'on comprend que l'inquisition pût se rendre parfois populaire auprès de ceux qui voyaient dans les infidèles des ennemis tout aussi redoutables pour l'intégrité de l'Espagne que pour l'unité de la foi catholique.

Pour échapper à la mort, juifs et musulmans avaient eu à opter entre le baptême ou l'exil. Beaucoup avaient

(1) Voir Héfelé, *le Cardinal Ximénès*, édit. franc., Paris, 1862.

accepté le baptême, mais avaient gardé en secret leur religion et avaient même fait des prosélytes : ils en avaient gagné jusque dans les rangs du clergé. En 1498, Pierre Arando, évêque de Calahorra, fut déposé par le saint Siège comme convaincu d'accointances avec le judaïsme : cent-un témoins avaient témoigné contre lui. Comme l'a dit un récent historien de Ferdinand et Isabelle (1), « le judaïsme fut la grande hérésie de l'Espagne au seizième siècle. » Ceux qui ne pactisaient point avec les Juifs apportaient contre eux et contre leurs complices une passion dont l'ardeur se réchauffait à la flamme du sentiment national non moins qu'à celle de la foi. « A la question juive le peuple apportait sa solution à sa façon sous la forme de massacres périodiques. » L'inquisition donnait à cette haine la forme juridique et le prestige d'une double autorité.

Il serait cependant contraire à la vérité de dire que l'inquisition ne visait que les Juifs, bien que l'*Histoire générale* que je viens de citer dise, en une phrase un peu inattendue : « Ce fut contre ce peuple apostat que fut établie l'Inquisition. » Elle fut établie aussi, tout le monde le sait, contre les Maures. Il le fallait pour donner satisfaction au sentiment populaire. En 1526, alors que saint Ignace arrivait à Alcala, il y avait encore une sorte de croisade contre les Maures non convertis de Valence et d'Aragon. « Valence, qui comptait plus de Maures que de chrétiens, vit ses campagnes ruinées et dépeuplées par cette fureur d'orthodoxie. »

Ce n'est pas tout, car des idées des Albigeois, issues elles-mêmes du gnosticisme et du manichéisme, il était resté dans la péninsule toute une queue de sectes anar-

(1) Voyez *Histoire générale*, sous la direction de MM. Lavisse et Rambaud, t. IV.

chistes. Du nombre était celle des illuminés (alumbrados). Nous allons voir dans un instant qu'on n'avait pas cessé de les poursuivre (1).

Enfin, l'inquisition ne se fit pas faute de rechercher tous les propos, toutes les opinions mêmes qui lui paraissaient hérétiques. Jamais, par exemple, le protestantisme n'a fait courir à l'Espagne aucun danger politique comparable à celui dont le menaçaient les musulmans. La nation cependant n'a pu le connaître sans le haïr et sans prendre contre lui, même de nos jours, de terribles précautions. On l'a observé encore, « c'est bien de ses peuples de la péninsule que Charles V tenait l'intolérance franche et sincère, la haine impétueuse de l'hérésie. » Les intérêts de son vaste empire lui imposèrent en Allemagne des concessions et des compromis. Là où il pouvait agir en maître, dans les Pays-Bas, en Espagne, il se montra ce qu'il était, ardent à poursuivre l'hérétique et l'infidèle (2).

En s'associant à cette passion, les inquisiteurs es-

(1) Un livre récent prétend que les Illuminées n'apparurent en Espagne qu'en 1575. C'est une assertion erronée comme beaucoup d'autres. L'an 1575 est la date non de l'apparition, mais de la disparition momentanée de la secte. — Pierre Martyr, d'Anghiera, en parlait déjà en 1509.

(2) Les Espagnols voyaient dans toutes les hérésies comme des suites d'une même révolte contre l'unité de leurs croyances. Un membre illustre de la famille de saint François Xavier, qui fut pour celui-ci un second père, Don Martin d'Azpilcueta, connu sous le nom de D. Navarro, écrivait en 1511. « C'est pour moi un sujet de joie que d'être Navarrois et Basque. Jusqu'au jour présent, il ne se trouva pas un Navarrois qui ait abandonné la foi que leur prêcha saint Saturnin, le disciple de saint Pierre; pas un, malgré des offres séduisantes ou en prison ou dans les tourments, ne déserta l'Église catholique pour passer aux impiétés des *Juifs*, des *Turcs*, des *Luthériens*. » Extrait de l'ouvrage du P. Cros *Histoire de saint François Xavier*, t. I, p. 71.

pagnols auraient pu du moins la tempérer par un esprit mieux inspiré de celui de l'Évangile; mais jetés souvent dans ces fonctions par l'ambition politique et sans aucune autre préparation qu'un entassement de formules scolastiques, ils y apportèrent la sottise étroite, méticuleuse, féroce de l'homme de métier qui veut voir à tout prix des infractions là où les autres n'en ont pas vu. Tout le système des dénonciations, des « questions », des incarcérations indéfinies était assurément terrible pour l'accusé : mais on n'était jeté dans cet engrenage que par le bon plaisir des « qualificateurs. » Or, dit un historien (1), c'est par la folie des qualifications à outrance que l'inquisition a été le plus compromise, comme, par exemple, quand elle tenait en prison jusqu'à sa mort un professeur de rhétorique, père de douze enfants, pour avoir dit, en expliquant Pline à ses élèves, que Jésus avait été circoncis par sa mère et non par saint Siméon et pour avoir refusé de croire que onze mille vierges, embarquées sur un seul navire, avaient été massacrées : les mots « XI M virgines » signifiant, disait-il, onze martyres vierges et non onze mille vierges. »

Pendant qu'elle s'acharnait contre ces « délits », l'inquisition laissait pulluler des abus qui étaient la honte de l'Église d'Espagne. Au contact des musulmans et des juifs, les mœurs s'étaient fort relâchées dans tous les rangs de la société. On admettait ouvertement toutes sortes de désordres et leurs conséquences. Ainsi dans son long testament, Don Martin de Loyola, le frère d'Ignace, mêle à toutes ses recommandations pieuses l'énoncé très franc, sans marques de repentir et sans excuses, des mesures qu'il prend en faveur de deux enfants illégitimes. Lui du moins n'était qu'un

(1) Forneron, *Histoire de Philippe II.*

laïque. Ce qu'il y avait de plus grave, c'est qu'on n'avait l'idée de renoncer à aucun genre de dévergondage, parce qu'on entrait dans les ordres et qu'on allait vivre dans un couvent. Or, comme la qualité de clerc exemptait un homme de l'impôt, on se ruait sur la carrière ecclésiastique, et celle-ci se trouvait encombrée d'individus absolument indignes. Les historiens affirment qu'au temps de Philippe II, il y avait en Espagne 312,000 prêtres, 200,000 clercs ayant reçu les ordres mineurs et 400.000 religieux. Le quart de la population adulte était dans l'un ou l'autre clergé. Dans le seul évêché de Calahorra, patrie de saint Dominique, il y avait 17,000 clercs, la plupart inoccupés et « si dignes de correction que la charge d'alcade de la prison épiscopale valait 1.500 ducats. » L'élévation à des charges ecclésiastiques entraînant les plus graves responsabilités n'était nullement un signe qu'on les eût méritées par le savoir ou par les mœurs. On voyait le scandale d'un archevêché passant d'un père à son fils et réclamé par ce dernier comme un droit. Les décisions mêmes avec lesquelles luttaient les conciles nationaux (synode d'Aranda en 1473, concile de Séville en 1512), servent à nous faire mesurer l'étendue du mal par la nature des interdictions surprenantes qu'ils se croyaient obligés d'édicter. Que de fois ne voit-on pas des saints comme Ignace et encore après lui sainte Thérèse, s'apercevoir avec effroi, au cours de leur confession, qu'ils ont devant eux un prêtre indigne et que c'est à eux d'essayer la conversion de celui qui les écoute ! Enfin cependant, avec l'aide de Ximénès, Ferdinand et Isabelle avaient obtenu quelques améliorations sérieuses. Il est vrai qu'Isabelle notamment se donnait la peine d'aller chercher, au fond des cloîtres, pour les élever aux dignités épiscopales, les religieux qui s'y appliquaient à expier,

par leurs pénitences cachées, les crimes trop éclatants des autres, et que, pour vaincre les scrupules de ces humbles, elle était obligée d'invoquer les ordres du Pape.

Là sans doute est l'explication du contraste inouï (le mot n'a rien d'excessif) de ce que l'Église d'Espagne offre alors de licence païenne et d'effrayante austérité. Dans les temps qui précèdent la venue de saint Ignace, les beaux types ecclésiastiques de sa patrie sont justement remarqués par la hauteur sévère et, en quelque sorte, tragique avec laquelle ils traversent ce monde de débauches. C'était, par exemple, celui qu'on appelait « l'incorruptible et l'infatigable », le cardinal Juan de Carvajal (1), l'ennemi des Hussites, et qui contribua au succès de la bataille livrée aux Turcs sous les murs de Belgrade en 1456 ; homme dénué de tout orgueil et de toute ambition, quoique né diplomate, aussi réputé pour son esprit de stricte obéissance au devoir et pour ses mortifications, quelques soins qu'il prît de les cacher, que pour la noblesse et la gravité de son caractère. C'était encore celui qu'on a nommé le plus grand théologien, de son temps, celui qui fut, au concile de Bâle, l'inébranlable défenseur des droits du saint siège, et qui, nommé cardinal, n'en suivit pas moins ponctuellement toutes les règles de son ordre : j'aurai achevé de le décrire en disant qu'il s'appelait Torquemada. Il fallait la venue d'Ignace pour tempérer les ardeurs impitoyables d'un tel zèle et pour faire qu'à côté d'un saint Jean de la Croix et d'un saint Pierre d'Alcantara il y eût une place large, une place amie, pour l'optimisme et la douce charité d'une sainte Thérèse.

(1) Promu Cardinal en 1446. Voyez Pastor, *ouv. cité.*

XXX

Revenons maintenant à notre pauvre étudiant. Il arrive à Alcala (en 1526) avec ses trois compagnons, auxquels s'était adjoint un jeune Français nommé Jean, page du vice-roi de Navarre. Ils avaient adopté tous les trois un vêtement qui, outre qu'il était fort misérable, avait le tort d'être uniforme et d'appeler ainsi l'attention sur eux. C'est principalement sur Ignace que les regards se portèrent : il fut poursuivi trois fois.

Une première fois on s'étonna que des femmes allassent le voir à l'hôpital et s'y entretinssent avec lui des choses spirituelles. C'était là en effet un monde qui le recherchait avec autant d'empressement qu'à Manrèze et qu'à Barcelone. Dans la prison où on l'enferma il fut visité par trois femmes, dont Éléonore Mascarenas, dame d'honneur de l'impératrice, gouvernante de Philippe II : quand Ignace sera à Rome, elle lui écrira pour le consulter, car elle n'aura jamais cessé de le considérer comme un saint. En attendant, on crut que l'étudiant ainsi recherché et ses compagnons étaient de ceux qui prétendaient supprimer l'action du clergé, en élevant directement les âmes vers Dieu. En un mot on les prit pour des illuminés. Puis, comme on dut voir sans peine qu'il usait beaucoup du clergé, on abandonna cette incrimination pour en imaginer une autre. Lui-même dans une lettre ultérieure (15 mars 1545) à Jean III, roi de Portugal, explique ainsi cette persécution :

« Si Votre Altesse veut savoir pourquoi j'ai été l'objet de tant d'enquêtes et d'une pareille inquisition, je puis lui dire que ce n'est pas parce que l'on trouvait en moi quelque erreur des schismatiques, des luthériens

ou des illuminés, car je n'eus jamais de rapports avec eux, mais parce qu'on trouvait étrange, surtout en Espagne, que, n'ayant jamais étudié, je prisse la liberté de parler longuement et de m'entretenir des choses spirituelles. »

C'est en effet ce dernier grief qu'on soutiendra le plus énergiquement contre lui. Il avait été relâché une première fois, non sans avoir échangé avec son interrogateur ce petit dialogue : « Eh bien ! est-ce que cet examen si compliqué vous a fait découvrir en nous quelque chose de mauvais? — Rien du tout : car si on eût trouvé quelque chose, vous auriez été chassés et même brûlés. » — A quoi Ignace répliqua : « Mais vous, si vous tombiez dans l'erreur, est-ce qu'on vous brûlerait aussi? » — « Assurément », fit l'autre, et il se retira.

Mais bientôt Ignace fut appréhendé une seconde fois : on ne pouvait pas supporter qu'il parlât des choses de la religion avant d'avoir terminé ses études; Calisto, son ami, qui était alors malade à Ségovie, accourut pour partager sa prison. Enfin on instruisit une troisième fois contre lui parce qu'on l'accusait d'avoir conseillé à deux dames veuves, la mère et la fille, un pèlerinage imprudent (dont il avait essayé, au contraire, de les détourner). Ces femmes étaient de celles qui sollicitaient ses avis et s'efforçaient de s'en inspirer, non sans y ajouter plus d'une exagération. Il faut même avouer que l'autorité ecclésiastique n'était pas sans quelque excuse, s'il est vrai que lorsque le pieux et enthousiaste étudiant parlait de Dieu à ces femmes assemblées, plusieurs tombaient en faiblesse (1).

(1) Voir Serrano y Sanz, *San Ignacio de Loyola en Alcala de Henares*, brochure, Madrid, 1895. On y trouve le procès-verbal authentique des enquêtes faites en 1526 et 1527 à Alcala sur notre saint.

Quoi qu'il en soit, cette dernière accusation tomba bien vite. Mais on profita de l'occasion pour demander au prisonnier quelques explications sur sa dévotion du samedi, jour qu'il avait tout simplement consacré à la sainte Vierge. On crut lui tendre fort habilement un piège en l'interrogeant sur le sabbat et sur ce qu'il pouvait en penser. Genelli estime qu'on songeait, non pas au sabbat des Juifs, mais à celui des sorcières. Ce que nous avons vu du péril juif, tel que le redoutaient les Espagnols des XVe et XVIe siècles ferait déjà pencher vers la première hypothèse, si d'ailleurs nous n'avions, depuis Genelli, le témoignage formel de Polanco. Certainement la question était puérile; mais l'inquisition n'en était pas à compter les puérilités, et celle-ci était bien du genre de celles qui contribuaient tant à remplir les prisons d'alors.

A quoi toutes ces persécutions et ces quarante-deux journées d'emprisonnement aboutirent-elles? A peu de chose, si on fait abstraction des mérites que le saint gagna par sa patience et son humilité. On enjoignit au libéré et à ses compagnons de ne plus se faire remarquer par leur costume; sur quoi l'étudiant assez libre et assez hardi dans ses réponses, n'avait point manqué d'observer que si on voulait lui voir porter un autre habillement, on n'avait qu'à lui en donner un. Ce qui du reste fut fait. On ajouta que, sans avoir précisément trouvé rien à blâmer ni dans ses actes, ni dans ses écrits, on désirait qu'il se tût. « J'aime mieux, disait le personnage, vous voir éviter toute nouveauté. » — « Je n'aurais jamais cru, avait répondu simplement Ignace, que ce fût une nouveauté parmi les chrétiens de parler de Jésus-Christ. » On ne lui enjoignit pas moins de renoncer à toute assemblée publique et à tout discours avant d'avoir achevé ses quatre an-

nées de philosophie, le tout sous peine d'être excommunié et banni du royaume.

Cette sentence n'était valable contre lui que dans le diocèse d'Avila. Aussi s'empressa-t-il de le quitter. Dans l'année qu'il y avait passée, il avait certes acquis de l'expérience; il avait appris à connaître certains hommes; mais il avait peu profité dans ses études proprement dites. Il les avait menées sans méthode, fréquentant « à la fois tous les enseignements de l'Université : puis, les assiduités des personnes pieuses qui répondaient à son appel finissaient par lui prendre beaucoup de temps (1). Il partit donc d'Alcala et se rendit à l'université de Salamanque où il espérait mieux réussir.

Là de nouvelles, mais identiques tribulations l'attendaient, et elles lui réservaient vingt-deux jours d'emprisonnement. Quel fut donc son crime? Il s'était permis de parler des péchés mortels et des péchés véniels sans attendre d'avoir fini ses études. C'est à ce sujet que l'inquisiteur voulut s'assurer, lui aussi, s'il n'avait pas affaire à l'un de ces illuminés qui s'en fiaient à un rapport immédiat et direct avec la divinité. Il lui posa donc ce dilemme, qui rappelle quelques-unes de ces questions captieuses où Jeanne d'Arc se voyait enlacer par ses juges et dont elle se dégageait si bien. — « Vous parlez des vertus et des vices! Ces choses là, on les sait ou par l'étude ou par la révélation de l'Esprit-Saint. Or, vous êtes des ignorants. Quelles sont donc les révélations que vous avez eues? » A quoi l'étudiant répondait avec bon sens : « Mais apprenez-moi si ce que j'ai dit est vrai ou faux; faites-moi savoir si vous

(1) Il s'en souvint, et, dans ses Constitutions, il inséra que les dernières années d'études seraient libérées de tout rapport avec le prochain.

l'approuvez ou le désapprouvez. » Cette question à lui demeurait sans réponse; et comme il s'obstinait à n'en pas dire davantage, on le mit aux fers avec ses amis, tous attachés ensemble à la même chaîne. Il est vrai qu'ils devaient bientôt donner une haute idée de leur esprit d'obéissance. Une nuit, tous les prisonniers s'évadèrent; eux seuls restèrent, bien qu'ils eussent pu s'échapper tout comme les autres. On les relâcha juridiquement, mais non sans les avertir une fois de plus qu'ils eussent à ne plus parler du péché mortel et de sa distinction d'avec le véniel jusqu'à ce que leurs quatre années fussent bien et authentiquement finies. « Cette sentence vous plaît-elle? » demande l'inquisiteur. — « Non, » fit Ignace. — « Et pourquoi? » — « Je ne comprends pas que n'ayant rien trouvé de faux dans mes écrits en ce qui concerne cette question, vous m'empêchiez de la traiter. » — Et il déclara qu'il aimait mieux quitter Salamanque comme il avait quitté Alcala.

Son parti était pris. Il trouvait ses études d'Espagne absolument insuffisantes, et il entendait aller les reprendre complètement à l'Université de Paris.

Au préalable cependant, il dut retourner à Barcelone, et il s'y rendit avec un âne qu'il avait chargé de ses livres. Là, on essaya de le détourner de son projet. On lui parla des rigueurs de l'hiver, des obstacles que la guerre qui sévissait alors de plus belle, allait semer sur ses pas. On lui rappela toutes sortes d'histoires qui circulaient sur les cruautés de l'ennemi. Rien ne l'ébranla. Enfin, Élisabeth Roser lui offrit, tant en argent qu'en lettres de change sur Paris, des secours qu'il accepta, et il partit au commencement de janvier 1528. Au commencement de février, il entrait sain et sauf dans la capitale de la France.

CHAPITRE IV

ÉTUDIANT ET APÔTRE A L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

Un des premiers historiens de la Compagnie de Jésus, Bartoli, voulant expliquer tous les liens qui existent entre elle et les principaux États du monde, écrit ceci : « L'Espagne lui a donné un père dans saint Ignace, la France une mère dans l'Université de Paris. »

Les témoignages d'Ignace lui-même ne sont pas pour démentir ce jugement. Il avait déjà passé quatre années à Paris, quand il écrivait, le 15 juin 1532, à son frère aîné Dom Garcia, dont le fils, qui se destinait aux ordres sacrés, devait venir étudier à son tour dans la célèbre Université. Ignace avoue que le souci de la vie, les honoraires des maîtres, les exigences de l'étude y demandent plus de sacrifices qu'ailleurs ; mais il ajoute : « A mon avis, si vous considérez les frais, ils seront moindres dans cette université où l'on profite plus en quatre ans que dans telle autre que je sais en six ans ; et si je disais plus encore, je ne m'écarterais pas, ce me semble, de la vérité. »

L'Université de Paris sans doute n'avait plus tout à fait cette grande situation que lui avaient donnée dans la chrétienté tout entière les deux siècles précédents. Elle avait atteint son apogée quand, à la clôture du Concile de Constance (1418), elle avait, par d'Ailly et

Gerson, préparé le dénouement du grand Schisme. Depuis lors, ses prérogatives avaient diminué à mesure que s'étendaient les pouvoirs du roi et que se resserrait l'unité de la monarchie. D'autre part, le moment était proche où attaquée à la fois par l'esprit de la Réforme et par celui de la Renaissance, elle allait perdre la direction du mouvement intellectuel. Cependant, à l'époque même où l'étudiant espagnol, si peu satisfait d'Alcala et de Salamanque, venait suivre ses cours, la Sorbonne était encore une sorte de parlement théologique international que peuples et souverains consultaient sur les grandes questions politiques et religieuses. Ignace n'avait pas encore quitté notre pays lorsqu'Henri VIII demanda une consultation à l'Université de Paris (comme du reste à celles d'Angers, Bourges, Toulouse) sur l'annulation de son mariage avec Catherine d'Aragon. François Ier qui favorisait alors le roi d'Angleterre (1) et qui était fort porté à imposer son bon plaisir aux grands corps de l'État, ne négligea rien pour obtenir de la Sorbonne une déclaration conforme aux désirs d'Henri VIII. Il l'obtint enfin, ou plutôt « il la surprit, dit Dareste, par la manière captieuse dont les questions furent posées, et les autres universités donnèrent leur approbation. »

L'Université de Paris n'en restait pas moins contre les hérésies et les schismes un rempart derrière lequel aimaient à s'abriter nos monarques. En Espagne, Ignace n'avait entrevu que de loin les luttes de l'Église contre la révolte luthérienne : il devait les voir de près à Paris. Dès 1521, l'Université avait condamné bien des propo-

(1) On sait que l'entrevue de Boulogne en 1532, avait eu pour but une alliance de François Ier et de Henri VIII contre Clément VII et Charles V.

sitions de Luther extraites de son livre, *Captivité de Babylone*. En 1527, elle avait condamné les colloques d'Érasme, et, en arrivant au milieu d'elle, Ignace pouvait trouver la justification des soupçons qu'il avait conçus dès ses premières lectures, contre le brillant écrivain (1). En 1529, le protestant Louis Berquin était brûlé en place de Grève par ordre du roi. Quelques années plus tard, l'année même (1535) où Ignace allait retourner en Espagne, puis à Rome, un groupe de réformateurs négociaient avec François Ier un voyage et des conférences de Mélanchton à Paris. Le roi s'adressait alors à son Université; celle-ci arrêtait les propositions fondamentales qu'il s'agissait d'imposer d'avance comme bases de toute discussion, et la rencontre était ajournée (2). Ces propositions étaient rédigées avec autant de sûreté que d'élégance, et le P. Watrigant estime que l'auteur des *Exercices spirituels* a dû en conserver avec une certaine précision le durable et utile souvenir.

Ceux qui n'ont appris à voir figurer François Ier que dans les batailles et dans les plaisirs seraient peut-être

(1) Ce n'est pas qu'Érasme fût ouvertement hérétique, et on peut croire que la réforme ne plaisait pas plus à son humanisme sceptique que la tradition purement catholique. Ses critiques contre le célibat des moines et les mœurs des gens d'Église étaient assaisonnés de détails scabreux qui augmentaient la vente de ses livres. Un imprimeur de Paris tira jusqu'à 24,000 exemplaires des *Colloques*. Il défendit souvent Luther, mais fit des efforts prudents pour paraître au moins rester orthodoxe. « Il mourut, dit Pallavicini, avec la réputation de mauvais catholique à la vérité, mais non pas pourtant de luthérien. » (Conc. de Trente, I, 23.)

(2) Ces propositions sont reproduites dans l'opuscule du P. Watrigant : la *Genèse des Exercices*, p. 71. Aux sources indiquées là, j'ajouterai un volume manuscrit (recueil de documents sur l'histoire de l'Université de Paris) de la bibliothèque de Saint-Sulpice.

un peu surpris de lire dans du Boullay l'énumération des fêtes religieuses auxquelles le roi-chevalier se mêlait à chaque instant, prenant part à la procession, et tenant à la main un gros cierge dont « la poignée était enveloppée d'un velours cramoisi. » En 1527, son retour de Madrid avait été fêté, d'abord par une rentrée solennelle, puis par une procession destinée à replacer dans leur séjour habituel les reliques qui avaient été publiquement exposées pendant toute la durée de la captivité. Quand on feuillette l'histoire de l'Université de Paris dans les années correspondantes au temps d'études d'Ignace (1), ce sont à chaque instant des *Te Deum,* des processions solennelles où le roi figure — non seulement pour la Fête-Dieu, mais pour divers événements religieux tels que des cérémonies expiatoires, tantôt à la suite de profanations de statues, tantôt en réparation des placards injurieux affichés à Paris contre le sacrement de l'Eucharistie, sous l'inspiration, quelques-uns même prétendent sous la dictée de Calvin. C'est encore l'époque où, nous apprend du Boullay, se développe à Paris le culte de saint Joseph, pour lequel sainte Thérèse allait bientôt travailler dans son Espagne.

Les étudiants de l'Université et leurs professeurs prenaient une large part à toutes ces fêtes où les belles-lettres avaient une place d'honneur. En 1530, notre héros put assister à l'entrée dans Paris de la reine Éléonore. « Elle se présenta sur un échafaud dressé devant saint Ladre et s'assit sur une chaise couverte de velours azuré, semé de fleurs de lys d'or, pour recevoir et ouir les harangues des députés de l'Église, de l'Université, Corps de la Ville, du Châtelet, généraux de la Justice,

(1) Du Boullay, t. VI.

des comptes et cour du Parlement de Paris... Après, marchait l'Université, et devant allaient en ordre bien deux ou trois mille escholiers; puis après marchaient les bacheliers-ès-arts, en médecine, en droit, en théologie, revêtus de leurs chappes noires. Après, suivaient les régents ès-arts et les receveurs des nations avec leurs épitoges. Après, les procureurs des dites nations, vêtus de chappes rouges, devant lesquels étaient les quatre petits bedeaux des dites quatre nations avec leurs masses d'argent : et après marchaient les docteurs en médecine avec leurs chappes rouges et, devant, les deux bedeaux de leur faculté... etc., etc. »

C'était le 16 mars; mais malgré le rôle qu'elle avait joué dans ce beau défilé, l'Université n'était pas quitte. Cinq jours après, elle venait saluer la reine au Louvre, et un professeur « éminentissime » lui adressait une harangue « agréablement enrichie de citations tirées, partie des lettres sacrées, partie des histoires profanes et des annales des peuples (partim sacris litteris, partim profanis historiis et annalibus non illepide locupletata).

Pour un étudiant studieux, déjà pénétré de l'esprit de sainteté, la médaille avait un revers. Sous prétexte de réformer, au sens général du mot, l'esprit d'émancipation et de « libertinage » intellectuel essayait de se faire jour. Le 15 juillet 1534, la faculté de théologie censurait la proposition suivante, qu'elle avait trouvée, je crois, dans une de ses thèses (1) : « Qu'avions-nous à faire de tant de constitutions, de décrets et de traditions? Nous nous en fûmes bien passés. Notre loi est faite plus rude que celle des Juifs. Si (cependant) Jé-

(1) Extrait du volume manuscrit déjà signalé de la Bibliothèque de Saint-Sulpice.

sus-Christ a voulu que les chrétiens soient francs et vivent en liberté (1). »

Si cet esprit d'affranchissement théorique était réprimé assez facilement dans l'enceinte de l'Université, il n'en était pas de même pour la pratique de la vie. A l'exemple (qu'elle eût bien fait de laisser ici de côté) de son roi, l'Université alliait un assez grand nombre de désordres au déploiement de son zèle dévôt. Parmi les douze ou quinze mille étudiants qu'elle comptait, il y avait d'abord bien des variétés. A côté des *Camérristes*, jeunes gens riches, groupés en chambres sous la conduite de leurs pédagogues, à côté des pauvres *martinets*, externes libres, soit boursiers, soit gagnant leur pain comme domestiques et suivant les cours du mieux qu'ils pouvaient, venaient, comme le rappelle très bien le P. Clair, les *galoches*, « étudiants amateurs, trop souvent bruyants et paresseux, traînant leurs sabots de cours en cours, sans se présenter aux examens. »

Avec beaucoup de réserve, le bienheureux P. Le Fèvre, qui avait devancé Ignace à Paris, nous fait part dans son *Mémorial* des troubles que lui causait la vue des défauts du prochain et des scrupules qu'il eut (entre plusieurs autres) en présence des « innombrables imperfections » qui lui avaient été jusqu'alors inconnues; et « cette épreuve, ajoute-t-il, dura jusqu'à mon départ de Paris. » — Le bon Le Fèvre était venu d'un pieux village de la Savoie. Ignace, quant à lui, en avait déjà tant vu en Espagne, que ce genre de scrupules dût vraisemblablement l'épargner. Plus tard, François Xavier, causant familièrement au-delà des mers avec

(1) *Ouvrage déjà cité* du P. Cros, p. 263. — Ce livre est très riche de documents autographes, curieusement reproduits.

un chapelain de S. Tomé, en disait plus encore que son ami. Il racontait comment un grand nombre de ses camarades étaient livrés à la débauche « et *notre maître avec eux*, ajoutait-il... Bien des fois, la nuit, ils sortaient du collège (malgré les nombreux arrêtés que l'autorité était obligée de prendre pour empêcher les étudiants de « pernocter ») et ils m'amenaient avec eux : le maître s'y trouvait; mais je fus saisi d'une telle appréhension de contracter les [plaies] dont je voyais atteints les écoliers et le maître que je n'osai jamais me comporter comme eux. Cette crainte me soutint un an ou deux, jusqu'à ce que le maître mourût de ces maladies honteuses et qu'il nous arriva un maître chaste et vertueux [Don Juan Peña] dont je suivis les bons exemples. »

Si maîtres et élèves s'entendaient ainsi pour la satisfaction des plaisirs les plus grossiers, il n'est pas étonnant que les uns et les autres fussent également responsables d'autres abus, que les procès fussent si fréquents pour « les grands brigues, monopoles et scandales, forces et voies de fait » qui signalaient les élections des Recteurs. En 1533, les Conseillers commis par le roi pour la réforme de l'Université, exposaient dans leur rapport comment ils avaient vu « les statuts de la faculté de décret » et trouvé qu'il n'y avait « pas un seul article d'iceux gardé ». Ils ajoutaient qu'en la dite faculté, on faisait « de grandes exactions et superflus banquets... dans les vêpreries », d'où il résulte que le pouvoir se voit obligé de rendre des édits pour tarifer les frais d'examen, règler le nombre des convives que tout licencié fraîchement reçu aura le droit de régaler.

Tel était le « milieu » où allaient vivre Ignace et ses immortels compagnons. Comme en tant d'autres et je dirai volontiers comme dans tous les autres milieux,

chacun pouvait y trouver à peu près ce qu'il voulait, ce qu'il cherchait ou du moins ce à quoi le prédisposait la pente de son esprit. Chacun à coup sûr y rencontrait de quoi s'aider à réagir selon ses forces, et de quoi construire, sur son propre plan, avec les matériaux qu'il lui plaisait de choisir, son édifice spirituel. Saint Ignace, ai-je dit, arriva à Paris au commencement de février 1528. L'Université voyait à peine se terminer les longs démêlés qui l'avaient troublée à l'occasion de l'élection du principal du collège de Montaigu. Il ne paraît pas qu'il en ait ressenti le contrecoup ni qu'il se soit mêlé à ces agitations autrement que pour donner individuellement de bons conseils à l'un ou à l'autre.

Son origine le destinait à faire partie de la « nation » de France. On sait qu'il y avait rue de Fouarre quatre anciennes écoles publiques entre lesquelles se partageaient les étudiants suivant leur nationalité. On comptait ainsi « quatre nations » : nation de France, — nation de Picardie, — nation de Normandie, — nation d'Allemagne. Avec le temps et l'accroissement du nombre des écoliers venus de partout, cette division, dont on avait cru devoir se contenter, était devenue assurément bizarre. Comme à l'Université tous, de quelque province qu'ils fussent, devaient également parler latin, on n'avait pas vu trop d'inconvénients à envoyer les étudiants anglais à la nation allemande et à grossir la nation de France des étudiants d'Espagne, de Navarre, de Savoie, d'Italie, d'Égypte, de Syrie. Quoiqu'il en soit, il est intéressant de le remarquer, cette classification destinait le futur fondateur de la Société de Jésus à se trouver tout de suite et d'une façon plus intime en compagnie de Navarrais comme François Xavier, de Savoyards comme Pierre Le Fèvre et

enfin d'Espagnols tels que nous allons bientôt en voir groupés autour de lui.

*
* *

Il était arrivé en février 1528 et il ne devait repartir qu'en mars 1536. Ce furent donc huit années de séjour et à coup sûr un peu plus de sept ans d'études réelles et sérieuses. Comment les divisa-t-il? Comment les employa-t-il?

A Salamanque, il avait tout étudié pêle-mêle et n'en avait pas été satisfait. « Comme rien d'imparfait ne lui plaisait » selon le mot de Polanco, il résolut de reprendre tout en sous-œuvre, et comme si ses études antérieures ne méritaient plus de compter. Il se donna exclusivement au latin et à la grammaire pendant un an et demi, près de deux ans, selon Ribadeneira. A la fin de l'année 1529, il commença ses études de philosophie, et c'est alors qu'il quitta le collège de Montaigu pour entrer à Sainte-Barbe. Relisons ici ce passage si plein du Mémorial du P. Le Fèvre. « Cette même année, Ignace de Loyola vint au collège de Sainte-Barbe, pour y habiter et partager la chambre où nous étions, se proposant de commencer avec nous le cours des arts ou la philosophie le jour de saint Rémy suivant. C'était maître François Xavier qui devait occuper cette chaire. Bénie soit pour toute l'éternité la divine Providence qui régla ainsi les choses pour mon bien et pour mon salut! Car ayant

(1) Polanco dit bien « octo fere annos ». Le compte des différents cours d'études est, en somme, facile à faire, malgré le trouble que jettent au premier abord dans les calculs la manière de compter de l'Université de Paris qui prolongeait une année jusqu'à Pâques de l'année suivante.

été chargé par maître Xavier de donner des leçons de philosophie à ce saint homme que je viens de nommer, j'eus d'abord le bonheur de jouir de sa conversation extérieure et ensuite de sa conversation intérieure. Comme nous vivions dans la même chambre, que nous avions même table et même bourse, il fut mon maître dans les choses spirituelles, me donnant le moyen de m'élever à la connaissance de la volonté divine et de ma propre volonté. Enfin l'union entre lui et moi devint si grande, que nous n'étions plus qu'un dans les désirs et dans la volonté ainsi que le dessein de choisir le genre de vie que nous avons maintenant et que suivront tous ceux qui dans la suite des siècles, entreront dans cette Compagnie. »

Ainsi donc, avant de devenir le maître de ces jeunes gens, Ignace allait commencer par être, non seulement leur ami, mais leur élève. Sa philosophie terminée, et ce fût vraisemblablement dans l'automne de l'année 1533, il commença ses études théologiques et il les poursuivit jusqu'à la fin de 1535. — C'était là le cycle ordinaire et celui qu'il s'attacha toujours à faire parcourir à tous les siens, estimant que la théologie ne pouvait être abordée avec succès que si elle avait été précédée de fortes études littéraires, mais qu'à son tour elle devait servir de base à l'étude des langues orientales et à l'interprétation de l'Écriture sainte (1).

(1) Cette dernière question avait été vivement agitée dans l'Université de Paris en 1534. L'hébreu serait-il étudié comme un idiôme quelconque, ou bien la langue qui avait reçu le dépôt des inspirations divines demandait-elle, pour être comprise, qu'on y projetât la lumière des enseignements ultérieurs de l'Église? Ce fut là l'occasion d'un intéressant procès scientifique. Du Boullay nous a conservé le discours ou réquisitoire prononcé alors par Montholon, parlant au nom du Procureur du roi. En voici un pas-

Tous ces travaux, notre héros devait les conduire avec une opiniâtreté, une patience et généralement un succès attesté par les diplômes officiels dont on nous a conservé le texte authentique. Cependant les difficultés ne lui manquaient pas.

En premier lieu ce fut la pauvreté. Il était bien arrivé à Paris avec une somme assez importante que lui avait donnée Élisabeth Roser. Mais il en avait confié la plus grosse partie à un ami qui s'en était servi pour lui-même et s'était trouvé ensuite hors d'état de la lui restituer. Dans sa détresse inattendue, ses biographes disent qu'il dut se faire admettre à l'hôpital Saint-Jacques. Là du moins il n'était exposé ni à coucher à la belle étoile ni à mourir de faim. Mais le règlement de l'hôpital gênait fort ses études : car les portes s'en ouvraient et s'en fermaient à des heures qui ne permettaient à ses hôtes d'assister ni aux leçons du matin, ni aux leçons du soir, au moins pendant l'hiver.

Pour sortir d'embarras, il chercha une de ces places de domestique qui permettaient de servir un professeur et d'autres étudiants logés chez lui et de profiter, dans

sage qui donne une idée du fond du débat et de ce singulier style, mêlé de français et de latin, qui était dans les habitudes de tous.

« Le roi, princeps christianissimus simul et religiosissimus, n'entend que par telle profession des lettres étrangères puisse advenir inconvénient, ne minimum quidem, à l'interprétation des saintes lettres recue et approuvée par l'Église universelle, ce que pourrait être si les interprètes de la langue hébraïque voulaient interpréter les livres de la sainte Écriture qu'ils ne fussent bien fondés et entendus en la faculté de théologie; car il ne suffit pas à bien interpréter et traduire d'avoir la simple langue et intelligence des mots, mais il faut prendre sensum medullarum et mysticum et non reddere verbum verbo seu adhærere cortici verborum, ut faciunt Judæi, nec verbum verbo curabit reddere fidus interpres »

les intervalles, des cours de l'Université. Sa piété, qui se complaisait volontiers dans des images et qui les aimait précises, se représentait d'avance le professeur comme tenant pour lui la place de Jésus-Christ et les autres élèves celle des apôtres. Ainsi, en les servant, il pourrait se dire, « je fais ceci pour saint Jean, je fais ceci pour saint Pierre ». Mais il eut beau chercher, il eut beau prier un chartreux et des moines de l'abbaye de Saint-Victor de lui trouver cette humble situation, recherches et démarches furent infructueuses.

C'est alors que des compatriotes lui conseillèrent d'aller, pendant les vacances de l'Université, trouver les riches négociants espagnols des villes de Flandre et de faire appel à leur générosité. Plus d'un étudiant, semble-t-il, en avait déjà éprouvé les bienfaits. Ignace suivit le conseil : trois années de suite, en 1528, 1529 et 1530 il se rendit en effet en Belgique, non à Bruxelles (malgré ce que suppose le P. Bouhours), mais à Bruges et à Anvers. — La troisième année, il alla de plus jusqu'à Londres.

Des travaux tout récents (1) ont éclairé quelques points de ce fragment d'histoire. A Bruges, l'étudiant-pèlerin rencontra un noble Espagnol d'une grande réputation et qui, comme beaucoup de gentilshommes de cette époque, s'était adonné au commerce, non sans profit. Il s'appelait Gonsalve d'Aguilera et avait pour femme Anne de Castro, probablement parente d'un Jean de Castro, compagnon d'Université, dont il sera question tout à l'heure et alliée à la famille d'un autre camarade d'études, nommé Peralta. Dans l'homme qui venait à lui — recommandé ou non par avance — Gon-

(1) *Saint Ignace à Bruges*, par le chanoine Chambry, Bruges, 1898.

salve sut voir autre chose qu'un solliciteur ordinaire, si intéressant qu'il pût être. L'auteur des Exercices avait une manière à lui, humble et fière tout à la fois, soit d'accepter, soit de demander des aumônes. Comme les trouvères des siècles précédents payaient souvent l'hospitalité des châteaux par des chansons et par des vers, lui payait celle qu'il recevait par des secours pieux, par des instructions et des prières. Il était animé déjà de cet esprit qu'il devait manifester plus tard dans ses relations avec les grands et avec les princes. « Il est juste, écrira-t-il de Rome en 1549 au duc de Bavière, que ceux qui sèment les choses spirituelles recueillent celles dont le corps a besoin. » Gonsalve, on est en mesure de l'affirmer, apprécia cette sorte d'échange au prix qu'il valait. Amené à Paris par les nécessités de son important commerce, il ne voulut point aller loger dans une riche hôtellerie : il demanda à Ignace de lui laisser partager sa pauvre chambre, et il resta ainsi près de lui pendant plusieurs mois, pour mieux jouir de son amitié. Dans la suite, enfin, il devait faire de grands efforts pour introduire la Compagnie de Jésus dans la ville de Bruges.

C'est dans cette même cité de Bruges que notre saint fit la connaissance d'un autre espagnol, devenu comme un savant cosmopolite, le célèbre Louis Vivès, né à Valence en 1492, qui, après avoir connu faveur et disgrâce à la cour d'Henri VIII, professé à Louvain, devait finir ses jours à Bruges même. Louis Vivès est avec Erasme et Budé un des plus brillants représentants de ce qu'on a appelé l'humanisme dans les trente premières années du seizième siècle. Écrivain moins élégant que les deux autres, il les surpassait par son esprit scientifique et par certaines vues hardies de précurseur. Avant Bacon il préconisa l'emploi de la méthode ex-

périmentale. En ce qui touche à l'éducation, l'on a prétendu qu'il avait recommandé bien des méthodes dont les collèges des Jésuites ne devaient pas tarder à se faire honneur : les soins corporels à donner aux enfants, la rareté des punitions, l'enseignement systématique du latin en une série de classes, l'étude des sciences pratiques, de la géographie et de l'histoire unie à l'interprétation des textes, les cahiers d'extraits, etc.

Ayant invité Ignace à sa table, il se sentit plein d'estime et on peut dire d'admiration pour sa sainteté; il prédit même (le fait est authentique) qu'on le verrait plus tard fonder un ordre religieux. Lui soumit-il celles de ses idées auxquelles il tenait le plus? Les lui fit-il lire dans ses livres? Il est permis de le supposer, sans être à même de le prouver. Son hôte était certainement tout prêt à goûter ce qu'il y avait de précieux dans son talent; mais s'il aimait — quoique peu capable de les imiter —, le beau langage et l'art de bien écrire, il tenait à ce qu'on en fît un moyen et non un but. Il n'aimait point, nous l'avons déjà vu, ces espèces de théories de l'art pour l'art, surtout quand, s'efforçant de planer au-dessus des doctrines, elles affectaient à l'endroit du dogme catholique une obéissance plus apparente que réelle, mêlée de quelque ironie.

Vivès avait composé sur la cité de Dieu de saint Augustin un livre qui, pour divers passages sur les guerres entre chrétiens, sur les ordres mendiants, sur la grâce, sur le jeûne, sur les grades académiques, sur les richesses de l'Église, avait été mis à l'index *donec corrigeretur*. Il avait, non sans raison, hélas! réclamé la réforme de l'Église et, à cette même époque (vers 1529), il recommandait la réunion d'un concile; mais il le faisait, semble-t-il, avec une vivacité dans la critique qui dépassait un peu la mesure.

C'est dans cet esprit légèrement sceptique qu'offrant à l'étudiant voyageur et quêteur l'hospitalité de sa table, il lui déclara qu'à ses yeux l'abstinence de la viande, en des temps et en des jours prescrits, n'était pas d'une bien grande utilité pour la pénitence corporelle; « car, disait-il, on a su inventer tant d'autres mets et on sait si bien les assaisonner! » Ignace ne goûta pas cette critique de la tradition catholique. — « Sans doute, répondit-il, vous et tous ceux qui mangent avec tant de délicatesse, vous ne faites guère servir cette abstinence au but en vue duquel elle est ordonnée; mais c'est à la masse des fidèles que l'Église doit penser, et comme ceux-là ont moins de raffinement dans leur cuisine, on leur donne bien en réalité une occasion de mortification et de pénitence. » Sa réponse fut louée; mais il ne garda pas, quant à lui, très bon souvenir de cette conversation. Plus tard, il trouva plus prudent de défendre à ses religieux de lire les livres de Vivès aussi bien que ceux d'Érasme, tant il se sentait d'éloignement pour ces esprits plus largement ouverts aux impressions de la nature qu'à celles de la grâce et plus enclins à diminuer leurs propres croyances qu'appliqués à en retirer tout le fruit.

Le voyage fait en Flandre et de là en Angleterre en 1530, fut le dernier. Les négociants espagnols tinrent à honneur de lui épargner ces déplacements. A partir de cette date, ils lui firent parvenir eux-mêmes à Paris leurs libéralités annuelles. En joignant ces aumônes à celles qu'on lui envoyait encore d'Espagne, il eut de quoi subvenir aux frais de ses études et même de quoi aider ses compagnons dans le besoin.

Qu'il usât peu de ces ressources pour lui-même et pour ses commodités personnelles, c'est ce que prouvent l'état précaire de sa santé et les maux d'estomac

dont il souffrait alors presque sans relâche. C'était là un nouvel obstacle à ses progrès dans le travail : pour le surmonter il fallait un courage tel que le sien. Dans le procès de sa béatification, les pères Lainez et Salmeron, qui l'avaient connu de si bonne heure, firent la déposition suivante : « Quant à ses études, bien qu'il y rencontrât plus d'obstacles qu'aucun de ses contemporains et peut-être que personne en aucun temps, il surpassa en application, toutes choses égales, les autres étudiants. Aussi ne fit-il pas de médiocres progrès dans les sciences, comme les examens publics et les argumentations soutenues contre ses condisciples en font foi. »

A quoi tenait cette difficulté dont, malgré ses succès achetés si cher, il se ressentit toute sa vie? Ce n'était certes point à une insuffisance d'intelligence, si nous prenons le mot dans son sens général. L'homme qui a composé les Exercices, organisé la Compagnie de Jésus et dicté ses Constitutions était, il est bien superflu de le dire, un des cerveaux les plus puissants de son époque. Avait-il abordé trop tard les études abstraites et spéculatives? L'imagination, le cœur et la volonté avaient-ils pris trop vite et trop complètement le dessus dans le gouvernement de sa pensée, et son entendement proprement dit avait-il dès lors trop de peine à se plier aux règles étroites de la grammaire, aux sécheresses et aux subtilités de la scolastique? Oui, évidemment, mais l'explication a besoin d'être complétée. A Paris comme à Barcelone et à Salamanque, pour remplir avec conscience et profit tout son devoir d'écolier tardif, il a besoin de comprimer ses élans mystiques et ses ardeurs spirituelles. Il sait de longue date que quand il cède à cet attrait puissant, le travail ordinaire lui devient trop difficile ; or, il s'est promis à

lui-même d'aller régulièrement jusqu'au bout de ses études. Pendant toute la durée de son cours de philosophie, il s'abstient de donner les Exercices. Il suspend provisoirement différentes pratiques pieuses qui pourtant lui étaient chères. Lui et son compagnon de chambre, Pierre Le Fèvre s'en tiennent à ce qu'il juge être le strict nécessaire : la messe tous les matins, et encore « autant que possible », l'examen de conscience deux fois le jour et la communion hebdomadaire.

Ce n'est pas seulement dans sa vie intérieure qu'il réussit ainsi à se vaincre lui-même et à sacrifier pour un temps les consolations auxquelles il tient le plus. Il sait, quand il le faut, éloigner de lui toutes les occasions de lutte et de contradiction extérieures. Un ami lui faisait remarquer un jour que les temps étaient bien changés, qu'on le laissait en paix, que ses ennemis mêmes le couvraient d'éloges. Voici la réponse qu'il fit : « Attends que mon cours de philosophie soit terminé, et tu comprendras la cause de cette tranquillité : je me tais, ils se taisent; mais dès que je bouge, on m'attaque de tous les côtés. »

On l'attaqua en effet plus d'une fois. Les dangers qu'on lui fit courir à Paris furent moins redoutables que ceux qu'il avait affrontés en Espagne. Nous ne pouvons cependant passer sous silence les chocs plus ou moins graves qu'il eut à subir, soit de la part de l'Université, soit de la part de l'inquisition.

Dans l'Université on fut d'abord étonné de sa manière de vivre ; on le traita de mendiant, et le fait, connu, qu'il appartenait à une illustre famille, n'était pas pour diminuer aux yeux du plus grand nombre l'étrangeté de son procédé. Néanmoins ses maîtres ne semblent pas avoir partagé sur ce point les préjugés

de ses camarades. Ému un instant des reproches plus vifs d'un de ses compatriotes nommé Madera, il soumit à plusieurs docteurs, à titre de cas de conscience, la question suivante : « Un gentilhomme qui, par amour pour Dieu, a renoncé au monde, peut-il, sans nuire à l'honneur de sa famille, aller en divers pays demander l'aumône ? » Ainsi posée, la question devait obtenir la réponse prévue, à savoir qu'il n'y avait là aucun péché. Elle suffisait à Ignace.

Quelques professeurs et, entre autres, le portugais Govea prirent un instant plus d'ombrage de son apostolat. Certains exercices littéraires, assez mal placés d'ailleurs le dimanche matin, furent peu à peu délaissés par beaucoup d'étudiants qui, sur les leçons et l'exemple de leur camarade de Loyola, allaient plus que d'habitude aux offices des églises. C'est à cette occasion qu'eut lieu l'incident partout raconté de l'*aula*. Irrité de ce qu'il appelait une désertion des devoirs scolaires, Govea devait faire infliger à Ignace la punition qui consistait à lui *donner la salle* (aula) c'est-à-dire à le faire fustiger publiquement dans la salle commune. On sait comment, après une lutte intérieure où l'humilité avait été prête à se résigner, le sentiment de son honneur de chrétien et le devoir de ne pas se laisser discréditer près de ceux qui lui confiaient déjà la conduite de leurs âmes ne lui permirent pas d'accepter ce genre d'humiliation. Déjà les portes du collège étaient fermées, la cloche sonnait le rendez-vous, et les exécuteurs arrivaient les verges à la main. Tout à coup, en une minute d'entretien particulier dans sa chambre, le maître sentait tomber sa colère : il ramenait son élève avec lui dans la salle, mais pour lui demander pardon publiquement de l'avoir méconnu et l'assurer, avec larmes, de son estime.

Tous n'avaient pas la clairvoyance tardive de Govea. On s'étonnait à Paris comme à Alcala de voir un homme encore jeune, non revêtu des ordres sacrés, n'ayant même pas achevé sa théologie, s'arroger la direction spirituelle de ses égaux et parfois de ses supérieurs. Ceux qui l'approchaient de plus près voyaient bien leurs défiances se dissiper, et plus d'un se prenait pour lui d'un véritable enthousiasme. « Vous me donnez des leçons à moi, docteur, lui dit un jour un nommé Martial, membre de la faculté de théologie, il n'est pas juste que vous ne soyez pas docteur vous-même. » Et il voulut lui faire conférer le grade sans plus attendre, ce à quoi Ignace dut s'opposer avec énergie. Mais la foule qui ne faisait qu'entendre parler de lui et jugeait superficiellement sa manière de faire, avait de tout autres préventions. On alla jusqu'à l'accuser de magie et à le dénoncer à l'inquisition. Par bonheur, l'inquisition française ne ressemblait pas à celle d'Espagne, elle se montra beaucoup plus intelligente.

Une première fois, l'auteur des *Exercices* avait été appelé à Rouen dans des circonstances assez singulières. L'Espagnol qui avait, comme on l'a vu, abusé du dépôt de son compatriote, était à Rouen d'où il devait retourner dans sa patrie. Gravement malade et atteint d'une tristesse où il entrait sans doute quelque remords honorable, il n'hésita point à faire appel à celui auquel il avait causé tant de préjudice. Ignace, lui, hésita quelques instants, comme redoutant que ce voyage ne lui portât un tort nouveau. Enfin cependant il se décida; et il semble que dans cette absence où ses études allaient être forcément interrompues, l'ascète et le mystique, affranchis de la servitude habituelle, aient voulu se donner libre carrière. Non seulement il résolut d'aller à pied (un autre mode de locomotion lui

eût été difficile), non-seulement il coucha, une première nuit dans un hôpital, une autre nuit sur un peu de paille (tout cela encore était prévu); mais il voulut faire tout le chemin sans boire ni manger. Dans une première partie de sa route, il se sentait comme appesanti et comme retenu par un poids invincible. Mais à partir d'Argenteuil, dont l'église s'attribue encore l'honneur de posséder une tunique du Christ, il ne marchait pas, « il volait », plein d'une ardeur extraordinaire, ne pouvant retenir son allégresse et conversant à haute voix avec la divinité. Il arriva enfin au bout des trois jours, vit celui qui l'avait réclamé, le soigna, le réconforta et assura dans de bonnes conditions son embarquement. Mais dans les rues mêmes de Rouen, une lettre, qui l'avait comme suivi, lui était remise. On lui disait que son départ avait été l'occasion d'un redoublement de rumeurs, qu'on accusait de tous côtés ses ambitions et ses témérités spirituelles, bref, qu'il était dénoncé au Saint-Office. Avec cette prudence consommée et presque méticuleuse qui s'alliait en lui aux élans de l'enthousiasme et à l'acceptation de tous les sacrifices nécessaires, il se rendit, accompagné du messager, chez un notaire de la ville. Là il se fit donner en présence de témoins, un certificat attestant qu'aussitôt mandé il repartait sans délai. Il revint ainsi à Paris et alla trouver directement l'inquisiteur, puis lui fournit toutes les preuves possibles qu'il n'avait jamais songé à se dérober à une enquête. Celui auquel il donnait une pareille marque de soumission simple et sans crainte, le dominicain Mathieu Ori, fut promptement gagné. Il laissa l'accusé en liberté, l'assurant qu'il n'avait rien à craindre.

Un peu plus tard, sur de nouvelles dénonciations, l'inquisiteur devait lui demander communication des

Exercices. Mais à peine les avait-il parcourus qu'il priait l'auteur de lui en donner une copie pour son propre usage et il n'entamait aucune procédure. Il est vrai que, malgré les calomnies, il devait être prévenu en faveur d'Ignace; car plus d'une fois celui-ci lui avait amené des hérétiques, mais des hérétiques dont il avait obtenu la conversion et qu'il aidait à se réconcilier avec l'orthodoxie et avec l'Église.

Le comparant toutefois ne crut pas devoir se contenter de cette marque insigne de bienveillance. Il prévit le moment où, loin de Paris, des ennemis à venir lui demanderaient compte de son passé. Il voulut un témoignage authentique; et comme le bon dominicain persistait à trouver la chose inutile, il fit venir, lui, un notaire et des témoins. Il obtint ainsi et fit enregistrer les déclarations dont il entendait conserver le texte même; il avait par là un écrit en forme destiné à attester plus tard qu'il était sorti de l'Université de Paris parfaitement indemne de toute condamnation, et même de toute poursuite.

Telles furent les principales difficultés contre lesquelles il eut à lutter, comme le dit avec précision Polanco, dans la première et dans la troisième partie de son séjour à Paris. — Dans la seconde, consacrée aux études philosophiques, il avait gardé de tout point une réserve indispensable à la paix de ses efforts scolaires.

C'est encore son précieux secrétaire qui nous le dit, l'expérience de toutes ces traverses fut très utile à ses disciples immédiats et à tous ceux qui vinrent d'année en année leur succéder dans l'institut. Il voulut — et il prit des mesures en conséquence — que les novices de l'Ordre, tout en restant pauvres et tout en acceptant les règles d'une compagnie pauvre elle-même, fussent garantis contre le besoin. Il se souvint de ses souffran-

ces physiques, et il ne manqua pas de prendre des mesures paternelles pour prévenir les maladies ou les guérir, quand on n'aurait pas pu les éviter, allant jusqu'à ordonner de vendre le mobilier des collèges ou d'emprunter pour ne priver personne de soins « nécessaires ou opportuns ».

Mais ni ces épreuves dans la lutte, ni son recueillement provisoire ne l'avaient empêché d'exercer autour de lui une action, tantôt douce, tantôt énergique, presque toujours irrésistible. On en a vu déjà plus d'une preuve. Ne parlons pas maintenant des victoires qu'il remportait en passant sur tel ou tel pécheur, un jour, sollicité de jouer au billard, finissant par y consentir, mettant comme enjeu la pratique de ses *Exercices*, battant son adversaire et gagnant par ce moyen une conversion inattendue — une autre fois réussissant, par d'ingénieux artifices, à faire abandonner à un malheureux un projet de suicide, — ici, allant se confesser à un mauvais prêtre pour le ramener au bien par la contagion de son repentir, — là, se tenant sur le passage du complice obstiné d'un adultère et se plongeant, sous ses yeux, dans une eau glacée, lui déclarant qu'il y restera jusqu'à ce que la liaison criminelle finisse, obtenant encore une fois gain de cause par cette héroïque intervention. Il est temps d'en venir aux rapports plus continus et plus féconds qu'il entretint avec un petit nombre d'amis destinés à partager la gloire de son nom.

CHAPITRE V

COMPLÉMENT DES EXERCICES. — LA FUTURE SOCIÉTÉ. LES VŒUX DE MONTMARTRE.

De tout temps Ignace s'était efforcé de grouper autour de lui des jeunes gens. En Espagne il en avait réuni trois, puis quatre qui lui avaient été très dévoués, mais qui au bout de quelque temps, s'étaient dispersés. A Paris, quinze mois environ après son arrivée, trois autres, Espagnols tous les trois, avaient encore recherché sa société ; c'étaient Peralta, Jean de Castro et Amador. Ils avaient fait, sous sa direction, les exercices spirituels. Pris ensuite d'un beau zèle, ils avaient été, pour couronner le sacrifice de leur orgueil, mendier dans les endroits de Paris où ils étaient le plus connus. L'imitation factice, même quand elle est sincère, n'exclut pas la maladresse. La tentative fut peu appréciée : les jeunes gens furent ramenés de force à l'Université et ils renoncèrent à leur projet. Ce n'était donc pas encore avec eux que devait se fonder la Société, bien que tous les trois — on a pris soin de nous le dire — aient vécu dans la suite en honnêtes et pieux chrétiens. L'un d'eux, Jean de Castro, devint même chanoine de Tolède.

Il y en eut d'autres encore qui le fréquentèrent dans une certaine intimité et qui eussent désiré s'attacher

à lui pour toujours. Mais voyant qu'il ne fondait aucun ordre, ils ne crurent pas pouvoir attendre davantage, et ils entrèrent soit chez les franciscains, soit chez les dominicains, soit chez les chartreux. Les collaborateurs prédestinés furent donc ceux qui, se confiant à sa tutelle, voulurent bien lui faire crédit. Ils avaient, ceux-là, l'espoir d'aller comme lui et avec lui prêcher les infidèles, puis de mourir au milieu d'eux pour la foi du Christ. Telle était, dit Polanco, l'une des « raisons humaines qui les retenaient en suspens » près de leurs amis.

Cette élite compta d'abord six compagnons, Pierre Le Fèvre, François Xavier, Jacques Lainez, Alphonse Salmeron, Simon Rodriguez et Nicolas de Bobadilla.

Pierre Le Fèvre (de son vrai nom Pierre Favre) né en 1506 à Villaret en Savoie, avait gardé tout enfant les troupeaux de son père. De bonne heure il avait été tourmenté, mais préservé aussi des longs écarts, par un certain « désir désordonné de savoir et d'apprendre ». A dix ans il pleurait d'envie d'aller à l'école, tout en se sentant attiré, dans sa vie de berger solitaire, vers la dévotion et vers la pureté. Ses vœux avaient été exaucés. Après avoir étudié neuf ans dans son propre pays sous la conduite d'un saint homme, il avait été envoyé à Paris par sa famille en 1525. Il avait été reçu bachelier ès arts en 1527 et, quelques mois après, licencié. On a vu comment il partageait la même chambre que François Xavier et Ignace, élève du premier, répétiteur du second. Il possédait le grec à fond, et son maître Péna ne trouvait que lui à consulter quand il était embarrassé par un texte d'Aristote. Enclin, sans aucun doute, comme tous les saints, à exagérer le récit de ses troubles et l'aveu public de ses fautes, il nous raconte en son Mémorial qu'il pécha souvent par les yeux, puis par l'amour de la vaine gloire et enfin par manque de tempé-

rance. Il se guérit de ce dernier défaut par un jeûne complet de six jours; quant à ses remords ou à ses scrupules, il en dut, en grande partie, l'apaisement à la société de son ami. C'est à lui aussi qu'il dut de pouvoir fixer ses désirs et voir clair dans sa propre vocation; « car jusque-là, dit-il, sans pouvoir m'arrêter à rien, je voulais être tantôt médecin, tantôt avocat, tantôt régent, tantôt docteur en théologie, tantôt simple prêtre sans degré, tantôt religieux dans un cloître : j'étais plus ou moins agité selon l'élément qui dominait en moi. » La pratique des Exercices devait mettre fin à cette longue agitation. Pendant quatre ans cependant Ignace avait refusé de les lui faire faire (1), soit qu'il voulut pour son ami comme pour lui-même prolonger le temps où ils se donnaient tout entiers à des études dont l'ivresse de la dévotion les eût trop tôt désaccoutumés, soit qu'il crût mieux d'attendre que l'âme à laquelle il s'intéressait si profondément eût déjà, par ses propres efforts, comme débrouillé le plan de sa destinée.

Enfin, après avoir été faire en Savoie, où sa mère venait de mourir, un séjour de neuf mois, Le Fèvre, de retour à Paris, pratiquait ces Exercices si désirés, et presque aussitôt après il recevait les ordres sacrés.

Tel fut le premier prêtre de la Compagnie de Jésus. Destiné à mourir jeune (en 1540) il n'en eut pas moins

(1) Genelli veut réduire ces quatre ans à deux. C'est à tort. Le *Mémorial* (page 10 de l'édition française du P. Bouix) dit positivement : « Il me conseilla de faire d'abord ma confession générale etc.; car il ne voulait pas m'admettre aux autres exercices, quoique Notre-Seigneur m'en donnât un très grand désir. Ainsi se passèrent pour nous environ quatre années dans les rapports et l'esprit que je viens de dire. »

le temps de défendre victorieusement le catholicisme dans l'Allemagne du Sud, d'être le maître du Bienheureux Canisius et de nous laisser un Mémorial empreint d'une piété à la fois touchante et originale : je veux parler de sa dévotion (admirée de saint François de Sales) envers les anges, anges des lieux, anges des cités, anges des églises, anges de chacun des fidèles. Cette dévotion il la recommandait, non seulement pour le bien des hommes, mais pour les anges mêmes; car, disait-il, « eux aussi désirent avoir quelques amis particuliers en cette vie qui est l'état de mérite ». Un tel homme n'était-il pas fait pour inspirer lui-même de l'amitié? Aussi les premiers historiens de la Compagnie disent-ils que, quand il mourut, il ne fallut, pour le remplacer, rien de moins que l'entrée si consolante de François de Borgia. Ils ajoutent qu'assailli sur les mers des Indes par une violente tempête, François Xavier l'invoquait déjà comme un saint.

Quant au futur apôtre de la Chine et du Japon, qui ne le connaît? Qui ignore que ce jeune Navarrais — un Français par conséquent, peut-on dire, étant donné surtout l'époque (1498) où il est né — s'était senti tout d'abord moins attiré vers Ignace et avait exigé de lui un peu plus d'efforts? C'était une nature riche et brillante. Un de ses historiens, Tosellini, rapporte sur les jeunes années de son héros ce passage d'un contemporain, le Dr Navarro : « L'enfant n'avait pas son pareil, tant il était doux, aimable, poli, gai, plaisant même, d'une singulière pénétration d'intelligence, curieux d'apprendre, jaloux d'exceller en tout ce qui fait le gentilhomme accompli. Et cependant, malgré les instances de ses frères, qui voulaient l'attirer dans la carrière des armes, il préférait à toute autre gloire la gloire des docteurs. » Il vint donc à l'Université de Paris où il resta

sans interruption, d'octobre 1525 (1) au 15 novembre 1536. Licencié ès arts en 1530, il devint rapidement professeur et commenta publiquement Aristote au collège de Beauvais. Si dévoué qu'il fût à la science, il aimait encore à « se montrer », tâchait d'étendre sa réputation par sa tenue et son genre de vie, « dépensant bien plus qu'il n'appartenait à un cadet ». Ce fut à ce point, paraît-il, que son père voulut le rappeler. Mais la fille aînée de la maison, Madeleine, religieuse de sainte Claire, intercéda pour son frère en assurant qu'il serait un jour une des colonnes de l'Église, et le père céda. Il était aussi un peu vaniteux : Ignace, qui le savait, prenait soin de lui amener des auditeurs, non sans lui commenter cependant la célèbre phrase des livres saints : Que sert à l'homme de gagner l'Univers, s'il vient à perdre son âme? Enfin l'éloignement diminua de jour en jour : le beau et fier Navarrais dut céder devant « la force de l'esprit qui parlait par la bouche d'Ignace » (vim spiritus loquentis in Ignatio sustinere non potuit). Dans la suite aucun des Pères de la Compagnie ne devait professer pour le fondateur une admiration aussi profonde, aussi respectueuse et aussi tendre. Il était payé de retour; car c'est à lui qu'Ignace aurait voulu laisser le gouvernement de la société. On sait même qu'il le rappelait des Indes pour l'y préparer, mais que, quand sa lettre arriva en Asie, le grand apôtre n'existait plus.

Il avait fallu moins de peine pour gagner Jacques Lainez (né à Almazan l'an 1512); car ce jeune Castillan qui avait beaucoup entendu parler d'Ignace à l'Université d'Alcala, était venu à Paris expressément pour le

(1) Date donnée à l'encontre des divers écrivains, mais sur documents probants, par le P. Cros (*ouv. cité*).

retrouver. Il était à peine descendu de cheval qu'il se trouvait en face de lui, dans la cour de l'hôpital où il allait loger. Ignace l'aida aussitôt de ses conseils et du peu d'argent dont il pouvait disposer. Peu de temps lui suffit pour apprécier les ressources d'esprit du nouveau venu, destiné à devenir un des plus grands théologiens de son siècle, un des orateurs les plus écoutés et les plus décisifs du Concile de Trente, un diplomate capable de négocier heureusement avec Philippe II et avec Catherine de Médicis. S'il était déjà, au moins à quelque degré, ce qu'il fut plus tard quand il refusa la pourpre et faillit même, à ce qu'on prétend, devenir pape, c'était le plus scientifique, nous dirions aujourd'hui le plus intellectuel des six. C'était aussi celui qui cédait le plus à son sentiment personnel et qui tendait à exprimer le plus fortement sa propre volonté. D'une piété moins émotive que celle de ses compagnons — car il écrivit un jour à Ignace dans une lettre célèbre : « ayant fait mes prières avec larmes, ce qui m'arrive rarement, » — il eut parfois avec son chef de légers dissentiments qu'un profond amour pour la Compagnie et son fondateur dissipaient aisément et bien. Dans la suite Ignace le reprit souvent, avec une rigueur et une sévérité voulues, on peut presque dire affectées; il trouvait qu'il était lui-même trop exigeant à l'égard des autres et trop peu ménager de ses plaintes; mais il l'appréciait à sa juste valeur et il l'aimait sincèrement. Pierre Le Fèvre et François Xavier, les deux véritables saints, étant morts, on peut être certain qu'il dut prévoir avec confiance que Lainez allait devenir le second général de la Compagnie. Il lui avait du reste offert, une fois au moins, sa succession.

En venant à Paris, Lainez avait amené avec lui deux Espagnols plus jeunes encore (car aux vœux de

Montmartre l'un avait 20 ans et l'autre 18). Le premier des deux était Alphonse Salmeron, né à Tolède. Il devait rester longtemps d'apparence gracieuse ; car en 1547, on dira de lui qu'il était encore « jeune et imberbe ». Il n'en devait pas moins posséder à fond le grec et l'hébreu et partager au Concile de Trente les travaux de Lainez.

Le cinquième des compagnons, Simon Rodriguez, gentilhomme portugais, pensionnaire de son roi à l'Université de Paris, restera plus porté à la contemplation et à l'ascétisme qu'il ne convenait aux exigences de l'institut naissant et à ses règles. Aussi arrivera-t-il plus d'une fois que son maître aura besoin de relever son courage, d'apaiser ses craintes, de le faire renoncer à des rêves de solitude érémitique où une certaine mélancolie avait trop de part.

Nicolas de Bobadilla, pauvre Espagnol des environs de Palencia, qui avait achevé son cours de philosophie et commencé à enseigner à l'Université de Valladolid, avait un caractère tout opposé. Un commentateur autorisé de Bartoli, a cru pouvoir dire de lui : « c'était une nature abrupte et belliqueuse, ennemie des ménagements et ne redoutant aucun adversaire de l'Église. Saint Ignace voulant marquer la vertu solide et éprouvée qui se cachait sous ces dehors d'indépendance, l'appelait, en souriant, le seul hypocrite de la Compagnie. » A Paris, il l'aidait à surmonter les difficultés que lui opposait son peu de ressources : il l'aida plus tard à vaincre celles qu'il rencontra dans son tempérament et dans les défaillances de sa santé.

Tels furent les six premiers. Mais peu de temps avant leur départ de France, trois autres se joignirent à eux : Claude Le Jay, de Savoie, l'un des orateurs, lui aussi, du concile de Trente et l'un des premiers Pères qui

furent demandés, mais en vain, par divers princes de l'Europe pour les dignités épiscopales — Jean Codure, d'Embrun, que, de Rome, saint Ignace devait voir montant au ciel — enfin Paschase Broët, né à Amiens, dont saint Ignace, au moment où il voudra l'envoyer comme patriarche d'Ethiopie (1547) dira dans une de ses lettres : « Bonté, science et dignité extérieure, avec des forces et un âge convenable, je ne vois ces qualités réunies au même degré chez aucun autre membre de la Compagnie. »

Comment tous ces jeunes hommes, si différents d'origine et de caractère, mais tous également pleins d'ardeur et de piété, tous résolus à servir Dieu, devant lesquels cependant un avenir précis fut si long à se dessiner, restèrent-ils patiemment groupés autour d'Ignace? La part faite aux attraits mystérieux, soit de la nature, soit de la grâce, il faut se reporter au genre de vie qui les unissait. Quoique n'habitant pas tous ensemble, ils se retrouvaient presque tous les jours chez l'un d'entre eux, mangeaient souvent les uns chez les autres « (selon la vieille coutume des saints, » veteri sanctorum more, dit Ribadeneira). Ils s'aidaient mutuellement dans leurs nécessités temporelles et spirituelles, sans négliger, dit Polanco, les travaux littéraires, où les talents des plus avancés et des mieux doués profitaient à tous. Ils se soutenaient plus encore par leurs habitudes communes de piété, faisant de la même manière et aux mêmes jours leurs pratiques de dévotion. Enfin, un peu plus tôt ou un peu plus tard, le maître devait imprimer sur eux son action par ses Exercices spirituels.

*
* *

Revenons donc à ce livre si admiré et si discuté. C'est

le propre des grandes œuvres, que la postérité y trouve toujours, en y pénétrant, des ressources nouvelles, et que chacun, en y puisant selon ses besoins et selon ses forces, y découvre des trésors d'une variété indéfinie. Pour nous, qui suivons ici de notre mieux l'évolution de la vie du saint, que devons-nous nous demander, sinon quelle place tiennent les exercices dans sa vie et dans ses relations, de 1528 à 1535? Peut-être d'ailleurs, en y revenant ainsi à plusieurs reprises, arriverons-nous mieux à les faire comprendre dans la mesure qui nous est permise.

Les *Exercices* ont été remaniés et complétés bien des fois, nous l'avons vu. Le fait étant maintenant reconnu de tous, il nous a paru vraisemblable que, parmi les idées groupées dans son petit volume, Ignace en aurait, à Montserrat et à Manrèze, approfondi trois principales : le service de Jésus-Christ mis au-dessus de tous ceux que peuvent proposer les rois de la terre — le discernement des esprits, tel qu'il l'avait acquis lui-même sur son lit de douleur, en méditant sur son passé et en songeant à son avenir — enfin l'élection d'un genre de vie.

Quels que fussent les amis auxquels il proposait ses Exercices, l'auteur devait appeler leur attention sur ces trois points, dont l'importance éclate facilement à tous les yeux. Il devait également leur recommander les procédés de méditation auxquels il tenait, comme l'usage de toutes les puissances de l'âme et la constitution du lieu ; mais l'expérience de la vie spirituelle, la connaissance acquise des divers besoins des âmes, les incidents quotidiens d'une lutte constante contre l'esprit d'erreur et de malice, ses études théologiques enfin avaient forcément agrandi l'ensemble de ses idées. Mettons à part les derniers compléments auxquels nous avons

déjà fait allusion sur l'emploi des bénéfices, sur la vie sacerdotale..., nous voyons bien les Exercices tels que l'auteur les fit pratiquer à ses premiers collaborateurs.

Qu'y trouvaient-ils? Ni doctrine développée, ni longues exhortations, ni sermons. Celui qui fait les Exercices et qui s'est momentanément retiré des agitations du monde, des soins temporels et même de son travail ordinaire, celui-là a peu à lire. Au cours de la seconde période, il lui est conseillé de faire « de temps en temps » usage de ces trois livres : l'Évangile, l'Imitation, la Vie des saints. Donc, rien de raffiné, rien d'occulte; rien, en un mot, que l'essence simplifiée de la pure doctrine catholique. Il n'était plus question ici de prendre plus ou moins à Cisneros et de mélanger ces emprunts à des souvenirs de la chevalerie. Devant des amis tels que les siens, et après les travaux qu'il venait d'accomplir lui-même, il peut invoquer des autorités plus dignes encore de leur attention commune. Il peut leur commenter ce remarquable passage de l'Épitre aux Hébreux :

« Délivrons-nous de tout ce qui nous appesantit et du péché qui nous environne, — Et courons par la patience dans cette carrière qui nous est ouverte — Jetant les yeux sur Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de la foi, — qui, au lieu de la joie qu'il pouvait goûter, voulut porter la croix, en méprisant l'ignominie — et qui est maintenant assis à la droite du trône de Dieu. — Pensez donc en vous-même à celui qui a souffert une si grande contradiction des pécheurs contre lui, afin que vous ne vous découragiez pas et que vous ne tombiez pas dans l'abattement (1) ».

(1) C'est le P. Soyer, l'un des directeurs des retraites de la Villa Manrèze qui appelle mon attention sur ce texte. Il était

Oui, voilà bien le plan des Exercices, sorte de raccourci de tout ce que le chrétien doit cultiver, quand il le peut, dans la profondeur de son être, pour suffire à à tous les travaux et à toutes les luttes de la vie.

Reprenons en effet la suite des Exercices. La première semaine (1) est consacrée à la préparation par les examens de conscience, la confession, le repentir et la pénitence. Ainsi le fardeau est déposé : ainsi l'âme est dégagée des péchés qui l'environnaient. Comme il est dit dans un des principaux passages, on doit « préparer l'âme convenablement et la disposer à se dépouiller de toute affection déréglée, puis à chercher et à trouver comment Dieu veut qu'elle ordonne sa vie pour son salut éternel. » — Dans la deuxième et dans la troisième semaines, l'âme méditera une à une toutes les scènes de la vie et de la passion du Christ; elle s'associera à cette passion, la faisant suivre par toutes les puissances de son âme qui s'y appliqueront chacune à leur manière, les sens par les images, la mémoire par le groupement de tous les souvenirs, l'entendement par une juste compréhension des mystères, la volonté surtout par les résolutions qu'elle prendra. Tout d'abord elle saura là ce que c'est que l'inspiration du bon esprit, puis elle sera désormais apte à sortir de l'abattement et à faire profiter toute son existence de l'énergie joyeuse qu'elle aura recueillie dans ces moments de consolation. — Viendra enfin la quatrième semaine où l'âme régénérée se reposera dans la contemplation et

familier aux contemporains de saint Ignace, puisque Ribadeneira le commente et y voit comme le programme de l'action et de la destinée de la Compagnie.

(1) Ce mot de semaine ne doit pas être pris au pied de la lettre : c'est une période de jours plus ou moins longue, selon ce qu'exige ou permet l'état particulier du retraitant.

dans l'amour. — Le plan de l'Apôtre n'est-il pas exécuté tout entier?

Une telle esquisse, même ajoutée à celle que nous avons déjà tracée au commencement de cette étude, est encore loin de suffire pour donner une idée exacte de la méthode des Exercices.

En dépit de mille interprétations superficielles ou malveillantes, la pratique des *Exercices* est tout ce qu'il y a de plus contraire à l'état passif et à l'abandon des quiétistes de toute sorte. C'est un art actif; il va méthodiquement et par degrés, sans doute (comme il est nécessaire en toute espèce d'exercices, depuis les exercices de piano jusqu'aux exercices militaires), mais dans la partie la plus importante de son action, il demeure un art libre. J'entends parler ici (pour éviter tout malentendu) de celui qui les fait ou les reçoit encore plus de celui qui les donne.

Certes, je ne me porte garant ni de la discrétion de tous ceux qui les ont donnés depuis l'origine, ni de la force d'âme de tous ceux qui les ont reçus. Qu'il se soit rencontré chez les premiers plus d'une âme impérieuse, aux procédés obsédants, et chez les seconds plus d'une âme faible, aimant à s'abandonner ou à se laisser, comme on a dit récemment, hynoptiser, il n'y a rien de plus vraisemblable. Mais je parle ici de l'esprit du fondateur et de celui qu'il a communiqué à l'élite de ses disciples (1). Or, croire que les *Exercices* ont été inventés pour transformer les gens en profès ou en coadjuteurs de la Société, c'est une idée peu soutenable. Ignace, nous venons de le voir, avait attendu qua-

(1) C'est bien d'ailleurs celui qui règne dans le *Directorium*, recueil des instructions destinées à ceux qui *donnent les Exercices*.

tre ans pour les faire pratiquer à Pierre le Fèvre, et François Xavier ne les aura pas encore faits quand il prendra part aux vœux de Montmartre. Ne savons-nous pas aussi que le premier général de la Compagnie était encore plus appliqué à renvoyer des sujets qu'à en chercher? Et n'a-t-on pas enfin reproché bien souvent à ses successeurs de vouloir varier à l'infini les fonctions sociales de leurs élèves et de ne pas assez préparer, dans leurs beaux collèges, de vocations sacerdotales?

Quoi de plus simple d'ailleurs et d'une portée plus universelle que cette brève méditation fondamentale par laquelle tous débutent? Se rappeler la fin dernière de l'homme, juger désordonnée toute affection qui en détourne, s'appliquer dès lors à la supprimer ou pour mieux dire à la redresser, tenir ensuite pour indifférent tout ce qui n'est pas de nature à y conduire, où est le chrétien qui, en dépit de toutes les faiblesses de la nature et des pièges de la société, ne soit pas obligé de reconnaître que là est la raison de sa croyance et de son culte?

Mais la fin suprême une fois posée, reste à choisir les moyens. Ici doivent commencer les efforts et grandir les responsabilités du fidèle. Celui qui dirige les exercices les surveille bien plus qu'il ne les suggère et surtout ne les impose. Et il les surveille pourquoi? Pour donner des explications, pour répondre à des questions, en résumant de son mieux la tradition qui vit en lui, oui certainement; mais de plus, Ignace l'a dit, pour modérer, s'il en est besoin, la ferveur inconsidérée, pour empêcher les vœux téméraires, pour tenir enfin, par ses observations, la balance égale entre deux partis

(1) Voici ce que dit la 15e annotation : « Celui qui donne les Exercices ne doit point porter celui qui les reçoit... à choisir un

dont l'un ou l'autre doit être choisi en pleine liberté par le retraitant. Mais enfin qui donc fera pour celui-ci ou son examen général ou ces examens particuliers avec décroissance cherchée d'un défaut ou d'un péché — que la logique des adversaires a trouvé le moyen de railler dans saint Ignace et d'admirer dans Franklin ? Qui fera pour lui ce choix à propos duquel l'auteur dit à chaque instant : « On commence par demander à Dieu, notre Seigneur, ce que l'on désire... « Le second prélude consiste à demander ce que je veux et ce que je désire... » Ces formules reviennent toutes les semaines... Or, il est bien entendu que ce que l'âme demande ainsi, ce n'est pas une faveur au sens humain, mais une grâce à laquelle il faut correspondre par ses efforts. Qui sollicite sait ici à quoi il s'engage. Il ne s'agit pas pour lui d'attendre avec des soupirs. Dieu sera fidèle, il ne lui est pas permis d'en douter. C'est pourquoi dans saint Ignace, l'âme chrétienne est en quelque sorte plus libre avec Dieu qu'avec les hommes, et il lui est plus permis dans la spiritualité que dans la conduite ordinaire de la vie. Mais une fois qu'elle a fait à Dieu sa demande, c'est à elle d'être fidèle et de veiller sur elle-même pour le rester ; car qui désire sérieusement une vertu et la demande doit s'y exercer tout de suite.

On dira : mais comment s'exercer dans la retraite à

état de vie plutôt qu'un autre... Dans le temps même des Exercices, tandis que l'âme cherche la volonté divine, il est plus convenable et beaucoup mieux que le Créateur et Seigneur se communique lui-même à son âme dévouée, l'attirant à son amour et à sa louange, et la disposant à suivre la voie dans laquelle elle pourra le mieux le servir dans la suite ; de sorte que celui qui donne les Exercices ne doit ni pencher ni incliner d'un côté ou de l'autre, mais, se tenant en équilibre comme la balance, laisser agir immédiatement le Créateur avec la créature et la créature avec son Créateur et Seigneur. »

la pratique de tant de vertus — qui demandent une action extérieure? Est-ce que ce n'est pas dans la vie sociale que nous devons être véritablement éprouvés et exercés? — Assurément, la retraite n'est qu'une préparation à la vie, mais c'est une préparation fort précieuse. Une des maximes les plus profondes des *Exercices* est que pour prendre une bonne résolution il ne faut pas attendre le moment où la difficulté se dressera, avec la tentation inévitable de s'en tenir au parti le plus agréable ou le plus aisé. Il faut que d'avance, après des réflexions bien éclairées on ait vu avec un « œil net » la résolution à prendre et qu'on l'ait prise. On s'aperçoit, on se regarde soi-même dans l'avenir, comme on verrait un autre homme sur le point d'agir, et l'on prend le parti que l'on conseillerait à cet autre homme. On crée ainsi en soi-même une force qui, au moment de l'épreuve positive, ne laissera pas la volonté au dépourvu.

Ce n'est cependant pas à la fin de la première semaine que le retraitant doit arriver à ce qui s'appelle *l'élection* (1). Pour se demander pratiquement s'il veut être au Christ ou à son ennemi, se ranger sous un étendard ou sous un autre, il devait s'être purifié par les exercices de cette première semaine; mais il faut aussi qu'il se soit éclairé par les méditations de la seconde. Enfin, pour arrêter son choix avec toutes ses conséquences, il ne suffit pas de voir clair : il faut vouloir. Il y a sans doute bien des sacrifices à faire, des liens à rompre, des restitutions à opérer, des ambitions à

(1) Je rappelle que *l'élection* est demandée aussi bien à ceux qui sont engagés dans des liens indissolubles qu'à ceux qui sont encore libres de tout lien. On a pu s'engager dans de mauvaises intentions et on peut mal remplir ses devoirs d'état. On a donc toujours besoin de choisir un meilleur usage de la vie.

abandonner ou tout au moins à subordonner, que sais-je? Ici plus d'un conflit de sentiments et d'inspirations différentes est à prévoir. Comment s'y reconnaître? Comment démêler ce qui est chose indifférente ou part simplement de la nature et ce qui vient du dehors, c'est-à-dire du bon ou du mauvais esprit?

Ici encore on peut conjecturer que l'auteur des *Exercices* avait singulièrement perfectionné son œuvre. Assurément il avait vu autrefois du premier coup cette vérité capitale, que le mauvais esprit abat et que le bon réconforte. Mais que de règles successives ont dû recevoir une à une le dépôt de sa connaissance des âmes! Quelques-uns se plaisent à railler ces défilés de quatorze règles pour la première semaine, de huit pour la seconde... etc. Dans cette abondance de subdivisions, saint Ignace obéit à deux principes. D'abord il aime avant tout la netteté. A une religieuse souffrant de son ignorance et troublée par les avis peu déterminés qu'on lui donne, il écrira (en 1536) : « Je partage votre sentiment et je pense avec vous que qui précise peu, a peu de capacité pour éclairer et diriger. » Puis il sait que l'essence de tout exercice est de décomposer les difficultés pour les mieux résoudre une à une, en se rendant plus aisément maître de chacune des difficultés partielles qu'elles enveloppent. Pour prévenir la sécheresse, c'est assez de l'entraînement qu'on imprime à ses efforts et du sentiment qu'on y prend des progrès accomplis.

Comment n'en ferait-on pas si on s'inspire de cette psychologie lucide et profonde? Quelle sûreté dans les vues sur les caractères, sur les causes, sur les développements divers, soit de la consolation, soit de la désolation, et du parti à tirer de l'une comme de l'autre! Quelle fermeté dans les traits et quelle vivacité dans les

couleurs de ces tableaux : « notre ennemi ressemble à une femme, il en a la faiblesse et l'opiniâtreté... Sa conduite est encore celle d'un séducteur : il demande le secret et ne redoute rien tant que d'être découvert... C'est le propre de l'esprit mauvais d'entrer d'abord dans le sentiment de l'âme pieuse et de finir par lui inspirer les siens propres... »

On peut dire qu'une fois l' « élection » décidée à la lumière de ces conseils, le plus difficile est fait et que le reste des Exercices achèvera doucement par l'amour la transformation du chrétien. C'était donc là le point culminant : les plus saints parmi les disciples ne s'y sont pas trompés. Dans les pages nombreuses où il parle des Exercices, Pierre Le Fèvre revient à bien des reprises sur le lien qui les rattache au « discernement des esprits ». Il commente ici saint Ignace comme Malebranche commente Descartes. Quelle expérience puisée à la grande source, dans ce passage où il expose que bien des âmes honnêtes et même pieuses ne connaissent point la diversité de ces mouvements, tant qu'elles se confinent dans une tâche moyenne; mais qu'aussitôt qu'on leur propose un effort pour aller à une vie plus parfaite, la lutte recommence. Il est facile alors de voir les deux esprits opposés qui vont agir sur elles, « l'esprit qui fortifie et celui qui abat, l'esprit qui illumine et celui qui répand des ténèbres, l'esprit qui justifie et celui qui macule, en un mot, le bon esprit et celui qui est contraire au bon. » A bien des reprises il revient comme son illustre ami sur l'art de démêler la joie vaine qui se termine par la tristesse, de la tristesse d'où le bon esprit nous tirera pour nous porter à ce qui est solide et nous consoler véritablement. Partout il insiste sur le caractère joyeux, entraînant, confiant du bon esprit et sur « l'abondance » de ses inspirations,

puis sur le découragement, le manque de confiance, la « pénurie » du mauvais esprit.

« Pour toi, se dit-il à lui-même, quand tu considères ce que tu es et les choses qui apparaissent au dehors, tu crois souvent que tu ne peux rien, que tu ne sais rien et que tu n'as rien à espérer pour l'avantage du prochain; mais le Seigneur, au contraire, te conduisant par son esprit, te montre d'innombrables choses qui te semblent faciles à faire avec son aide. Il te donne, en outre, l'espérance, l'affection du cœur et l'amour pour un plus grand nombre de choses que n'en pourraient accomplir tous les hommes ensemble, afin que de cette sorte tu sentes ton courage excité pour les œuvres et que tu ne désespères pas... (1) »

Certes Genelli a raison quand il dit que les exercices ainsi compris produisaient la vraie réforme, parce qu'ils tendaient à réformer la vie, qui en a toujours besoin, à la réformer sans erreur de l'esprit, sans illusion du cœur, sans corruption dans les mœurs et sans révolte contre les dogmes. Il n'y avait là ni rouerie, ni violence, ni guerre pour le maintien d'un privilège; il y avait simplement retour à une piété mâle et courageuse. Comment ne pas ajouter qu'une telle « contre-réformation » était singulièrement opportune en présence des propositions desséchantes de Luther et de Calvin sur la prédestination, sur le serf-arbitre et sur l'inutilité des œuvres?

Il est vrai que dans les *Exercices*, outre les principes et la méthode, il y a les procédés, et que ce mot seul, appliqué aux choses de la piété, suffit à éveiller dans beaucoup d'esprits un préjugé défavorable. Il est évident que tout le monde ne se prêtera pas volontiers à ces mé-

(1) *Mémorial*, éd. franc., p. 173, 309, etc.

ditations en chambre close, à cette variété de situations et d'attitudes que le livre conseille d'adopter dans la prière. Mais d'abord il faut remarquer que ces procédés ne constituent qu'un accessoire et qu'un accessoire laissé à la liberté des individus. L'essentiel est que chacun remarque ce qui le distrait ou l'aide à se recueillir, ce qui le refroidit ou l'émeut; ce qui aura réussi, on le renouvellera; ce qui aura été indifférent ou nuisible, on l'évitera. Si pour telle partie de ses exercices on aime mieux le matin que le soir, la lumière que les ténèbres, la vue de la campagne que l'aspect d'un mur nu, qu'on choisisse à son gré. On ne crée chez personne un mécanisme nouveau, on conseille d'*accorder* celui qui existe, bon gré mal gré, chez nous tous et d'en tirer le parti le meilleur possible.

*
* *

Telle était donc cette méthode dont le bon dominicain de Paris auquel Ignace avait été dénoncé voulut obtenir une copie pour son propre usage. Telle était celle qu'avaient pratiquée presque tous les compagnons librement groupés par leur fraternelle adhésion aux idées et aux vues de leur ami. Leur « élection » à eux était faite; il ne leur restait qu'à la consacrer. C'est à Montmartre, le 15 août 1534, qu'ils le firent. Laissons parler ici les témoins ou plutôt les acteurs mêmes de cette cérémonie; elle fut aussi intime, aussi simple qu'elle devait être féconde en résultats lointains et prolongés.

« Cette même année 1534, dit Le Fèvre, le jour de l'Assomption de la Très Sainte Vierge, tous ceux d'entre nous qui partageaient alors le dessein d'Ignace et qui tous avaient déjà fait les Exercices spirituels, sauf maître Xavier qui ne les avait pas encore faits, nous nous

rendîmes à Notre-Dame de Montmartre; et là nous fîmes vœu de servir Dieu et de partir au jour assigné pour Jérusalem, et d'abandonner parents et tout le reste, n'emportant que le viatique. En outre, nous prîmes la résolution d'aller, après notre retour de la Terre-Sainte, nous mettre sous l'obéissance du Pontife romain. Or, ceux qui se trouvèrent à cette première réunion à Notre-Dame de Montmartre étaient Ignace, maître François Xavier, puis Le Fèvre, maître Bobadello, maître Laînez, maître Salmeron, maître Simon Rodriguez. Car Le Jay n'était pas encore venu à Paris, dans le dessein de nous suivre; et maître Jean Codure ainsi que maître Paschase Broët n'étaient pas encore gagnés. Les deux années suivantes, c'est-à-dire 1535 et 1536, nous nous rendîmes tous, le même jour, au même sanctuaire, pour confirmer la détermination que nous avions prise; et chaque fois nous y trouvions un grand accroissement de vie spirituelle. En ces deux dernières années, maître Le Jay, maître Jean Codure et maître Paschase Broët étaient avec nous. »

Ce sobre récit, un autre compagnon, Simon Rodriguez, l'a complété. Avec quelques hésitations dont je parlerai tout à l'heure il ajoute plus d'un trait touchant à cette peinture où d'ailleurs Le Fèvre semble s'être lui-même oublié. « Ils avaient décidé que ce vœu se ferait dans la chapelle de saint Denis, à mi-côte de la montagne des martyrs, à environ un mille de la ville, lieu solitaire et éloigné de tout bruit et de tout commerce avec la foule. Le Fèvre célébra la messe. Avant de donner la sainte Eucharistie à ses compagnons, il prit l'hostie entre ses doigts et se retourna vers eux. Alors le cœur fixé en Dieu, agenouillés sur le pavé de la chapelle, tous sans quitter leur place, prononcèrent leurs vœux d'une voix claire, de manière à être enten-

dus de tous, puis ils communièrent. De retour à l'autel, le Père prononça, lui aussi, ses vœux, d'une voix claire et distincte, pour être entendu de tout le monde, puis il communia. Lorsque tout fut terminé, nous nous rendîmes auprès de la fontaine de saint Denis pour y passer le reste de la journée (1). »

(1) Mémoire du P. Simon Rodriguez adressé au P. Mercurian, général de la Compagnie le 25 juillet 1577. — Pour plus de détails sur les souvenirs locaux de Montmartre, voir le P. Clair et les dessins qu'il donne.

Quelques auteurs ont cru pouvoir mettre en doute la présence de saint Ignace à cette première réunion. Ils s'appuient sur une phrase obscure et contradictoire du récit de ce même Rodriguez. Mais le P. Clair nous paraît avoir expliqué ce passage de la façon la plus convaincante. Après les quelques lignes qu'on a pu lire plus haut, et après avoir dit que tous les Pères (*cuncti Patres*) ayant pris la Vierge pour avocate et demandé l'intercession de saint Denis, décidèrent... etc. il ajoute : « Mais à ce vœu qu'ils confirmèrent les deux années suivantes, au même jour et au même lieu, dans la même chapelle, avec la même cérémonie, par suite de certaines causes, le P. Ignace n'était pas présent; cependant tout se faisait par son conseil et sa décision. Je doute également si la deuxième année le P. Le Jay fut présent. » — Il est plus que probable que Rodriguez dans sa phrase latine un peu entortillée, a voulu dire qu'Ignace ne fut pas présent à la confirmation ou au renouvellement du vœu dans les années qui suivirent 1534. En tout cas, on ne saurait opposer ce texte obscur, accompagné de formules dubitatives, ni à cette expression que Rodriguez même emploie plus haut « tous les Pères décidèrent », ni surtout au texte si formel de Le Fèvre qui, étant le seul prêtre de cette petite société, avait seul qualité pour recevoir leurs vœux et, comme on l'a vu, les a comptés si exactement un à un.

Enfin un extrait donné par Édouard de Barthélemy (*Bulletin d'Histoire et d'Archéologie*, juillet 1883), du cartulaire de l'abbaye de Montmartre, ajoute un témoignage précieux à celui de Le Fèvre (à supposer que celui-ci en eût besoin).

« En l'année 1512 décéda la bonne mère Perrette Roudlard, âgée de cent ans, laquelle était prieure quand madame de Beauvillers vint à Montmartre .. Elle était très portée à l'observance

Avec cette journée mémorable et surtout avec le dernier renouvellement des vœux, semblait se terminer leur vie d'étudiants. Du moins le temps était-il venu pour eux de dire adieu à Paris, à son Université, aux souvenirs — salués par Le Fèvre en son mémorial — de saint Denis, de sainte Geneviève, de saint Marcel. Ignace souffre cruellement de maux d'estomac, et les médecins de l'Université lui conseillent le repos dans l'air natal. Il va partir pour l'Espagne, muni d'un cheval que ses compagnons lui ont acheté malgré lui. Il donne rendez-vous à ceux-ci dans la ville de Venise où ils se rendront par la Lorraine et par la Suisse. Quant à lui, une lettre de saint François Xavier, qui le recommande aux attentions de sa famille, nous apprend qu'il a dû partir aux environs du 25 mars 1535 ou bien peu de temps après.

qu'elle suivait nuit et jour très exactement, allant tous les jours à matines, sans y manquer, jusqu'à quatre-vingt-huit ans. Or, comme elle était fort ancienne à la maison, elle entretenait souvent Madame des choses remarquables qui s'y étaient passées de son temps et dans celui des anciennes...; en outre qu'elle était sous-sacristine lorsque le bienheureux Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus, vint faire ses vœux à la chapelle des saints martyrs, ayant eu le bonheur de le voir et de lui donner les clefs de la dite chapelle, d'autant qu'elle ne s'ouvrait alors qu'avec la permission de l'abbesse. » (*Manusc. de la Biblioth. nat.*, fonds latin 12685.)

Si nous en croyons ce même document, ce n'était pas la sainteté actuelle du monastère qui avait attiré Ignace, car il y avait des désordres qu'on dut même poursuivre... Évidemment c'était les traces de saint Denis que les compagnons allaient chercher. Ils étaient plus épris des grands souvenirs et des traditions vraiment saintes que troublés par les misères du jour, à supposer qu'ils les connussent.

CHAPITRE VI

ENTRE PARIS ET ROME.

Quand il remit le pied sur le sol de sa patrie, notre héros n'avait encore arrêté ni toutes les lignes, ni surtout la forme dernière du dessein qu'assurément il méditait. Il tenait cependant à ce que l'on sût tout de suite que ces huit années d'études de l'Université de Paris n'avaient fait que consolider les intentions du pèlerin de Manrèze. Ses frères et ses neveux l'attendaient et ils avaient envoyé des hommes chargés de l'escorter, de l'amener avec honneur au château familial. Des prêtres nombreux étaient venus au devant de lui. En dépit de tous les efforts des siens, il entendit loger à l'hôpital (1) et vivre de la charité. Ceux de ses compagnons qui étaient Espagnols comme lui l'avaient chargé d'aller régler et terminer en leur nom quelques affaires : il le fit, sans accepter pour eux aucun argent. Quant à lui, appartenant de plus en plus, corps et âme, à l'église universelle, il voulut, qu'on me passe l'expression, liquider tout son passé national. L'année suivante, étant à Venise, il écrira bien qu'il a le vif désir de revenir annoncer la bonne parole dans les villes d'Es-

(1) Maffei dit toutefois qu'il consentit à passer tout d'abord trois jours au château de Loyola.

pagne et particulièrement à Barcelone. Mais dans ce séjour d'un mois à Loyola et à Azpeitia, il semblait bien qu'il fît au pays de son enfance une sorte d'adieu.

Quoiqu'il ne fût pas prêtre, il se mit résolument à prêcher, et personne n'y trouva rien à redire, à l'exception de ses parents, qui décidément regrettaient toujours en lui le gentilhomme. Il était impossible, soutenaient-ils, qu'on vînt l'entendre. On vint cependant, et même de loin et en grande foule. L'église étant trop petite, il prêcha sur la montagne, et quelques-uns, pour mieux l'entendre, montaient sur les arbres. C'est alors qu'il voulut tout confesser hautement et expier certains péchés de jeunesse. Lui et plusieurs camarades avaient dévalisé jadis un jardin et, ne s'étant pas dénoncés, avaient été causes de la condamnation d'un innocent. Ignace raconta le fait, demanda pardon à la victime de son espièglerie et, comme réparation du dommage, oublié cependant, lui fit don de quelques acres de terre qui lui restaient encore.

Sa prédication laïque eut d'autres fruits qu'il a lui-même rappelés un peu plus tard dans une lettre aux fidèles d'Azpeitia. Non seulement il convertit de gros pécheurs et de grosses pécheresses (dont quelques-unes partirent en pèlerinage ou se consacrèrent, dans les hôpitaux, au soin des malades), réconcilia des ennemis, fit marier des gens vivant dans le désordre; mais il exerça pour le bien une sorte d'action publique. Il fit rendre un édit contre les jeux de carte dont il était fait alors un grand abus. Il fit établir l'usage de sonner la cloche trois fois par jour pour appeler les fidèles à la prière spécialement en faveur des gens en état de péché mortel. Il obtint encore, et ceci est à remarquer, que la cité prît soin des plus pauvres pour les empêcher de mendier (*ne mendicare cogerentur*). Lui, qui s'était

interdit de rien retirer lui-même de ses prédications, recourait sans scrupule à ce qu'il appelait « la sainte mendicité ». Elle lui faisait simplement donner par qui voulait la juste rémunération de ses efforts. Mais cette mendicité, à ses yeux, cessait d'être sainte quand il s'agissait de pauvres gens, désireux sans doute de gagner leur vie et n'en trouvant pas les moyens. Avec le produit de propriétés qui lui revenaient, il fonda un établissement charitable dont il confia l'administration aux magistrats de la ville. Enfin, il fit cesser un scandale curieux que ses premiers biographes nous ont exposé sans détours. La mode était que les filles allassent tête nue, tant qu'elles étaient filles : elles ne se couvraient la tête qu'en se mariant. Or, beaucoup de personnes vivant en ménage illicite soit avec des laïques soit avec des clercs, avaient pris l'habitude de se couvrir comme des mariées légitimes. Ignace demanda que défense leur en fût faite, et l'abus cessa.

Après ces quelques semaines si bien remplies, il partit de nouveau, comme autrefois après sa blessure. On lui fit accepter un cheval, mais il ne le monta que tant qu'il fut sur les terres de sa famille. Aussitôt après il le donna ; et l'on rapporte qu'en souvenir de lui, l'animal fut laissé toute sa vie en liberté dans un pré, sans être remis à aucun travail. Partout d'ailleurs on le considérait comme un saint. Les malades s'approchaient de lui pour être guéris; de divers côtés on racontait de lui des prodiges : on lui avait vu la tête ceinte d'une auréole ; on l'avait entendu prophétiser les destinées — accomplies depuis lors — de quelques-uns de ses interlocuteurs.

Quoi qu'il en soit de ces récits (1), il se déroba vite à

(1) Ses divers secrétaires, Gonzalès, Ribadeneira, Polanco, ne

l'enthousiame de ses concitoyens. Il se rendit à pied, sans argent, jusqu'à Valence. De là, après une visite à la Chartreuse de Vallis-Christi où il consulta sur ses projets son ancien professeur d'humanités de l'Université de Paris, Jean Castro, il s'embarqua sur un navire qui, après une navigation fort difficile, le porta jusqu'à Gênes. De là il fut à Bologne où il n'arriva, voyageant toujours à pied, qu'après avoir traversé une montagne où il s'était égaré, où il courut le plus grand péril et éprouva les plus pénibles angoisses de sa vie. Par surcroît, au moment de son entrée dans la ville, il tombait dans un fossé boueux, n'en sortait que pour être la risée des passants, et il ne rencontrait personne qui voulût lui faire la plus petite aumône. Malgré ce triste début, nous voyons par une de ses lettres qu'il avait voulu d'abord y prolonger son séjour d'au moins un an, pour « achever ses études ». Élisabeth Roser lui avait fait passer un nouveau secours pour l'y aider. Mais il fut tellement éprouvé par la fièvre qu'il ne crut pas pouvoir rester plus longtemps : il se décida à aller sans plus de retard à Venise où il devait attendre ses amis.

Il les attendit près d'une année, s'occupant surtout de la propagation de ses Exercices. Ils lui valurent l'amitié — qui persista — de Pierre Contarini, neveu du Cardinal du même nom ; ils lui gagnèrent trois nouveaux compagnons, deux des frères d'Eguia qu'il avait connus à Alcala et qui revenaient alors de Jérusalem, puis un licencié en théologie nommé d'Hozez, d'une noble famille de Cordoue.

C'est à cette même époque qu'eut lieu sa rencontre non pas avec Gaëtan de Thienne, mais avec Jean-Pierre

disent rien de ces faits. Est-ce parce qu'ils avaient pris leurs notes sous sa dictée et que lui leur avait tu tout ce qui était miraculeux?

Caraffa et qu'il connut l'ordre des Théatins. On sait que les historiens ont eu à examiner assez longuement une tradition selon laquelle Ignace aurait dû, à un certain moment, se faire admettre chez les Théatins. Il n'y a rien de plus contraire à l'indépendance et à l'originalité des idées de toute sa vie, qu'une semblable assertion. Elle est d'ailleurs toute gratuite, n'a aucun document à invoquer. La ressemblance des costumes et, sur divers points, la ressemblance provisoire de certains efforts pieux, firent que le peuple confondit pendant quelque temps les deux groupes : voilà le principal fondement de la tradition. Toutefois, il y a lieu de conjecturer que Pierre Caraffa fit des avances au nouveau venu et qu'il lui garda un peu de rancune de ne pas les avoir mieux accueillies. Une œuvre protestante, l'*Encyclopédie des sciences religieuses* fait une hypothèse raisonnable quand elle dit : « Les Théatins le rendirent attentif aux abus qui souillaient l'Église romaine ainsi qu'à la dégénérescence morale de l'Occident, et le convièrent à un champ d'action aussi fécond qu'étendu. » Soit! mais enfin, Ignace ne dut pas demeurer en reste avec son interlocuteur et il put à son tour lui donner de prudents avis. La chronique de Polanco, pas plus que les récits antérieurs, ne fait la lumière sur ces épisodes. Ce qui est dit très explicitement, c'est que jamais le saint ne voulut rapporter ce qui s'était passé entre lui et Caraffa, tout en laissant entendre qu'il y avait eu là des incidents de quelque importance.

Une affaire, bientôt terminée à son honneur avec l'inquisition de Venise (auprès de laquelle il avait été dénoncé sur de vagues rumeurs) acheva d'occuper les loisirs d'Ignace (1).

(1) Genelli a cru pouvoir s'écarter des premières traditions et

Le 6 janvier 1537 il vit enfin arriver ses amis.

En vain François Xavier avait-il été nommé chanoine de Pampelune, en vain Rodriguez avait-il vu son frère courir sur ses pas pour le rappeler : tous avaient été fidèles. Ils étaient partis à pied, vêtus de leurs longues soutanes, un rosaire autour du cou, et portant sur leurs épaules des sacs remplis de leurs livres ou manuscrits de l'Université. Par intervalles, ils discutaient en commun quelque point de science sacrée ; puis chacun faisait à part ses méditations et ses prières. En les voyant ainsi passer on se demandait et on leur demandait à eux-mêmes qui ils étaient. Ceux qui savaient le mieux le français répondaient : « Nous sommes des étudiants de l'Université de Paris. » Un jour, près de Melun, il se trouva un paysan qui répondit pour eux, en une espèce de patois dont Lainez avait conservé le souvenir : « Ils vont a réforma quoque pays. » Les réformateurs de toute sorte ne manquaient pas, en effet. On était en pleine lutte religieuse et en pleine guerre ; les hostilités venaient de recommencer entre François Ier et Charles V. Rien ne les arrêta, ni les maladies résultant de leurs austérités et de leurs fatigues, ni ce qu'ils eurent à supporter de pluies torrentielles en Lorraine, de neige en Allemagne, par un hiver d'une rigueur exceptionnelle, ni, dans les villes de Bâle et de Constance, les controverses publiques qui de la part de leurs adversaires débutaient par des invitations à faire bonne chère et se terminaient, sur leurs refus, par des menaces de prison.

Le plus souvent, il est vrai, surtout quand c'était Lainez qui prenait la parole pour défendre la tradition

reculer cette affaire. Polanco la met bien au moment où nous sommes.

catholique, ils emportaient l'admiration et même la sympathie de ceux qui les avaient écoutés, fût-ce des luthériens. Trois d'entre eux étaient prêtres, depuis que Le Jay et Broët s'étaient joints à Pierre Le Fèvre. Aussi les secours spirituels ne leur firent-ils jamais défaut. Le jour où ils avaient touché, pour la franchir, la frontière de France, ils s'étaient confessés et avaient communié, comme pour adresser un religieux adieu à la terre hospitalière.

« Étant donc arrivés à Venise, sains et saufs, dit Le Fèvre, nous allâmes, le cœur plein de joie, nous loger dans les hôpitaux, quatre à l'hôpital Saint-Jean et Saint-Paul (où habitait Ignace) et trois à celui des Incurables. Là, nous devions attendre le carême pour aller à Rome demander au Souverain Pontife Paul III la permission de nous rendre à Jérusalem. »

Ils allèrent effectivement à Rome, mais cette première fois sans Ignace : avec sa prudence toujours éveillée il craignait de les compromettre en rencontrant dans la Ville éternelle quelques-uns de ceux qui avaient semé contre lui des bruits fâcheux. Le Dr Ortiz qui, à Paris, l'avait toujours tenu en suspicion, était de ceux-là. Il se trouvait alors à Rome comme ambassadeur de Charles V et il était chargé de protester en son nom auprès du Saint Père contre la répudiation de Catherine d'Aragon par Henri VIII. Quant à ses préventions si redoutées à l'égard du futur général des Jésuites, elles n'existaient plus, car il se mit très volontiers au service des neuf pèlerins et les introduisit lui-même auprès du Pape.

Leur voyage de Venise à Rome devait ressembler un peu à celui qu'ils avaient fait de Paris à Venise. Ils marchaient cette fois en plusieurs bandes, trois par trois, toujours des Français mêlés avec des Espagnols et

chaque groupe ayant un prêtre avec lui. Toutes choses se décidaient entre eux à la pluralité des voix, usage qu'ils conservèrent jusqu'à la constitution régulière de la société. A la vue de leurs sacs qui ne renfermaient que des écrits, on s'imaginait qu'ils y portaient de l'argent, ce qui, çà et là n'empêcha pas quelques bonnes âmes de donner pour eux la petite pièce de monnaie nécessaire au passage d'un cours d'eau, afin de ne pas les obliger, disait-on, à changer pour si peu leurs écus d'or. Là aussi la température les éprouva : ils marchaient sous des pluies continuelles et ayant souvent de l'eau jusqu'à la ceinture. Mais telle était leur allégresse qu'aucune affection ne les attint et que même, dans ces marches forcées, Jean Codure se vit guéri d'une maladie de pieds dont il souffrait.

L'accueil de Paul III eût suffi du reste à les réconforter. Il les reçut avec une bienveillance toute paternelle, leur fit discuter devant lui des propositions de théologie et résuma son impression sur eux en leur disant qu'il était vraiment édifié de voir tant de science unie à tant d'humilité. Il leur accorda la permission qu'ils sollicitaient; et, tout en leur déclarant : « Je ne crois pas que vous puissiez aller à Jérusalem », il leur remit 150 écus d'or, auxquels vinrent s'ajouter bientôt les aumônes de riches Espagnols. Enfin à ceux d'entre eux qui n'avaient pas encore la prêtrise, il donnait la permission de la recevoir.

Ils en usèrent aussitôt après leur retour à Venise. Ignace fut ordonné. Ni les uns ni les autres ne se hâtèrent pourtant de célébrer leur première messe. Ni leurs épreuves passées, ni l'intensité de leurs désirs, ni la consécration épiscopale ne leur suffisaient. Ils voulurent encore s'imposer une préparation particulière de quelque durée. Celle d'Ignace devait se prolonger une

année entière, soit qu'il gardât l'espoir de dire sa messe à Jérusalem, soit que l'humilité et une sorte d'effroi des saints mystères le retinssent encore.

Ce n'était pas que son âme fût alors dans ce qu'il a appelé si souvent l'état de désolation. Les ardeurs mystiques et les élans vers Dieu, qu'il avait réussi à comprimer volontairement en lui au cours de ses études, étaient désormais affranchis de la dure nécessité d'autrefois : ils pouvaient se donner libre cours avec une impétuosité qu'il ne songeait plus à tempérer. Ce qu'il avait connu pendant les quelques jours de son voyage de Paris à Rouen, agilité de corps extraordinaire pour voler au secours d'un ami malade, il le connut de nouveau quand il lui fallut aller soigner le corps et l'âme de Simon Rodriguez. Il s'y ajouta — les témoignages sont aussi concordants que précis — un don de seconde vue. Il pressentait et prédisait sûrement à son compagnon de route (qui le suivait de loin et à grand'peine) la guérison de leur frère affligé !

Désireux que leur temps de préparation profitât encore à d'autres âmes, et voyant que la guerre, la difficulté des communications maritimes les empêchaient d'aller à Jérusalem, ils s'étaient dispersés dans l'État de Venise, à Bassano, à Vicence, à Vérone. Chacun d'eux, en ces différentes villes, s'exerçait à des pratiques d'humilité et de charité. Ils prêchaient en plein air, après avoir appelé de loin les habitants sur la place publique en agitant leur bonnet. La langue qu'ils parlaient ne laissait pas que d'être singulière : connaissant assez mal l'italien, ils l'entremêlaient d'expressions empruntées à deux ou trois autres langues : mais ils réussissaient quand même à se faire comprendre. Ils rachetaient leurs incorrections par la vigueur de leur discours ; car dans leurs efforts pour se

faire entendre et pour convaincre, leur parole, dit Ribadeneira, était comme un marteau qui broie des pierres.

C'était à Vicence que saint Ignace avait élu domicile, avec Le Fèvre et Lainez. Ces deux derniers allaient tous les jours en ville et ils y mendiaient leur nourriture. Quant à lui, ses yeux souffrant de l'abondance de ses larmes, il restait au logis pour y faire ramollir et cuire dans l'eau le pain dur et moisi qui constituait le plus clair de leurs aumônes et de leur nourriture. Ils habitaient dans un couvent abandonné n'ayant plus ni portes ni fenêtres et où leur lit se composait d'un peu de paille. Tous les trois furent fort éprouvés dans leur santé; et quoique les habitants de Vicence n'eussent point tardé à se montrer plus généreux à leur égard, ils eurent de quoi, dit Polanco, exercer là pendant quarante jours leur patience et leur esprit d'oraison.

Ce temps de retraite étant écoulé, tous se réunirent à Vicence, et à l'exception d'Ignace qui attendait encore, les nouveaux ordonnés y offrirent pour la première fois le saint sacrifice. Ils délibérèrent alors sur le parti qu'ils avaient à prendre. Ils se voyaient toujours empêchés d'aller en Terre-Sainte et n'ayant plus qu'à distribuer aux pauvres les dons toujours mis en réserve pour ce voyage. Le temps qu'ils s'étaient fixé pour l'accomplir, s'ils le pouvaient, était écoulé. Après avoir déposé entre les mains du légat du Pape, Veralli, leurs vœux de pauvreté et de chasteté, ils résolurent de se rendre séparément dans les villes d'Italie et principalement dans les villes d'Université pour y continuer leur vie d'apostolat : ils iraient ensuite, conformément à la dernière partie de leurs vœux de Montmartre, se mettre à la disposition du Saint Père. Tandis que la

plupart se dispersaient dans les villes de Padoue, Bologne, Vicence, Ignace, toujours accompagné de Le Fèvre et de Lainez, alla droit à Rome.

C'est dans ce voyage qu'à environ six mille de la ville eurent lieu l'extase et la vision célèbres de la Storta. Les trois biographes, Gonzalès, Ribadeneira, Polanco, les rapportent également tous les trois, avec des détails semblables. C'est là une preuve que leur bienheureux père, partout ailleurs si sobre de merveilleux, leur en avait fait un fidèle récit.

Déjà, on vient de le voir, il était « visité » par toutes sortes de souffles spirituels. Ils se retrouvait comme autrefois à Manrèze entre ciel et terre, avec cette différence, que ces ardeurs mystiques accroissaient encore l'obsession d'un projet chaque jour mieux déterminé et auquel il associait des compagnons ne faisant plus qu'un avec lui-même. Cependant, quelle que fût, en ce temps-là, l'intimité de son commerce avec Dieu et les choses divines, ce qui se passsa en lui à la Storta fut encore plus solennel.

Il était entré dans une petite chapelle, qui s'offrait à lui sur sa route. A peine était-il en prière qu'il sentit s'opérer dans toute son âme un changement profond (*animum suum moveri mutarique sensit*, écrit Gonzalès — *mutatum prorsus cor ejus est*, dit Ribadeneira). Il vit « en esprit », les yeux de l'intelligence inondés de clarté, se passer la scène suivante. Le Père Éternel le regardait lui et ses compagnons avec amour et il les recommandait à son divin Fils, lequel portait sa croix. Le Fils à son tour leur dit : « Dans Rome, je vous serai propice. » La vision disparue le laissa plein de force et de confiance; il alla immédiatement la raconter à Le Fèvre et à Lainez et, d'après les confidences que Ribadeneira recueillit plus tard, il s'exprima avec eux de la

façon suivante : « Qu'arrivera-t-il de nous à Rome? Y serons-nous mis en croix ou à la roue? Je l'ignore. Mais ce que je sais et ce dont je suis sûr, c'est que, quel que soit le résultat final, Jésus-Christ nous sera favorable. » Et tout ce que son esprit venait de voir, il le révéla à ses deux amis pour exciter leur zèle et leur courage.

On comprend qu'un pareil souvenir ait eu aux yeux des premiers Pères de l'institut une importance capitale et qu'ils s'en soient préoccupés. On a objecté que Rome n'avait pas « reconnu » cette vision, ce qui veut dire que, sans la nier le moins du monde, elle ne l'a point placée au nombre des miracles authentiques. Elle ne reconnaît, elle ne proclame solennellement comme tels que les faits dont peuvent témoigner, pour les avoir vus, d'autres que le bienheureux même dont elle instruit la cause. Mais ceci mis à part, la réalité, sinon la nature complète et absolue de ce grand fait, ne peut laisser place pour personne à aucun doute. Ribadeneira lui ayant posé plus tard plusieurs questions, le Père lui avait répondu : « Demandez à Lainez, je lui ai tout dit autrefois, et je le lui ai dit exactement; il y a des détails dont je ne me souviens plus bien aujourd'hui. » Or, voici comment Lainez racontait le fait :

« Ce qui détermina notre Père à choisir cette appellation (Compagnie de Jésus) de préférence à toute autre, ce fut surtout, ce me semble, le fait que je vais rapporter. Nous venions à Rome par la route de Sienne, le bienheureux Ignace, Le Fèvre et moi, et en ce temps-là, le Père Ignace était plus que jamais favorisé de sentiments spirituels et de dons célestes, particulièrement quand il recevait la communion; car Le Fèvre et moi nous disions alors la messe, mais lui pas encore. Or donc, parvenu à certain endroit de la route, il me dit

que Dieu lui-même lui avait profondément imprimé au cœur ces paroles : « Je vous serai propice à Rome » — dont il n'entendait pas encore toute la signification. — « J'ignore, disait-il, ce qu'il en sera de nous à Rome. Qui sait? Peut-être y serons-nous mis en croix! » Puis il ajouta qu'il lui avait semblé voir Notre-Seigneur avec une pesante croix sur les épaules et, près de lui, le Père Éternel qui lui disait : « Je veux, mon Fils, que tu prennes celui-là pour ton serviteur. » Et Jésus, prenant Ignace contre lui-même et contre sa croix, lui dit : Oui, je veux que tu sois mon serviteur. »

Tous ces récits me paraissent absolument concordants. Certes, s'il s'agissait d'un homme vulgaire ou même d'un héros profane, on pourrait penser, comme on l'a dit, qu'il y a contradiction entre l'idée d'un supplice possible et la certitude d'un bienfait à recevoir. « C'est bien là, pourrait-on alléguer, le désordre au moins apparent du rêve ou naturel ou hypnotique chez un homme tout rempli des espérances et des craintes qui accompagnent toujours la préparation d'un important dessein. » Mais ici, nous avons affaire à un saint, c'est-à-dire à un homme chez qui l'idée du martyre n'exclut pas du tout, tant s'en faut, la confiance en la faveur divine. La réunion de ces deux pressentiments n'a donc rien qui nous étonne, même au point de vue d'une explication naturelle. Ainsi, quand Lainez dit que son maître ne comprenait pas bien encore *toute* la signification des paroles, « je vous serai favorable à Rome, » il n'y a pas lieu de chercher des explications subtiles et ingénieuses à l'assertion du disciple. Ignace ne comprenait pas de quelle façon le Christ lui serait favorable et comment il l'associerait pour le bien des âmes au glorieux fardeau de sa croix; mais il savait que cette faveur lui serait accordée Cela lui suffisait;

et il n'est pas surprenant que son projet d'appeler société de Jésus la société qu'il méditait de créer ait été dès lors pour lui une idée arrêtée et inébranlable.

Malgré la continuité qui relie insensiblement et sans à coups la vie entière de saint Ignace, depuis sa conversion jusqu'à sa mort, on peut dire qu'ici toute une période de son existence est terminée et qu'une autre commence. Celui que Rome va recevoir dans ses murs n'est plus désormais ni l'ascète, ni le pélerin, ni l'étudiant, ni même, on peut le dire, l'apôtre, c'est le fondateur par excellence; car si la société de Jésus n'est pas encore constituée, ce n'est assurément plus qu'une question de jours.

CHAPITRE VII

A ROME. — ÉTABLISSEMENT DE LA COMPAGNIE

Un « visionnaire » va généralement droit devant lui, poursuivant à travers les obstacles qu'il ignore le rêve dont il est fasciné. Tel ne fut certainement point l'état d'Ignace quand il entra dans Rome après son extase et son apparition de la Storta. Les biographes nous disent qu'il était fort préoccupé de trouver « fenêtres closes », qu'il recommandait à ses compagnons une extrême prudence et que, quant à lui, il s'était mis tout de suite à promener ses regards à droite et à gauche avec la plus grande attention.

Dans une lettre du 19 décembre 1538 à sa bienfaitrice Élisabeth Roser il rend compte ainsi lui-même de ses débuts. « Il y a plus d'un an, nous vînmes au nombre de trois à Rome; comme je me souviens de vous l'avoir écrit, mes deux compagnons commencèrent aussitôt à enseigner gratuitement, à la Sapience, l'un la théologie positive, l'autre la théologie scolastique, et cela sur l'ordre du Pape. Pour moi, je m'occupai uniquement à donner les Exercices spirituels à Rome et hors la ville. Notre but, c'est de trouver moins d'opposition parmi les mondains et de pouvoir prêcher avec plus de liberté la sainte parole de Dieu; car, à en juger par les appa-

rences, nous travaillons sur une terre stérile en bons fruits et fertile en mauvais. »

Ce dernier jugement sur la ville de Rome n'est pas flatteur en sa brièveté. Il est certain que pour une âme telle que celle de l'auteur de cette lettre, le paganisme mêlé à toutes les séductions de la Renaissance devait provoquer plus d'une réserve. D'autre part la chaire de Pierre commençait bien à être purifiée du contact d'un Alexandre VI; on avait même vu se calmer les ardeurs guerrières et les prodigalités dangereuses qui avaient signalé les pontificats de Jules II et de Léon X. Mais il restait beaucoup à éliminer du poison qui s'était longuement insinué dans les veines du corps de l'Église. La société italienne méritait encore que l'on dît d'elle ce qu'en a écrit Burckardt : « L'idéal de la vie chrétienne, la sainteté, avait été remplacé par celui de la grandeur historique. On regardait comme indifférentes les fautes qui n'avaient pas empêché un homme de devenir grand ». Et cette grandeur elle-même, quelle idée s'en formait-on? Quel étrange abus ne faisait-on pas du mot *virtu* qui signifiait, paraît-il, ce que nous nommons la *virtuosité*, la virtuosité dans l'élégance et dans le culte du beau sans doute, mais aussi dans le plaisir quel qu'il fût, dans le mépris des préjugés et dans l'art de se débarrasser de ses ennemis! Par la cour de Naples et par les « visites » fréquentes que les armées impériales faisaient à la péninsule, l'Espagne avait enté quelques-uns de ses rameaux sur le tronc italien. Mais dans ces emprunts faits à ses compatriotes, l'enfant de Loyola ne trouvait pas beaucoup de quoi consoler sa piété. Ce qu'il y apercevait n'était pas l'esprit chevaleresque de ses aïeux, mais plutôt une certaine inertie avec l'amour des vains titres et, dans les passions, un mode tout particulier d'esprit de vengeance et de du-

reté. Quant aux rois « très catholiques » ou « très chrétiens », l'aide qu'ils apportaient parfois à l'Église se payait assez chèrement. Charles V, nous l'avons déjà vu, ne demandait pas mieux que de défendre par des moyens énergiques l'intégrité du dogme traditionnel; mais il n'aimait pas qu'il en coûtât rien à sa puissance ou même simplement à son orgueil. Lorsque l'hostilité qu'il déployait si souvent contre le souverain pontife faisait place à une entente, les arrangements de cour qui scellaient ce retour apparent d'amitié n'étaient pas toujours très édifiants. Que pouvait gagner, par exemple, la moralité générale à voir le Pape Paul III (qui avait été marié avant d'entrer dans les ordres) assurer à sa postérité les duchés de Parme et de Plaisance en mariant son petit-fils Octave Farnèse avec Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles V? Le père d'Octave avait été assassiné dans Parme à la suite de ses débauches, et le premier mari de Marguerite, Julien de Médicis avait été également assassiné dans Florence. Les cruelles misères de cette brillante époque n'étaient donc pas terminées (1).

Et cependant, malgré ce reste de népotisme qui, payé par l'ingratitude et les mauvais procédés des siens, empoisonna tant ses derniers jours, Paul III devait inaugurer la série des papes réformateurs. Depuis longtemps il avait exprimé le désir de voir se réunir un concile pour résister à l'invasion luthérienne. « Dès son avènement il ouvrit le sacré collège à plusieurs prélats distingués et convaincus comme lui de la nécessité d'une action prompte et énergique : Pierre Caraffa,

(1) Il faut reconnaître que Marguerite d'Autriche fut une femme des plus distinguées et des plus pieuses, insigne bienfaitrice d'Ignace et de la Compagnie.

qui avait collaboré en 1532 à un projet de réforme, le vénitien Contarini, connu pour son hostilité aux abus de la cour pontificale et propagateur d'un mouvement libéral dans l'Église d'Italie, Pie de Carpi, Reginald de Paris, Jacques Sadolet, Jean Morone évêque de Modène, Jean du Bellay évêque de Paris, Jérôme Aléandre. Dans cette élite il choisit une commission qu'il chargea de préparer la réforme de l'Église, et dont le travail, rédigé en 1537, fut publié à Rome en 1538 » (1). Un peu plus tard, Contarini était envoyé en Allemagne; mais ses concessions, excessives d'ailleurs, à la diète de Ratisbonne ne désarmaient pas les opposants.

Il est bien permis de le dire, ni la volonté du Pape, ni l'aide, quelquefois molle, quelquefois imprudente de ses grands dignitaires n'auraient suffi à transformer l'Église, si Dieu ne lui avait pas apporté l'héroïque initiative et la pureté de zèle de ses saints.

La commission nommée par le Pape n'était pas, quant à elle, très confiante dans les efforts des congrégations. Elle avait reconnu, au cours de son rapport, que dans les Universités les professeurs enseignaient publiquement des doctrines contraires à la foi et que de grands scandales existaient dans les couvents. En conséquence elle proposait de supprimer tous les monastères ou du moins d'en arrêter provisoirement le recrutement en leur défendant de recevoir des novices. Une fois le vieux personnel disparu, on essaierait de former une nouvelle génération dans l'esprit de la règle primitive. Le Pape n'avait pas adopté ce moyen quelque peu bizarre. On continuait donc d'avoir des ordres con-

(1) Il était intitulé : *Consilium delectorum cardinalium et aliorum prælatorum de emendanda ecclesia.* V. Chénon, dans l'*Histoire générale déjà citée*, tome V.

templatifs comme les carmes et les chartreux, des ordres mendiants comme les franciscains, des ordres consacrés à l'étude, comme les bénédictins, ou à la prédication comme les cisterciens et les dominicains. Les ordres chevaliers et militaires n'étaient plus guère qu'un souvenir. Mais le mouvement qui, à toute époque, pousse plus ou moins fortement l'Église à se créer des forces nouvelles par le groupement et par l'action, ne se ralentissait alors aucunement.

Nous avons déjà rencontré devant nous les Théatins dont Clément VII avait consacré l'existence en 1524. Le but de l'institution était de ramener le clergé à la pauvreté parfaite en lui faisant attendre sa subsistance de la charité libre et non provoquée des fidèles, de restaurer le culte et les cérémonies, d'encourager à la fréquentation des sacrements, de réformer la prédication, de visiter les malades, d'assister les condamnés. A peine ces nouveaux religieux avaient-ils eu le temps de se répandre que le nom de Théatin (tiré de ce qu'un de leurs premiers chefs était évêque de Théano) était devenu synonyme de prêtre exact et zélé. Ainsi un historien prétend que lorsque les jésuites débutèrent en Italie, le peuple les appela souvent des théatins. Peu de temps après, en 1528, les Somasques avaient été établis à Somasco (de là leur nom) par S. Jérôme Emilien pour l'enseignement des Universités de l'Italie et de l'étranger. Ils étaient approuvés comme congrégation en 1532 par Clément VII, et Paul III devait les ériger en un ordre l'an 1535. Deux ans plus tard (1537) Angèle de Merici fondait les Ursulines, et le même pape Paul III qui les avait autorisées devait, un an avant sa mort, en 1548, voir saint Philippe de Néri jeter les fondements de la compagnie destinée à devenir l'Oratoire.

On voit par là comment se divisaient les principaux

courants du monde ecclésiastique à l'heure où saint Ignace arrivait à Rome. S'il est encore des gens qui s'imaginent qu'un beau jour lui et le pape résolurent subitement, comme en un conseil de guerre, de lancer la nouvelle armée, tout organisée, contre l'Europe protestante, ils sont loin de la vérité. Comme toutes les grandes institutions, celle-ci s'est formée peu à peu. Dans ces jeunes hommes arrivant de l'Université de Paris, Paul III vit d'abord de pieux pèlerins, puis de bons théologiens et de bons prêtres, aptes à en former d'autres, puis enfin des hommes dont il ne pouvait prendre aucun ombrage puisqu'ils avaient fait le vœu de se mettre à sa disposition pour faire simplement ce qu'il lui plairait de leur ordonner. Mais eux-mêmes, à l'heure précise où nous sommes, que pensaient-ils de leur vocation et de leur avenir? Saint Ignace et Polanco vont nous l'apprendre.

*
* *

Saint Ignace avait été passer quarante jours au Mont Cassin. Il y avait fait faire les Exercices spirituels au fameux délégué de Charles V, Pierre Ortiz — comme il les avait fait faire dans la ville même au cardinal Contarini. Nous pouvons reprendre ici la lettre déjà citée à Élisabeth Roser : « Après avoir, par ces exercices, avec l'aide de Dieu, gagné en notre faveur quelques personnes considérables par le rang et la science, nous résolûmes, au bout de quatre mois après notre arrivée, de nous réunir tous dans cette même ville. Dès que nous fûmes tous réunis, nous demandâmes la permission de prêcher, d'exhorter et de confesser. Le légat nous donna des pouvoirs très étendus à ce sujet. A la vérité on essaya par beaucoup de mauvais rapports,

d'empêcher l'expédition des facultés demandées. Dès que nous les eûmes obtenues, quelques-uns d'entre nous se mirent à prêcher en diverses églises, les jours de dimanche et les fêtes, et à instruire en d'autres églises les enfants sur les commandements de Dieu et les péchés mortels. Les deux leçons de théologie à la la Sapience et les confessions furent continuées. Tous mes compagnons prêchaient en italien : seul, je prêchais en espagnol. »

Ainsi, lui seul, comme il l'avoue, avait éprouvé trop de difficulté à apprendre une langue nouvelle. Il parlait donc dans une église fréquentée par ses compatriotes et qu'on appelait, — d'un nom qui devait lui être cher — Notre-Dame de Montserrat. Il fut fort écouté, et l'on dut reconnaître tout de suite que c'était là un homme ayant « pouvoir sur les âmes ».

Quant aux réunions intimes que lui et ses amis eurent alors, il n'en dit que bien peu de chose à sa bienfaitrice. Il l'aimait beaucoup, il lui était sincèrement reconnaissant et, comme il le lui écrit dans cette même lettre, s'il l'eût oubliée, il se fût cru lui-même « oublié de Dieu ». Mais enfin il la traitait un peu en femme. Il lui raconte longuement leurs visites chez le pape, les cabales dont ils ont été l'objet, la réunion toute providentielle, au même moment, dans la ville de Rome, de tous les hommes les mieux en mesure de rendre témoignage de son passé dans les pays où il a vécu, etc. Mais sur les importantes délibérations en vue desquelles ses amis s'étaient réunis, voici tout ce qu'il lui dit : « Une des choses qu'on nous reprochait et qu'on nous reproche encore, c'est de vouloir fonder une congrégation ou un ordre sans l'autorisation du Saint-Siège. Quoique nous ne vivions pas encore en commun nous sommes néanmoins tous unis de cœur,

afin de nous entendre pour l'avenir. Nous espérons que Dieu Notre-Seigneur ne tardera pas à faire connaître ses desseins sur nous, pour son plus grand service et pour sa plus grande gloire. »

Ici Ribadeneira et Polanco viennent à notre aide. Comme tous les deux sont parfaitement d'accord, je me borne à traduire ici ce passage de Polanco.

« En cette année 1538, au commencement du printemps, les nôtres se réunirent tous à Rome. Ils n'avaient pas encore formé dans leur esprit le projet de fonder une congrégation perpétuelle ou un ordre religieux : ils entendaient seulement, avec le concours de ceux que le Seigneur voudrait leur adjoindre, se vouer au service de Dieu et prêter secours aux âmes. Il ne leur était plus possible d'aller à Jérusalem; mais un vaste champ leur était ouvert, non-seulement dans les différentes villes et provinces de l'Italie, mais au dehors; car la bonne odeur de leurs vertus s'étant répandue, beaucoup réclamaient leur concours, et il semblait que le Saint-Père dût s'y prêter en envoyant les nôtres prêcher en plus d'un endroit. C'est alors que tous commencèrent à penser que ce serait peut-être la volonté de Dieu qu'ils formâssent entre eux une société perpétuelle; eux morts, elle continuerait à offrir à Dieu le même ministère, et elle s'augmenterait des personnes portées à suivre la méthode qu'ils auraient instituée. Avant donc de se séparer en différentes contrées, eux qui, quoique sortis de plusieurs pays, avaient été réunis par le Seigneur en un même esprit et une même vocation, ils se mirent à s'occuper de la forme de vie qu'il leur faudrait observer. Et comme au début les idées différaient chez les uns et les autres, ils résolurent d'offrir à Dieu leurs saints sacrifices et d'examiner ensuite avec soin quelle pouvait

être la volonté de Dieu. Ils avaient confiance que s'ils faisaient pour s'éclairer tout ce qui était en leur pouvoir, Dieu lui-même leur inspirerait ce qui devait être le plus agréable à sa souveraine Majesté. Or, ils se réunissaient toutes les nuits, et les réflexions que chacun avait pu faire étaient mises en commun, pour que les conclusions appuyées par les suffrages et les raisons du plus grand nombre, tous les suivissent. »

Ce texte si expressif et si clair est certainement l'un des plus importants que nous possédions sur les origines de la Compagnie. Les Bollandistes d'aujourd'hui l'ont commenté avec leur grande autorité en écrivant, dans leurs *Analecta :* « Ainsi, quoique du jour où ils se sont joints à Ignace, Xavier, Le Fèvre, Lainez, Salmeron..., aient toujours désiré travailler au salut de leurs âmes, ni eux, ni Ignace, n'avaient eu avant 1538 l'idée de fonder la société religieuse que nous nommons la Compagnie de Jésus. Sur le point de se séparer peut-être pour toujours, ils sont frappés des résultats obtenus... ils se demandent s'ils ne doivent pas rester unis par des liens durables. Cette idée fut celle de plusieurs, et Polanco n'indique pas qu'il faille plus particulièrement l'attribuer à Ignace (1). Ce fut seulement en 1539 qu'on se décida, d'un commun accord, à jeter les fondements d'un corps social; et, après divers essais Ignace travailla, de 1547 à 1550, à ériger l'édifice des Constitutions. »

Revenons sur ces premières délibérations. Si elles avaient lieu la nuit, c'est qu'il avait été décidé que plu-

(1) Dans son édition française des *Lettres,* le P. Bouix donne une soi-disant allocution ou circulaire d'Ignace à ses compagnons, qui ne paraît pas offrir de garanties d'authenticité. C'est un de ces « discours à la Tite-Live » comme les Jésuites eux-mêmes ont reproché à Bartoli d'en avoir trop souvent composé.

tôt que de se retirer dans un monastère, comme quelques-uns l'avaient proposé, on se garderait d'interrompre l'œuvre commencée. En second lieu, chacun devait réfléchir à part, sans consulter et sans conseiller aucun de ses frères; chacun devait même s'abstraire, autant que possible, de toutes ses affections, de tous ses souvenirs personnels et s'imaginer que, travaillant pour d'autres hommes, il avait à leur donner, pour le bien, des avis absolument désintéressés.

Conduits par cette méthode, ils décidèrent bien vite de former une société dans laquelle, si éloignés qu'ils pussent être sur la terre par les missions que le Souverain Pontife leur aurait confiées, ils seraient unis les uns aux autres pour toujours.

Ils discutèrent plus longuement pour savoir si aux vœux de pauvreté et de chasteté perpétuelles qu'ils avaient faits entre les mains du légat apostolique, ils ajouteraient le vœu d'obéissance. Le lecteur sera peut-être surpris d'apprendre qu'ils hésitèrent ici davantage; mais on en a très bien expliqué la raison. Une fois ce troisième vœu prononcé, ils devenaient des *religieux* par le fait même; et alors ne seraient-ils pas tenus, se demandaient-ils, à une vie sédentaire, aux offices du chœur et aux autres observances alors en usage dans tous les corps monastiques? Or, ils voulaient garder précieusement une liberté d'allure qui leur permît d'étendre et de diversifier leur mode d'action. Mais quand ils se furent assurés que les obligations qu'ils entendaient décliner n'avaient rien d'essentiel, les objections tombèrent. Il leur parut évident que l'obéissance aurait pour effets de consacrer la victoire sur l'orgueil, d'entretenir un élan toujours prêt pour les actions héroïques et de consolider à jamais l'unité de la compagnie.

Ce fut ce désir suprême de l'unité qui leur fit voter,

à l'unanimité, qu'ils prendraient comme chef un des leurs auquel ils promettraient obéissance — sous la réserve, partout maintenue, de l'approbation et de la confirmation du Saint-Siège.

Ces premières délibérations sur les points fondamentaux durèrent depuis le milieu du carême jusqu'à la fête de saint Jean-Baptiste (24 juin). D'après l'affirmation précise de Polanco, elles reprirent vers la fin de l'année. Alors, dit-il, on arrêta, au moins en esprit, bien des règles que saint Ignace devait reproduire plus tard (complétées et mises en meilleur ordre) dans le texte des Constitutions. Ils prirent ensemble des décisions sur l'admission et la « probation » des nouveaux membres qui devaient être employés d'abord aux Exercices spirituels, au soin des malades dans les hôpitaux, sur la pauvreté à observer dans les maisons... Il ressort mieux encore du texte de Polanco qu'ils rédigèrent alors cette déclaration qui, soumise au pape Paul III, fut insérée par lui en entier dans sa bulle du 27 septembre 1540. Ce ne sera donc pas anticiper que d'aller, dès à présent, chercher dans la Bulle du pape ce document capital qui devait rester près de deux ans avant d'être ainsi reproduit et approuvé.

Il est à remarquer d'abord que le pape, en rappelant la requête à lui remise, en nomme distinctement tous les signataires : « nos bien aimés fils Ignace de Loyola, Pierre Le Fèvre, Jacques Lainez, Claude le Jay, Paschase Broët, François Xavier, Alphonse Salmeron, Simon Rodriguez, Jean Codure et Nicolas de Bobadilla, qui poussés par le souffle du Saint-Esprit, etc... et après avoir exercé dans maints pays tous les offices de la charité, ont arrêté un plan de vie » ; or voici, ajoute la Bulle, cette forme de vie, telle qu'elle a été conçue :

« Quiconque voudra dans notre Société, que nous

« désirons être appelée la Compagnie de Jésus, porter « les armes pour Dieu, et servir uniquement Jésus-« Christ Notre-Seigneur et le Pontife Romain son vi-« caire sur la terre, doit, après avoir fait vœu solennel « de chasteté perpétuelle, se proposer de faire partie « d'une Société principalement instituée pour travail-« ler à l'avancement des âmes dans la vie et la doc-« trine chrétiennes et à la propagation de la foi, par « des prédications publiques et le ministère de la pa-« role de Dieu, par les Exercices spirituels, et par « des œuvres de charité, notamment en faisant le caté-« chisme aux enfants et à ceux qui ne sont pas ins-« truits du christianisme, et en entendant les confes-« sions des fidèles pour leur consolation spirituelle. Il « doit aussi faire en sorte d'avoir toujours devant les « yeux : premièrement Dieu, et ensuite la forme de « cet institut qu'il a embrassé. C'est une voie qui mène « à lui et il doit employer tous ses efforts pour atteindre à ce but que Dieu même lui propose, selon tou-« tefois la mesure de la grâce qu'il a reçue de l'Esprit-« Saint, et suivant le degré propre de sa vocation, de « crainte que quelqu'un ne se laisse emporter à un « zèle qui ne serait point selon la science. C'est le Gé-« néral ou Prélat que nous choisirons qui décidera de « ce degré propre à chacun, ainsi que des emplois, les-« quels seront tous dans sa main, afin que l'ordre con-« venable, si nécessaire dans toute communauté bien « réglée, soit observé. Ce Général aura l'autorité de « faire des constitutions conformes à la fin de l'Insti-« tut, du consentement de ceux qui lui seront associés, « et dans un conseil où tout sera décidé à la pluralité « des suffrages. Dans les choses importantes et qui « devront subsister à l'avenir, ce Conseil sera la ma-« jeure partie de la Société que le Général pourra ras-

« sembler commodément; et pour les choses légères
« et momentanées, tous ceux qui se trouveront dans le
« lieu de la résidence du Général. Quant au droit de
« commander, il appartiendra entièrement au Géné-
« ral. Que tous les membres de la Compagnie sachent
« donc, et qu'ils se le rappellent, non seulement dans
« les premiers temps de leur profession, mais tous les
« jours de leur vie, que toute cette Compagnie et tous
« ceux qui la composent combattent pour Dieu et sous
« la fidèle obéissance de notre très saint Père le Pape
« et des autres Pontifes Romains, ses successeurs. Et
« quoique nous ayons appris de l'Évangile et de la foi
« orthodoxe, et que nous fassions profession de croire
« fermement que tous les fidèles de Jésus-Christ sont
« soumis au Pontife Romain comme à leur Chef et au Vi-
« caire de Jésus-Christ; cependant afin que l'humilité
« de notre Société soit encore plus grande, et que le
« détachement de chacun de nous et l'abnégation de
« nos volontés soient plus parfaits, nous avons cru qu'il
« serait fort utile, outre ce lien commun à tous les fi-
« dèles, de nous engager encore par un vœu particu-
« lier, en sorte que, quelque chose que le Pontife Ro-
« main actuel et ses successeurs nous commandent
« concernant le bien des âmes et la propagation de la
« foi, nous soyons obligés de l'exécuter à l'instant
« sans tergiverser ni nous excuser, en quelque pays
« qu'ils puissent nous envoyer, soit chez les Turcs ou
« tous autres infidèles, même dans les Indes, soit chez
« les hérétiques et les schismatiques, ou vers les fidèles
« quelconques. Ainsi donc, que ceux qui voudront se
« joindre à nous examinent bien, avant de se charger
« de ce fardeau, s'ils ont assez de fonds spirituels pour
« pouvoir, suivant le conseil du Seigneur, achever
« cette tour : c'est-à-dire, si l'Esprit-Saint, qui les

« pousse, leur promet assez de grâce pour qu'ils puis-
« sent espérer de porter avec son aide le poids de
« cette vocation; et quand par l'inspiration du Sei-
« gneur ils seront enrôlés dans cette milice de Jésus-
« Christ, il faut que, jour et nuit, les reins ceints, ils
« soient toujours prêts à s'acquitter de cette dette
« immense. Mais afin que nous ne puissions ni briguer
« ces missions dans les différents pays, ni les refuser,
« tous et chacun de nous s'obligeront de ne jamais
« faire à cet égard, ni directement, ni indirectement,
« aucune sollicitation auprès du Pape, mais de s'a-
« bandonner entièrement là-dessus à la volonté de
« Dieu, du Pape, comme son Vicaire, et du Général.
« Le Général promettra lui-même, comme les autres,
« de ne point solliciter le Pape pour la destination et
« mission de sa propre personne, à moins que ce ne
« soit du consentement de la Société. Tous feront vœu
« d'obéir au Général en tout ce qui concerne l'obser-
« vation de notre règle, et le Général prescrira les cho-
« ses qu'il saura convenir à la fin que Dieu et la So-
« ciété ont eue en vue. Dans l'exercice de sa charge,
« qu'il se souvienne toujours de la bonté, de la dou-
« ceur et de la charité de Jésus-Christ ainsi que des
« paroles si humbles de saint Pierre et de saint Paul,
« et que lui et son Conseil ne s'écartent jamais de cette
« règle. Que tous encore aient grandement à cœur
« l'instruction des enfants et des ignorants, leur ensei-
« gnant la doctrine chrétienne, les dix commande-
« ments, et autres semblables éléments, selon qu'il
« conviendra, eu égard aux circonstances des person-
« nes, des lieux et des temps. Car il est très nécessaire
« que le Général et son Conseil veillent sur cet article
« avec beaucoup d'attention, soit parce qu'il n'est pas
« possible d'élever sans fondement l'édifice de la foi

« chez le prochain, soit parce qu'il est à craindre qu'il « n'arrive parmi nous qu'à proportion que l'on sera « plus savant, l'on ne se refuse à cette fonction comme « étant moins belle et moins brillante, quoiqu'il n'y « en ait pourtant point de plus utile, ni au prochain « pour son édification, ni à nous-mêmes pour nous « exercer à la charité et à l'humilité. Quant aux infé- « rieurs, tant à cause des grands avantages qui revien- « nent de l'ordre, que pour la pratique assidue de « l'humilité, qui est une vertu que l'on ne peut assez « louer, ils seront tenus d'obéir toujours au Général « dans toutes les choses qui regardent l'Institut ; et « dans sa personne ils croiront voir Jésus-Christ comme « s'il était présent, et l'y révéreront autant qu'il est « convenable. Mais comme l'expérience nous a appris « que la vie la plus pure, la plus agréable et la plus « édifiante pour le prochain, est celle qui est la plus « éloignée de la contagion de l'avarice et la plus con- « forme à la pauvreté évangélique, et sachant que No- « tre-Seigneur fournira ce qui est nécessaire pour la « vie et le vêtement à ses serviteurs qui ne cherchent « que le royaume de Dieu, nous voulons que tous les « nôtres et chacun d'eux fassent vœu de pauvreté per- « pétuelle, leur déclarant qu'ils ne peuvent acquérir « ni en particulier ni même en commun, pour l'entre- « tien ou usage de la Société, aucun droit civil à des « biens immeubles, ou à des rentes et revenus quel- « conques, mais qu'ils doivent se contenter des au- « mônes qu'on leur donnera pour se procurer le né- « cessaire.

« Néanmoins ils pourront avoir dans les universi- « tés des collèges possédant des revenus, cens et fonds « applicables à l'usage et aux besoins des étudiants, le « Général et la Société conservant toute administration

« sur les dits biens et sur lesdits étudiants à l'égard des « choix, refus, réception et exclusion des supérieurs « et des étudiants, et pour les règlements touchant « l'instruction, l'édification et la correction des dits « étudiants, la manière de les nourrir et de les vêtir, « et tout autre objet d'administration et de régime, de « manière pourtant que ni les étudiants ne puissent « abuser desdits biens, ni la Société elle-même les « convertir à son usage, mais seulement subvenir aux « besoin des étudiants. Et lesdits étudiants, lorsqu'on « se sera assuré de leurs progrès dans la piété et dans « la science, d'après une épreuve suffisante, pourront « être admis dans notre Compagnie, dont tous les « membres qui seront dans les ordres sacrés, bien « qu'ils n'aient ni bénéfices ni revenus ecclésiastiques, « seront tenus de dire l'office divin selon le rite de « l'Église, chacun séparément et en particulier, et non « point en commun et au chœur. Telle est l'image que « nous avons pu tracer de notre profession sous le bon « plaisir de notre Saint Père Paul III et du Siège Apos- « tolique. Ce que nous avons fait dans la vue d'ins- « truire par cet écrit sommaire et ceux qui s'informent « à présent de notre Institut et ceux qui nous succéde- « ront à l'avenir, s'il arrive que, par la volonté de Dieu, « nous ayons jamais des imitateurs dans ce genre de « vie ; lequel ayant de grandes et de nombreuses diffi- « cultés, ainsi que nous le savons par notre propre « expérience, nous avons jugé à propos d'ordonner que « personne ne sera admis dans cette compagnie qu'a- « près avoir été longtemps éprouvé avec beaucoup de « soin, et que ce n'est que lorsqu'on se sera fait con- « naître pour prudent en Jésus-Christ et qu'on se sera « distingué par la doctrine et par la pureté de la vie « chrétienne, que l'on pourra être reçu dans la milice

« de Jésus-Christ, à qui il plaira de favoriser nos peti-
« tes entreprises pour la gloire de Dieu le Père, auquel
« soit gloire et honneur dans les siècles des siècles.
« Ainsi soit-il. »

Le plan de la Compagnie, le voilà bien tout entier, avec cet esprit de corps et cet amour de la discipline où la passion de chacun pour le bien de l'Église devait trouver une virile et clairvoyante satisfaction. Les Constitutions que nous aurons bientôt à étudier ne feront que codifier ce que les amis d'Ignace avaient librement arrêté de concert avec lui. Ces Constitutions, le Pape leur laissait tout le loisir de les écrire. Car après ce long extrait, il se contentait d'ajouter : « Nous approuvons, bénissons et garantissons d'une perpétuelle stabilité l'exposé précédent, son ensemble et les détails; et quant aux associés eux-mêmes nous les prenons sous notre protection, leur accordant de dresser de plein gré et de plein droit les constitutions qu'ils jugeront conformes à la fin de cette Compagnie, à la gloire de Notre-Seigneur et à l'édification du prochain. »

Jusqu'ici l'ascendant d'Ignace avait été certainement très grand; mais ni son humilité ni son désir de mettre à la base de sa fondation un accord complet, unanime, parfaitement libre, n'étaient moindres. C'est pourquoi les documents autographes nous montrent toujours sa signature confondue avec les autres. Cependant si nous ne savons pas exactement tout ce qui, dans ces délibérations, fut rédigé ou inspiré par lui, nous savons que ce fut bien lui qui tint à ce que la Compagnie s'appelât définitivement Société de Jésus. Quand ils prêchaient dans l'État de Venise, un d'eux avait dit un jour : « Mais si on nous demande comment nous nous appelons, que répondrons-nous? » Et un autre, — fut-ce Ignace, on l'ignore — dit : « nous répondrons que nous sommes

de la société de Jésus ». Il le disait dans un sens très général, peut-être avec un sourire et sans penser que cette dénomination dût subsister. Ce qui est absolument certain, c'est qu'après la vision de la Storta, Ignace était fixé. Il était résolu, disait-il, à défendre ce nom, à lui seul et contre tous, s'il le fallait, et à ne céder qu'à celui qui aurait le pouvoir de le lui demander sous peine de péché mortel.

On a dit souvent que se réserver l'honneur d'un tel patronage n'était pas sans cacher quelque orgueil. Ce sentiment n'était pas celui d'Ignace. Il ne voulait pas que les siens fussent désignés par son nom à lui et qu'on dît « les enfants d'Ignace » comme on dit « les enfants de saint Benoît » et « les enfants de saint Dominique ». Quant au mot « Compagnie », c'était dans son esprit une métaphore tirée de la vie militaire. Compagnie devait être synonyme de bataillon ou de régiment. Ses disciples devaient être, non pas les compagnons favoris et privilégiés, mais les soldats, toujours armés et toujours prêts, de Jésus-Christ.

*
* *

Par le seul fait de la dispersion nouvelle de la plupart des siens, Ignace, qui restait à Rome, devait forcément voir grandir de plus en plus, je ne dis pas son action réelle qui avait toujours été très grande, mais son rôle extérieur et apparent. C'était lui qui avait à diriger la barque au milieu de cette tempête qui s'était élevée dans Rome contre lui et contre son œuvre (il avait retrouvé là la main d'un certain Dr Navarro qui avait déjà voulu l'assassiner à Paris). C'était lui qui

allait trouver le Pape et qui obtenait une à une les autorisations destinées à ouvrir les voies. C'était lui qui écrivait aux grands personnages pour leur annoncer que justice était obtenue.

Le 23 septembre 1539, Paul III voulut bien, à Tivoli, donner son approbation orale au plan qui lui avait été soumis. On rapporte même qu'à la lecture de ces pages il s'écria : « le doigt de Dieu est là. » Mais il fallait que l'approbation fût consacrée par des lettres apostoliques. Ici s'élevèrent de nouvelles difficultés. La préparation de la bulle fut confiée à une commission de trois cardinaux, dont le plus écouté se trouvait être le cardinal Guidaccioni. Or, ce prélat, fort érudit, fort pieux, était mal disposé à l'égard des congrégations anciennes ou nouvelles. Il trouvait qu'il y en avait trop : il avait fait un livre pour le démontrer. Le raisonnement qu'on lui prête et qui s'appuyait sur une expérience trop réelle de la décadence des ordres religieux, était le suivant : « Dans les débuts tous les ordres sont pleins de ferveur, mais avec le temps ils se relâchent, et, devenus vieux, ils font plus de mal à l'Église qu'ils ne lui avaient fait de bien à leur origine. » Pour venir à bout de son opposition, Ignace eut recours à la fois aux prières et aux raisons. Il fit célébrer plusieurs milliers de messes et il s'appliqua personnellement à produire sur l'âme du Cardinal une impression de nature à faire mollir son refus. Il parvint à ses fins; car, sans renoncer à sa théorie, Guidaccioni avoua qu'il ne pouvait plus prendre sur lui d'empêcher la congrégation nouvelle d'exister, et enfin parut, le 26 septembre 1540, la bulle *Regimini militantis ecclesiæ* qui encadrait dans son approbation et dans ses éloges tout le plan que les fondateurs lui avaient soumis et dont on a lu le texte plus haut. Il y avait toutefois une restriction, mais dont

ni la prudence, ni la patience d'Ignace ne durent s'alarmer : le nombre des profès était limité provisoirement à soixante.

La société existait donc. Il lui restait à se constituer dans l'esprit qui venait d'être consacré. Pour que le corps vécût et fît son œuvre, il lui fallait une tête. Les Pères ne devaient pas tarder à se réunir pour procéder à l'élection de leur premier général.

En réalité, Ignace en avait toute l'autorité qu'il tenait de leur confiance unanime, et il en exerçait les fonctions. Avant d'avoir reçu la bulle pontificale il écrivait à son frère Dom Bertrand de Loyola (le 16 mars 1540) une lettre qui commence ainsi : « Vu la presse excessive où je suis, devant envoyer tout à coup de nos religieux aux Indes, en Irlande et en diverses contrées de l'Italie... » Et il annonce en peu de mots le départ de François Xavier pour le Portugal et de là pour les Indes.

L'envoi du missionnaire appelé à tant de gloire n'avait pas seulement précédé la constitution officielle de l'institut : il l'avait grandement aidée. Toutes ces circonstances sont racontées avec un vrai charme dans Ribadeneira. Jean Govea, l'ancien professeur qui avait voulu « donner la salle » à Ignace, lui avait gardé toute l'estime dont il n'avait pas tardé à se sentir pénétré. Il avait entendu parler de la congrégation qu'il formait, et il avait persuadé à Jean III de lui demander dix missionnaires pour évangéliser le nouvel empire des Indes. La demande fut adressée, et il lui fut répondu tout d'abord que c'était au Pape d'ordonner, qu'à la vérité il ne serait pas trop difficile d'obtenir de lui l'envoi de deux Pères, mais que pour un plus grand nombre la chose serait malaisée. Et comme l'ambassadeur du roi insistait, Ignace lui répondit d'un air calme : « Si

de dix que nous sommes vous en prenez six pour une seule province, que nous laisserez-nous, bon Jésus! pour le reste du monde? »

En définitive, le Pape abandonna la solution au jugement d'Ignace, et celui-ci résolut d'envoyer à Jean III Rodriguez et Bobadilla. Puis Bobadilla étant tombé gravement malade, il fit venir François Xavier et lui dit avec cette simplicité qu'on est heureux de retrouver sous la plume de son confident : « La santé de Bobadilla le met hors d'état de partir, et l'ambassadeur est trop pressé pour vouloir attendre. C'est à vous, François, à prendre sa place ». Et sans plus de phrases, Xavier joyeux lui répondit : « Je suis prêt. » Deux jours après, l'apôtre saluait ses amis, embrassait ses frères, et vêtu d'une vieille soutane rapiécée, il partait, avec son bréviaire pour tout bagage, à la conquête spirituelle de la Chine et du Japon.

Rodriguez était arrivé avant lui à Lisbonne. Désireux de ne perdre de temps nulle part, tous les deux exercèrent d'abord leur ministère dans le royaume avec tant de zèle et tant de fruit qu'il fut question de les retenir tous deux en Portugal. Pour satisfaire à tout, Rodriguez y resta et Xavier partit seul. Il partit avec le titre de nonce apostolique, le 14 avril 1541. Pendant ce temps-là l'ambassadeur de Jean III usait de son grand pouvoir auprès du Saint-Père pour hâter la publication de la bulle attendue.

C'est dans ce même mois d'avril qu'Ignace et ses compagnons restés en Italie se réunirent pour procéder à l'élection du général. Il fallait se hâter; car le Pape était lui-même pressé de renvoyer les uns ou les autres prêcher en divers lieux. Broët vint de Sienne, Lainez de Parme, Le Jay de Brescia. Ceux qui étaient présents durent consacrer trois jours à la méditation et à la

prière, puis arriver avec leur vote écrit d'avance. Pierre Le Fèvre, alors en Allemagne, Simon Rodriguez et François Xavier avaient envoyé les leurs; seul, Bobadilla ne vota ni de vive voix ni par écrit. Ils s'assemblèrent donc dans la maison qu'ils avaient louée, demeure étroite, déjà toute en ruines et destinée à disparaître avec la vieille église à laquelle elle était adossée. Là on dépouilla les votes, tant des présents que des absents : Ignace, comme on pouvait s'y attendre, était désigné par le choix unanime de ses amis.

Quelques-uns, c'étaient les absents et un quatrième, Jean Codure, à la veille de partir à son tour, avaient donné un nom en prévision de la mort possible d'Ignace; Pierre Le Fèvre était ainsi désigné en seconde ligne par Jean Codure, Simon Rodriguez et François Xavier : c'est à dernier que Pierre Le Fèvre avait donné, quant à lui, son second suffrage.

Ignace n'avait voulu proposer nominativement personne. Il s'excluait lui-même et déclarait donner son vote à celui des autres qui réunirait le plus grand nombre de voix.

A quel esprit obéissait-il en cette circonstance? Ce qu'il avait désiré par dessus tout, c'était que la Compagnie existât et qu'il lui fût donné d'y vivre en communauté de sentiments et d'action avec ceux qu'il avait groupés : il lui était indifférent qu'elle fût gouvernée par lui ou par un autre; ou plutôt, je me trompe, il eût cru pécher par témérité ou par orgueil s'il ne se fût pas exclu lui-même autant qu'il était en son pouvoir. Enfin, ne faut-il pas faire un pas de plus? Dans son désir de ne plus trouver entre Dieu et lui tant d'occupations et tant de travaux temporels, de ne plus voir ses visites surnaturelles troublées par les nécessités du gouvernement comme elles l'avaient été par celles des études,

n'a-t-il pas dû redouter réellement le fardeau et faire, pour l'écarter, des efforts sincères?

Il en fit en effet, alléguant qu'incapable de se diriger lui-même il ne saurait pas diriger les autres. Il demanda un nouveau vote qui donna exactement les mêmes résultats. Comme il manifestait les mêmes répugnances, Lainez se leva et lui dit avec fermeté : « Cédez, mon Père, à la volonté de Dieu, sinon la société va se dissoudre, car je suis bien décidé à ne pas reconnaître d'autre chef que celui que Dieu veut. » Devant de telles paroles il fallait bien plier. Ignace demanda cependant à consulter son confesseur; et ce ne fut que quand celui-ci eut joint ses instances à celles des autres qu'il céda définitivement.

Peu de jours après, le 22 avril 1541, dans l'église de Saint Paul-hors-les-murs, il recevait les vœux de tous ceux qui étaient présents et il y joignait le sien à haute voix, au moment de la communion, comme il avait été fait à Notre-Dame de Montmartre.

CHAPITRE VIII

PREMIERS TRAVAUX, PREMIÈRES MISSIONS DE LA COMPAGNIE. LES INSTRUCTIONS DU FONDATEUR.

Cette fois le pas est franchi : la célèbre Compagnie est faite. Sa vie, son action, ses relations ne sont pas encore réglées d'une façon définitive; car dix années s'écouleront avant que le texte des Constitutions ne soit soumis aux profès assemblés dans Rome. Mais le progrès continue et ne se ralentira pas un seul jour. Si importante que soit pour l'avenir de la Société la date de 1541, que nous venons de franchir, nous n'allons voir rien autre chose que le développement graduel et, pour ainsi dire, insensible des principes déjà acceptés, déjà posés, déjà pratiqués par le fondateur et par ses fidèles adhérents.

Nous avons devant nous une période de dix ans. Ne nous astreignons pas à en suivre les subdivisions chronologiques d'année en année; mais voyons comment le nouveau général sut la remplir — par ses œuvres de charité dans la ville de Rome — par ses efforts pour faire accepter son institut, tout en en précisant de plus en plus la nature originale — par les missions plus ou moins lointaines qu'il fit donner à ses Pères et dont il prit, au moins dans les débuts, la direction — enfin par les rapports qu'il entretint lui-même avec les prin-

cipaux personnages de l'époque pour organiser et pour défendre ses premiers établissements.

Il était à peine élu qu'il prit à cœur deux choses : la première, de se maintenir personnellement dans la simplicité et dans l'humilité nécessaire à sa perfection intérieure; la seconde, d'user de son autorité « pour la plus grande gloire de Dieu », formule que l'on voit revenir si souvent dans ses lettres et dans ses actes.

Tout d'abord (1) il voulut remplir pendant quelque temps les fonctions de cuisinier et il y ajouta les offices les plus vils de la maison. Puis il tint à bien consacrer par son exemple une obligation qui, seule entre toutes, avait prêté un instant à une légère contradiction ; il fit pendant quarante-six jours l'instruction religieuse aux petits enfants. Bien des parents, bien des personnes de toute condition en profitaient pour venir l'entendre. Non qu'il s'exprimât avec élégance; malgré les avertissements de son secrétaire, chargé de lui dresser tous les jours la liste de ses solécismes ou barbarismes, dont il

(1) Voici, d'après Maffei, quel fut d'habitude l'emploi de son temps. Après son lever il méditait pendant une heure et se préparait ensuite à célébrer la sainte messe, qu'il disait tous les jours à moins d'en être empêché par ses infirmités. Si quelque affaire l'appelait au dehors, il sortait avec un compagnon; sinon il recevait les personnes de la maison. Pour traiter avec lui ou obtenir une faveur, il n'était jamais nécessaire de consulter son humeur, ni de chercher un moment plus opportun.

Après le dîner, il se délassait en s'entretenant de choses édifiantes et instructives. La récréation finie, il s'occupait à divers détails de sa charge, signait des lettres, dépouillait sa correspondance. Le soir, après souper, il préparait les affaires du lendemain et s'entretenait avec son secrétaire. Dès que celui-ci l'avait quitté, il se recueillait profondément, allant et venant dans sa chambre, appuyé sur son bâton, car il boitait toujours de sa blessure de Pampelune. Enfin, il se livrait au repos, mais sans jamais dormir plus de quatre heures.

ne pouvait s'empêcher de sourire lui-même, il ne pouvait pas arriver à parler l'italien correctement. Mais sa parole était si vigoureuse, son accent inspirait si fort la charité envers le prochain, la haine des vices et l'amour de Dieu, qu'il exerçait sur son auditoire une action profonde et l'entraînait où il voulait.

Ses actes ne pouvaient qu'accroître son prestige auprès de tous ceux que la prévention ou la jalousie n'aveuglaient pas. Il était à peine arrivé dans Rome qu'il avait vu la ville frappée par toutes les conséquences d'une affreuse disette. Après les privations était venue la faim, après la faim les maladies. Ignace et les siens s'étaient multipliés pour recueillir des aumônes, ouvrir des asiles publics, procurer des lits aux plus souffrants, faire coucher au moins sur la paille en des endroits clos ceux auxquels des privations extraordinaires faisaient sentir encore plus durement leur pauvreté.

Cette crise passée, le saint voulut se donner à des œuvres répondant à des nécessités plus persistantes et à des misères toujours en danger de se propager. Il s'occupa tout particulièrement des Juifs, des femmes de mauvaise vie, des enfants orphelins.

Ce qu'il se proposait à l'égard des Juifs était évidemment d'en convertir le plus possible. Mais avec son esprit d'autant plus pratique qu'il connaissait mieux la nature humaine, il sut employer des moyens où une finesse ingénieuse s'alliait à une indéniable charité. Il savait bien que chez tous les hommes et particulièrement chez les Juifs, les soucis de la vie éternelle ne font pas taire ceux de la vie présente. Il voulut donc qu'aux jeunes catéchumènes issus de Juifs convertis on ouvrît une maison hospitalière où ils pourraient vivre tandis qu'on les instruirait : et pour mieux doter cette maison, il eut l'idée de faire lever un tribut annuel sur

les synagogues qui — pour parler la langue du droit public de l'époque, — étaient tolérées en Italie. Il parla, il agit aussi pour que les catéchumènes fussent assurés de conserver leurs biens qui, jusqu'alors, avaient beaucoup à craindre, soit de l'autorité ecclésiastique, soit de leurs propres familles restées juives et ne leur pardonnant pas leur conversion. Il fut décidé, sur ses avis, qu'un Juif n'aurait pas le droit de déshériter un de ses enfants devenu chrétien. La bienfaisance envers les nouveaux convertis fut poussée plus loin encore. Ignace fit décréter qu'on leur attribuerait les sommes reprises aux usuriers, dans les cas du moins où l'emprunteur lésé restant inconnu, il serait impossible de faire rendre l'argent à celui auquel il avait été extorqué contre les règles de l'équité chrétienne. Ainsi les biens du juif resté juif étaient plus respectés qu'auparavant, et cependant on avait, si l'expression est de mise ici, l'esprit de les faire servir, en une mesure raisonnable, aux besoins des Juifs baptisés.

Quant aux apôtres qui ne pouvaient y mettre de leur fonds que ce qu'ils avaient, ils y mettaient encore le meilleur, c'est-à-dire une charité sincère et la science de la religion. Plus d'un Israélite de basse condition pouvait être attiré par l'appât de certains avantages; d'autres, plus riches et tenant parmi leur coreligionnaires un rang élevé, furent convaincus par l'interprétation des Écritures. Ignace ne dédaignait point d'intervenir et de laisser agir le charme singulier de sa parole. Un jour, on lui avait amené un juif qui, après avoir manifesté l'intention de recevoir le baptême, était retourné à une hostilité allant jusqu'à une fureur étrange. A peine était-il dans la chambre du saint que celui-ci, avec ces seules paroles : « Isaac, restez avec nous! » fit tomber instantanément les résistances et assura la conversion.

Il a été dit bien des fois que Rome avait été longtemps un des séjours préférés des Juifs. On sera plus étonné de savoir qu'à l'époque d'Ignace, la ville comptait « une grande multitude » — c'est l'expression de Ribadeneira — de femmes de mauvaise vie. Le général des Jésuites procéda ici à peu près comme avec les Juifs. Il comprit quels obstacles la difficulté de retrouver d'honnêtes moyens d'existence et par suite la misère devaient apporter au reclassement de ces malheureuses; car, ainsi que nous le dit son secrétaire, de ce que beaucoup désiraient quitter le pire de tous les genres de vie, il ne s'ensuivait pas qu'elles fussent en état d'embrasser « le meilleur », c'est-à-dire d'entrer dans un couvent. On ne connaissait pas à cette époque la femme ouvrière, et celles qui étaient sur le pavé n'avaient pas les ressources, finalement précieuses (quelque abus regrettable qu'on en fasse), des femmes laborieuses de notre temps. Notre ingénieux réformateur résolut de mettre les repenties à l'abri du besoin en leur assurant un asile où il ne craignait pas de les conduire lui-même à travers les rues de la cité, désireux sans aucun doute de les convertir pour toujours, mais répondant au scepticisme de quelques-uns qu'il serait encore heureux si, pour l'honneur du Christ, il épargnait à ses réfugiées ne fût-ce qu'une nuit de péché. Elles attendaient dans leur asile ou qu'elles fussent réconciliées avec leurs maris (si elles en avaient dont elles eussent déserté la maison), ou qu'elles trouvassent à faire un mariage convenable, ou enfin que, plus touchées de la grâce que les autres, elles pussent se faire religieuses. A défaut même de ces différentes solutions, la maison les gardait, si leur conduite était sans reproches.

Quand il écrivait à François Xavier dans les Indes,

Ignace aimait à lui donner tous ces détails sur l'œuvre des repenties comme sur celle des Juifs. Il lui parlait même des mariages qu'il avait bénis dans ces milieux, des belles marraines qu'il avait assurées aux enfants issus de ces unions. La dernière création avait coûté assez cher, et les difficultés avaient été un instant bien grandes, car la compagnie engagée dans une telle tentative était bien pauvre. Son général avait assuré les premiers fonds par une opération assez heureuse. Il avait fait vendre, au prix de cent écus d'or, de vieilles pierres provenant des ruines de l'ancienne Rome et que les siens venaient d'exhumer. Une fois l'impulsion donnée, de riches familles se laissèrent entraîner à d'importantes aumônes, et le sort de la fondation fut assuré.

Celui qui en avait eu l'honneur songea dès lors, non plus à guérir le mal, mais à le prévenir, en faisant que les jeunes filles abandonnées et pauvres eussent à leur tour un asile : il fit créer pour elles la maison dite de Sainte-Catherine. Pareil refuge fut établi pour les garçons orphelins.

Toutes ces créations n'allaient pas sans provoquer des résistances et des calomnies ; tantôt c'était un individu furieux de voir « séquestrer » disait-il, une femme dont il était follement épris ; tantôt c'étaient des gens qui prêtaient au saint des projets de réforme extravagants. Je laisse parler Ignace lui-même : « Barbaran, écrivait-il (en octobre 1540), a intenté un procès contre la maison de Sainte-Marthe. Sa Sainteté a ordonné au cardinal Cressenzi d'en prendre connaissance. Ce dernier m'a dit hier que cette plainte n'a aucun fondement. Pour vous donner une idée de la frivolité des imputations portées contre nous, il m'a dit qu'on nous accusait de faire ce que nous faisions pour la maison

de Sainte-Marthe sans l'autorisation du Saint-Siège, de vouloir réformer le monde entier et de dresser des statuts à cette fin que toutes les femmes mariées ayant manqué à leurs devoirs soient exclues de Rome, et autres choses semblables qui n'ont ni pieds ni tête... »

Pour réduire tous ces ennuis à un minimum inévitable, la prudence d'Ignace n'était pas en défaut. Voici comment il procédait : Lorsqu'il avait l'idée d'une fondation de ce genre, il s'en ouvrait à quelques amis graves, éclairés et charitables; et il arrêtait avec eux les bases de l'institution. Pour l'achever, il s'adressait à des personnes bienveillantes ayant fortune et autorité; enfin il demandait à un cardinal d'être le protecteur de l'œuvre. Une fois l'œuvre ainsi établie, avec ses règlements, sa méthode et ses ressources propres, il s'en retirait, heureux de sentir qu'il n'y était plus nécessaire, et dès lors il s'appliquait à quelque autre essai non moins utile; car « sa charité ne pouvait jamais demeurer oisive, et toujours il méditait quelque chose de nouveau pour le salut de son prochain. »

Un tel esprit d'initiative devait l'amener sur les frontières et même sur le terrain d'autres institutions déjà fondées. Mais il savait aussi bien éviter tout conflit que garder la liberté de son action. Il est à remarquer que la Compagnie de Jésus, à son origine, devait se donner aux soins des malades, aux missions dans les campagnes, au soulagement des prisonniers, mais que, du vivant même de son fondateur, elle céda peu à peu à d'autres ordres quelques-unes des charges bien nombreuses qu'elle avait d'abord assumées. C'est plus tard sans doute que saint Vincent de Paul et saint Alphonse de Liguori devaient assurer les missions proprement dites. Mais dès 1540, saint Jean de Dieu avait ouvert sa première maison pour le soin des malades, et, quand il

mourut en 1550, l'existence de son ordre était assurée.

Tout en faisant des siens des prêtres instruits, mais libres, prêts pour toutes les tâches n'ayant point encore trouvé d'ouvriers, saint Ignace eut à repousser plus d'une offre où telle ou telle congrégation lui demandait de se fondre avec la sienne. Il avait décliné les avances des Théatins : il déclina (en 1547) celles des Somasques qui, dès lors, se réunirent aux précédents. Il devait plus tard refuser également de s'unir aux Barnabites. A toutes ces demandes il opposait toujours la même réponse : qu'il lui paraissait plus utile à la plus grande gloire de Dieu que chacune des deux sociétés demeurât telle que la Providence lui avait permis jusque-là de se constituer.

De tous ces refus il en est un qui, plus que tous les autres, mit à l'épreuve son habileté non moins que sa charité. On se rappelle qu'en Espagne surtout il avait excité de très bonne heure chez un grand nombre de femmes pieuses un intérêt qui ne s'était jamais démenti. Après l'avoir secouru pendant tant d'années à Barcelone et à Paris, Élisabeth Roser lui faisait encore passer des secours à Bologne. Lorsqu'il fut certain et connu qu'il allait fixer sa résidence à Rome, elle voulut venir auprès de celui qui l'avait appelée si souvent, et à bon droit, sa sœur et sa mère. D'autres femmes espagnoles se joignirent à elle. Ignace les accueillit, se chargea de leur direction spirituelle, et il est évident qu'elles contribuèrent généreusement à doter quelques-unes de ses fondations. Mais ici commencèrent pour lui de ces difficultés comme il n'aimait pas à en avoir ; car si prêt qu'il fût à tous les sacrifices utiles, il n'aimait pas qu'on lui fît perdre son temps (1). Sans doute il

(1) A l'égard de ces visiteurs importuns qui reviennent sans

avait de grandes obligations à Élisabeth Roser, et il voulait bien les acquitter, mais pourvu que ce ne fût pas au détriment de ses travaux présents ou futurs, et, de plus, il ne lui semblait pas que des femmes pussent y être associées directement et activement. On en devine aisément les raisons.

Dans le cas présent, Élisabeth Roser était une femme âgée et dont l'amitié avait toujours été bien au-dessus du moindre soupçon. Mais il pouvait craindre que l'exemple ne fût contagieux et ne créât un précédent. Or, nous savons qu'il voulait enlever aux siens toute hésitation, et on peut presque dire toute réflexion sur ce point, n'étant pas admis à ses yeux qu'aucun d'eux pût être tenté par l'occasion du péché. Le jour où il était entré dans Rome avec ses compagnons, il avait d'une manière générale exhorté ses amis à la prudence ; puis il leur avait dit : « Évitons toute relation avec les femmes, à moins qu'elles ne soient de la plus haute condition »...., quelques années après il pouvait ajouter..... « ou de la plus abjecte et de la plus basse, » ce qui complétait saintement le sage avis.

Donc, que des femmes isolées ou par groupe, vivant en famille ou réunies en communauté, lui demandassent des conseils, il l'admettait. Encore se contentait-il le plus souvent de leur envoyer les Exercices spirituels et de leur recommander de les faire avec soin, en s'unissant aux prières comme aux mérites de la Compagnie.

nécessité, il recommandait un ingénieux procédé, qu'il pratiquait lui-même : c'était de ne parler au fâcheux que de sujets lugubres, mort, jugement dernier, peines de l'enfer, etc. De cette façon, disait-il, ou il ne reviendra pas ou, s'il a goût à une pareille conversation, il faudra prendre patience en considération du bien qu'elle lui doit faire.

Il allait un peu plus loin lorsqu'il s'agissait de coopérer à la réforme d'un ou de plusieurs monastères. Mais ce que voulaient ici ses ardentes et tenaces compatriotes, c'était bel et bien de devenir membres de la société. Parmi elles était Dona Juana de Cardona qui devenue veuve, après fort peu de temps de mariage, d'un époux assassiné, avait déployé une activité et un courage extraordinaires à poursuivre le meurtrier, puis s'était consacrée, avec une piété non moins passionnée, à soigner les malades des hôpitaux. « Mon très révérend et très cher père, écrivait-elle de Valence à Ignace en 1546, je n'ai jamais eu et n'ai point encore d'autre sentiment en Notre-Seigneur, si ce n'est que je suis appelée par lui à passer dans le camp et sous l'étendard de la Compagnie du nom de Jésus. Ainsi, mon cœur est prêt, mon très cher père et seigneur, mon cœur est prêt. Humblement prosternée à vos pieds, je ne m'en relèverai pas et, comme la Cananéenne, je crierai jusqu'à ce que vous m'ayez donné le salut de l'âme dont la fille de la Cananéenne est la figure. Commandez-moi d'aller dans les Indes ou de rester ici ou d'aller n'importe où, je vous obéirai jusqu'à la mort. Celle qui, cédant aux mouvements immodérés de son âme a fait plus de mille lieues pour demander justice, ne craindra pas de faire de nouveau tout autant de chemin et même de voyager en pèlerine tout le reste de sa vie, afin d'obtenir miséricorde, et cela uniquement par amour et pour l'amour de celui auquel elle s'est donnée tout entière, âme et bien... etc. »

La lettre entière est vraiment belle, celui qui la recevait ne pouvait qu'en être touché. Mais enfin il dut trouver exagéré que pour « obtenir miséricorde » et assurer « le salut de son âme », Dona Juana crût nécessaire d'être admise dans les rangs de son Institut. Nous

n'avons pas la réponse qu'il lui fit; mais nous avons la lettre qu'il écrivit alors à Élisabeth Roser, le 1er octobre 1546, pour lui faire savoir qu'il ne pouvait plus « la tenir sous son obéissance, » ni admettre qu'elle fût liée à lui par des vœux; que de nouveau il la tenait comme sa bonne mère, ainsi qu'elle l'avait été si longtemps, mais non plus comme sa fille spirituelle. A la suite de cette discussion, ses rapports avec sa bienfaitrice risquèrent d'être gravement troublés. Il y eut des contestations et presque un procès pour certain retrait de sommes versées ou dépensées... L'adresse consommée et la douce fermeté d'Ignace apaisèrent finalement le conflit; et ses rapports avec Élisabeth redevinrent bons. En attendant, il ne s'était pas seulement fait décharger par le Pape de la direction qu'il avait d'abord assumée; pour mieux s'assurer contre un retour d'exigences analogues, il avait obtenu que le Saint-Père fît défense à la Compagnie d'avoir aucun lien spécial avec aucun ordre religieux de femmes. Plus tard il inséra dans les Constitutions l'interdiction expresse de se charger de la direction ordinaire d'un couvent de religieuses. Ribadeneira qui avait vu de près cette petite lutte la résumait en ces lignes courtes, mais suggestives : « Il est étonnant combien le gouvernement de ces trois bonnes femmes (trium muliercularum) lui a valu, en quelques jours, de tracas et d'ennuis. »

Si le chef de la Compagnie nouvelle eut de ce côté quelques déboires, il fut amplement dédommagé par les publics et solennels témoignages d'estime fraternelle des chefs de deux grands ordres religieux, les chartreux et les dominicains.

*
* *

Par quel art et avec quelle diplomatie l'institut nouveau venait-il à bout de ses adversaires et obtenait-il une popularité croissante? Voulant juger la personne de saint Ignace, Edgard Quinet a écrit cette phrase assez remarquable, une de celles dont il faut tenir compte à un ennemi; car dans son incohérence un peu cherchée elle recouvre un certain effort d'impartialité : « En lui, dit-il, le Machiavel n'avait pas étouffé le saint François d'Assise ». Le « saint François d'Assise », nous l'avons vu dans le pénitent plein de l'amour de Dieu et de l'amour de tous ceux que le Christ a voulu sauver, dans le pèlerin qui se contente pour lui de la mendicité, mais qui voudrait la rendre inutile aux humbles, dans l'ami des pécheurs, dans l'homme soucieux du soulagement intelligent de toutes les misères, dans le prêtre secourable aux courtisanes. Le moment est-il venu de chercher le « Machiavel »? Si Edgard Quinet n'a choisi ce nom que pour rappeler une connaissance des hommes et une science du gouvernement toutes les deux incomparables, il ne s'est pas trop éloigné de la vérité. S'il a entendu, comme il est probable, faire une allusion blessante (dans toute la force du mot) à une politique selon lui plus riche d'habiletés que de scrupules, eh bien! essayons d'y regarder de plus près.

Une première réflexion s'impose, c'est que la politique de Machiavel est essentiellement individualiste, et qu'elle cherche surtout ses éléments de succès dans la division, tandis que la politique de saint Ignace est essentiellement catholique et vise partout à l'union des âmes. Y vise-t-elle par des moyens qui sentent le mé-

pris des hommes et qui ne respectent point leur dignité naturelle? A notre héros de répondre ici pour nous.

Relisons d'abord les instructions qu'il donne, en plusieurs circonstances très importantes, à ceux des siens qu'il charge de missions.

A l'égard de François Xavier, il semble qu'il se soit borné à l'expression aussi simple que possible d'une confiance absolue. Il l'envoie, puis il lui écrit en lui donnant des nouvelles de ce qui se fait à Rome et dans le reste de l'Europe pour le développement de la Compagnie. Xavier lui répond comme un ami répond à un ami. Ce qu'on sent le plus dans ces lettres, c'est la conformité complète d'idées et la liberté d'âme qu'elle assure à l'un comme à l'autre.

La première mission que le maître eut vraiment à inspirer fut celle qui envoya deux des siens en Irlande. La pauvre île souffrait d'un trouble profond causé par la politique religieuse d'Henri VIII. Tandis que les Lords anglais avaient suivi le roi dans son schisme, la population indigène restait catholique-romaine; mais ses rapports avec le Saint-Siège rencontraient d'énormes difficultés. C'est pourquoi l'un de ses évêques avait demandé au Pape d'envoyer un nonce apostolique qui se rendît compte des choses et donnât aux fidèles les dispenses et les grâces que la situation semblait exiger. Paul III avait voulu confier cette mission à la petite Compagnie qui venait de lui jurer obéissance. Ce fut Codure qui dut tout d'abord être envoyé; mais il mourut avant que le jour du départ ne fût assuré. La tâche échut dès lors à Salmeron et à Broët, et on leur donna comme compagnon un jeune novice, nommée Zapata, qui, disposant encore de sa fortune, voulut faire les frais de l'expédition.

Elle devait être pénible et même dangereuse. Les

envoyés n'y jouaient ni plus ni moins que leurs têtes. Ordre était donné par le gouvernement d'Angleterre de les arrêter comme agents de la cour de Rome. Leur tête était mise à prix et, comme on les recherchait de tous côtés, ils furent obligés de changer continuellement de résidence. A peine purent-ils rester trente-six jours en Irlande; ce séjour pourtant leur suffit pour affermir la foi catholique par le spectacle de leur conduite courageuse et désintéressée.

Telle fut, en résumé, la nature de leur mission. Il ne faut pas le perdre de vue, pour bien apprécier les instructions que le maître leur donna. Des difficultés spéciales qu'ils allaient rencontrer, du danger que pourrait courir leur sécurité personnelle, le texte qui nous a été conservé ne dit rien. En revanche, on sent que le fondateur, traçant pour la première fois des règles de conduite diplomatique, a tenu à les donner assez larges et assez hautes pour que les siens pussent ensuite les appliquer indifféremment à toutes les circonstances, aux faciles comme aux difficiles, à celles qui exposeraient à la mort comme à celles où il y aurait à se défendre contre des offres d'honneurs et de dignités. On verra bientôt qu'il n'aimait pas descendre à des détails dont ses subordonnés étaient destinés à devenir les meilleurs juges au contact immédiat et prolongé des événements; mais pour porter sur les obligations les plus générales, ses ordres n'en étaient pas moins d'une remarquable précision.

D'abord, nous sommes au temps où la vente des indulgences et le trafic des choses saintes a discrédité l'Église. Aussi le vrai réformateur dit-il avec autant de prudence que d'amour sincère de la pauvreté : « Quant à l'argent, ne touchez même pas à celui qui serait fixé pour les dispenses que vous accorderez; faites-les distri-

buer aux pauvres par des mains étrangères ou employez-les en bonnes œuvres, afin que vous puissiez, si besoin est, assurer avec serment que dans le cours de votre légation vous n'avez pas reçu une obole (1) »

La prudence qui dictait de telles paroles avait-elle rien d'excessif? N'est-il pas évident qu'elles avaient pour but la pacification des esprits, en ôtant tout prétexte aux accusations passionnées des dissidents comme aux railleries des sceptiques? Et n'est-ce pas cet apaisement qui était encore cherché plus que la tranquillité des missionnaires quand il était dit à ceux-ci : « Non seulement dans vos sermons, mais encore dans vos discours particuliers, surtout lorsque vous réconcilierez entre eux des ennemis, ne perdez pas de vue que toutes vos paroles peuvent être publiées et ce que vous dites dans les ténèbres manifesté au grand jour. »

Reste l'art de parler aux gens pour les ramener au bien ou pour obtenir leur concours. De tout temps, mais plus encore dans les siècles précédents que dans le nôtre, il a bien fallu distinguer la manière de parler aux grands de la façon de parler aux petits. Ni le dogme ni la morale ne varient, mais l'art de les faire accepter varie nécessairement avec l'état d'esprit, les habitudes et les préjugés de ceux qu'on entreprend. Cet art là, Ignace y était consommé, plus peut-être que ne le souhaiteraient ceux qui aiment par-dessus tout l'égalité et la liberté évangéliques. Son excuse, s'il avait à en produire ici, serait que les éclats ne servent généralement à rien... si ce n'est à satisfaire celui qui les risque. Dans les instructions que nous analysons il se borne à la recommandation suivante : « lorsqu'il faudra par-

(1) Ce qu'il conseillait là il le pratiquait lui-même, tenant toujours une comptabilité exacte de ce qu'il recevait et donnait.

ler aux grands, que Broët en soit chargé ». On sait que Salmeron avait l'aspect tout jeune et que Broët « représentait » davantage.

Vient enfin l'étude des rapports à avoir avec le commun des hommes. Ici le maître en diplomatie est beaucoup plus explicite, et il vaut la peine de le citer. « Je vous recommande d'être avec tout le monde en général, mais surtout avec vos égaux et vos inférieurs, sobres et circonspects dans vos paroles, toujours disposés et patients à écouter, prêtant une oreille attentive jusqu'à ce que les personnes vous aient dévoilé le fond de leurs sentiments ». — En effet, on a ainsi prise sur eux ; mais il faut éviter de leur en laisser prendre sur soi. Quand vous serez ainsi éclairés, « alors vous leur donnerez une réponse claire et brève qui prévienne, autant que possible, les instances; vous les congédierez ensuite d'une manière gracieuse. »

Trouve-t-on ces conseils « machiavéliques »? Avant de se prononcer, qu'on cherche à quelles fins ils doivent servir. Celui qui les a dictés nous le dit lui-même : il faut trouver les moyens de gagner la confiance en tenant un langage approprié au caractère et en saisissant avec prudence l'occasion de louer ce que l'on voit de bon : puis la confiance une fois gagnée, on peut appliquer à ce que l'on a vu de mauvais le remède propre à guérir. Cette double fin posée, on ne trouvera, je crois, rien que de sage et de digne d'être retenu dans des avis comme ceux-ci : « Après avoir étudié le caractère et les mœurs de chaque personne, vous chercherez à vous y conformer autant que le permettra le devoir; en sorte que si vous traitez avec un caractère vif et ardent, vous vous gardiez de toute lenteur ennuyeuse; il faut au contraire devenir un peu lents et mesurés si celui auquel vous parlez se montre plus circonspect et plus pesé

dans ses discours. » C'est dire que celui qui est prêt à se mettre ainsi au ton de ses interlocuteurs est un homme devenu maître de lui, ne connaissant plus ni colère ni défaillance, fort, en un mot, de la vraie force. Ignace veut dans tous les cas que, s'il faut agir pour le bien d'autrui, on ne connaisse plus cette fois que la promptitude et une fidélité empressée à tenir sa parole : « Dans les affaires, anticipez plutôt que de différer et d'ajourner. Si vous promettez quelque chose pour demain, faites-le aujourd'hui. »

Ainsi donc, une méthode générale, mais aucun mandat impératif, point de résolutions imposées d'avance à un agent passif. « Délibérez entre vous pour tous les points sur lesquels vos sentiments seraient partagés : faites ce que deux sur trois auraient approuvé. Rendez compte tous les mois de votre légation. »

Je ne sais si on s'étonnera de cette latitude laissée — pour les actes proprement dits — aux délibérations et aux résolutions des envoyés. Elle est cependant bien dans les habitudes d'Ignace, et elle est facile à comprendre dans la diplomatie d'un groupe où le but final ne varie pas, où chacun le connaît, où chacun est toujours prêt à s'y dévouer avec un égal amour et un égal esprit de sacrifice. C'est quand il n'a pas de politique connue, même de lui, ou qu'il poursuit des buts inavouables, qu'un État se voit obligé d'imposer chaque jour à ses délégués l'acte destiné à servir l'aventure ou la passion du moment. C'est quand il a sa volonté traditionnelle et arrêtée, qu'il peut le mieux se contenter de bien choisir ses serviteurs et de laisser à leur initiative le soin de trouver sur place les résolutions les plus conformes aux intérêts et à la gloire de leur pays. A plus forte raison doit-il en être ainsi dans une société qui n'a en vue que des intérêts à la fois universels et éternels.

Lorsqu'Ignace donna ces instructions à Salmeron et à Broët, il n'était général que depuis quelques mois. On sera peut-être tenté de croire que son autorité n'était pas encore bien assise. On aurait tort assurément. Du reste ouvrons les instructions qu'il a données cinq ans plus tard à ce même Salmeron et à Lainez délégués au Concile de Trente. Il y a là quelques indications plus positives, parce que les circonstances sont à la fois plus importantes et mieux connues; mais l'esprit, en somme, est le même.

Du moment où ils sont plusieurs attelés à un même travail, il ne faut pas que l'esprit d'initiative engendre la division. C'est pourquoi il leur dit : « Quoique vous ne deviez jamais oublier ce qui est le propre de notre institut, il faut néanmoins vous souvenir avant tout de conserver entre vous l'union la plus étroite et le plus parfait accord de pensées et de jugements. Qu'aucun de vous ne se fie à sa seule prudence, et, comme sous peu de jours Claude Le Jay que le Cardinal d'Augsbourg envoie au Concile en qualité de procureur se réunira à vous, vous vous fixerez un temps chaque jour pour délibérer en commun. » Il ne suffit pas cependant de délibérer à la veille des événements. Il est des tâches auxquelles il faut s'être préparé plus longtemps d'avance. « C'est pour cela, écrit le maître, que je vous donne quelques avis qui pourront vous être utiles dans le Seigneur, soit en les conservant tels qu'ils sont, soit en en retranchant, soit en y ajoutant de semblables. » Voici le sommaire de ces avis, tel qu'il en fait lui-même le résumé aussi clair que précis : « Vous ne perdrez jamais de vue ces trois points principaux; 1° dans le concile, la plus grande gloire de Dieu et le bien de l'Église universelle; 2° hors du concile, votre ancienne règle et méthode d'aider les âmes; 3° le soin particulier

de votre âme, afin que vous ne veniez pas à vous négliger et à vous abandonner vous-mêmes, mais que vous vous efforciez au contraire de vous rendre de jour en jour plus dignes de soutenir votre emploi. »

Cet emploi n'était ni médiocre ni facile, puisque la vie de l'Église était en jeu et que les deux jésuites étaient chargés de la défendre comme théologiens du souverain-pontife. Or, il est à remarquer que le général de la Compagnie n'entre en aucun détail ni sur les prétentions des protestants, ni sur les difficultés des dogmes à concilier, ni sur le parti à prendre au milieu des conflits de toute nature qui divisaient, selon leurs intérêts apparents, le Pape et les princes temporels, l'empereur et le roi de France, les nations du Nord et celles du Midi, les ordres religieux et le clergé séculier, etc. (1). Sur tout ce qui doit être discuté, Ignace s'en rapporte à l'Esprit-Saint et ensuite à ses deux fils plus qu'à lui-même. Avait-il déjà inséré dans ses Exercices la deuxième partie de ce que nous y lisons sur les « règles d'orthodoxie » ? Admettons qu'il l'eût fait. Les deux éminents théologiens n'y trouvaient rien que de rationnel, sans quoi que ce soit de nature à limiter la liberté de leurs recherches; car il y est dit qu'on ne doit jamais, en trop parlant de la prédestination, de la grâce et de la foi, s'exposer à affaiblir la croyance en la liberté et en la nécessité des bonnes œuvres. Au point de vue doctrinal, ceci seul était un phare lumineux qui suffisait à faire éviter les écueils les plus dangereux des doctrines nouvelles; car, il ne faut pas l'oublier, ce qui nous paraît aujourd'hui presque banal était discuté

(1) Polanco dit que les prélats espagnols avaient commencé par regarder les deux jésuites d'un assez mauvais œil et ne s'en cachaient pas.

alors avec une passion qui risquait de mettre l'Europe à feu et à sang. Mais enfin les instructions spéciales ne contiennent absolument rien sur les problèmes à élucider et sur les solutions à faire triompher. En revanche, les conseils qui sont donnés sur l'art d'intervenir et sur l'art de discuter sont véritablement admirables de sérénité, de bon sens et de charité.

« Dans le concile, il faut que vous soyez plutôt lents que prompts à prendre la parole, réfléchis et charitables dans vos avis sur les choses qui se font ou doivent se faire, attentifs et calmes en écoutant, vous appliquant à saisir l'esprit, l'intention et les désirs de ceux qui parlent, afin que vous sachiez plus à propos vous taire ou parler. Dans les discussions qui s'élèveront, il faudra apporter les raisons des deux sentiments, afin que vous ne paraissiez pas attachés à votre propre jugement. *Vous devez toujours, selon votre pouvoir, faire en sorte que personne ne se retire, après vos discours, moins disposé à la paix qu'il ne l'était au commencement.* »

Comme on sent qu'ici le saint est bien sur le terrain qui lui appartient et où il est le maître incontesté! Il s'inquiète de la conduite à tenir hors des séances du Concile. Qui ne sait que toute assemblée quelle qu'elle soit a ses couloirs et ses coulisses où les hommes, toujours hommes, discutent entre eux les petites raisons, souvent plus fortes que les grandes, et essaient de résoudre les questions par ce qui ne se dit pas plus que par ce qui est invoqué publiquement. Or, comment parle ici le « Machiavel »? Et de quelle épaisseur a-t-il recouvert le saint François d'Assise?

« Hors du Concile ne négligez aucun moyen de bien mériter du prochain. Cherchez plutôt les occasions d'entendre les confessions et de prêcher, de donner les Exercices, d'instruire les enfants et de visiter les pau-

vres dans les hôpitaux, afin que la grâce de l'Esprit-Saint descende avec d'autant plus d'abondance sur les Pères du Concile, que vous l'attirerez avec plus de ferveur par ces œuvres d'humilité et de charité (1). » Telle était donc, selon le père de la Compagnie de Jésus, la vraie manière de se mêler aux intrigues et de préparer le triomphe de ses idées personnelles. Trouvera-t-on maintenant qu'il y a trop de prudence à répéter aux deux théologiens ce qui avait déjà été dit aux deux légats d'Irlande? « Pensez que tout ce que vous dites à vos pénitents peut être publié sur les toits! En donnant les Exercices et toujours, parlez comme vous le feriez en public. » — A quoi tendait cette circonspection? on l'a vu, je pense, assez clairement : à la paix! Et si elle paraît, à trop juste titre, nécessaire envers les grands du siècle et de l'Église, le « Saint François d'Assise » veut plus de laisser-aller avec les petits : « Vous visiterez les hôpitaux tour à tour tous les quatre jours, à des heures qui ne soient pas gênantes pour les malades. Vous consolerez leurs douleurs, non seulement par vos paroles, mais en leur apportant, autant que vous le pourrez, de petits présents. Enfin, si, pour résoudre les questions, il faut que les paroles soient brèves et bien pesées, au contraire pour exciter à la piété on doit parler avec une certaine prolixité et d'une manière bienveillante. »

(1) C'est là ce qu'un livre récent, plus rempli d'épigrammes que de faits et surtout de faits exacts, appelle « envoyer ses disciples dans la fournaise en leur donnant des règles minutieuses, puériles et bigotes. » J'admire encore avec quelle sûreté le même auteur (dont je ne cherche pas à lever le pseudonyme) reproche à saint Ignace d'avoir *oublié* que la réforme des mœurs ecclésiastiques était la grande question du Concile, et que cela seul pouvait sauver l'Eglise et confondre l'hérésie...

Le manuel diplomatique de l'homme de Loyola, nous le connaissons donc. Lainez et Salmeron s'en inspirèrent en vrais disciples ou plutôt en vrais fils. Le premier avait trente-quatre ans, le second trente et un ans. Il est hors de notre sujet de raconter la part si brillante qu'ils prirent tous les deux aux grandes discussions du concile, notamment sur la justification. Là c'étaient leurs talents personnels et leur science propre qui remportaient de si beaux succès. Mais c'était surtout l'esprit de leur Père qui éclatait dans leur conduite hors du concile; car tout le programme qui leur était tracé pour leur conduite envers les pauvres et les malades, ils le remplirent admirablement. Tous les deux avaient refusé l'hospitalité des cardinaux et logeaient à l'hôpital. Sur l'argent que le Pape et le cardinal d'Augsbourg avaient voulu leur donner pour leur entretien, ils pourvurent au soulagement de bien des malheureux. En un seul jour ils en vêtirent de pied en cape soixante-seize qui vinrent processionnellement dans une église où, après un sermon, les attendait un repas en commun, et ils les renvoyèrent ainsi chez eux.

De pareils procédés n'agirent pas seulement sur les délibérations du concile en donnant aux arguments des théologiens cette autorité qui agit sur le fond des âmes; mais un grand nombre de prélats étrangers apprirent là à estimer la Compagnie, et dès lors lui demandèrent des missions, des collèges, des Universités, en lui offrant les moyens nécessaires pour y subvenir.

*
* *

L'action du Général ne pouvait, elle aussi, que grandir et accroître l'importance des rapports qu'il entre-

tenait avec les princes. Déjà il avait eu à intervenir en des négociations fort délicates. Un différend assez grave s'était élevé (en 1542) entre le Pape et Jean III, roi de Portugal. Celui-ci reprochait au Souverain Pontife d'avoir disposé sans son aveu d'un important bénéfice de son royaume. Or, l'un et l'autre étaient des bienfaiteurs insignes de la Compagnie. L'embarras d'Ignace devait être grand. Il sut avec une extrême adresse suggérer à la cour de Rome un arrangement lui permettant de donner satisfaction au roi, sans apparence de recul ou de désaveu. D'autre part, sans écrire directement à Jean III, il fit mettre sous ses yeux des explications si délicates que tout ressentiment fut apaisé.

Quelques années plus tard, en 1548, un dissentiment s'était élevé entre les citoyens de la ville de Tivoli et les habitants de la place forte de Saint-Ange qui appartenait à Marguerite d'Autriche. On allait en venir aux mains lorsqu'Ignace conseilla avec succès de demander à un arbitrage la solution de la difficulté.

Entre temps, les occasions ne manquaient pas de négocier avec les princes pour les intérêts de la Société et pour ceux, beaucoup plus grands, qu'elle avait à cœur de servir. On adressait à son chef bien des demandes qui ne trouvaient pas toutes auprès de lui le même accueil. Les uns voulaient faire de tel de ses Pères un évêque auquel ils entendaient confier un important diocèse de leurs États. Les autres lui réclamaient des religieux pour fonder des universités ou des collèges. Autant il se prêtait à ces dernières requêtes et les provoquait même avec habileté, autant il s'appliquait à décourager les premières. Le frère de Charles V, Ferdinand Ier, roi des Romains (c'est-à-dire souverain de l'Autriche propre), tenait beaucoup à donner l'évêché de Trieste à Le Jay dont il connaissait les travaux à

Ratisbonne, à Ingolstadt et à Nuremberg, aux diètes de Spire et de Worms. Les cardinaux donnaient les mains à ce projet, le Pape l'agréait, et Le Jay fut sur le point d'être nommé. Par l'intermédiaire de Marguerite d'Autriche, Ignace put obtenir un délai, puis il entreprit de faire renoncer Ferdinand à son dessein. Voici par quelles prières et quelles observations énergiques il parvint à le persuader (8 décembre 1546).

« ... Le plus grand bienfait, la plus insigne faveur dont vous puissiez nous honorer est de nous aider à marcher sincèrement et fidèlement dans la voie de notre institut. Or les honneurs, selon nous, lui sont tellement opposés, que s'il fallait inventer un moyen de le détruire de fond en comble, le moyen le plus efficace serait de nous forcer à accepter des dignités ecclésiastiques. Ceux qui sont entrés les premiers dans cette Compagnie se sont proposé d'aller, pour la cause de la religion et sur le moindre signe du Souverain Pontife, dans toutes les parties de la terre : de sorte que le premier et véritable esprit de cet institut est d'aller, en toute humilité et simplicité, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, de ville en ville et de province en province, sans fixer son action dans aucun pays en particulier... Cette petite Compagnie a fait d'assez rapides progrès par la sainteté, l'humilité et la pauvreté. Si les peuples nous voyaient dans les honneurs et dans les risesses, ils auraient lieu de se scandaliser de notre changement et ils prendraient de nous une opinion qui rendrait tous nos travaux inutiles... Nous vous supplions, par le sang de Jésus-Christ, de vouloir, dans votre clémence et votre piété, éloigner de nous un tel danger... »

Je crois que le ton presque passionné de cette lettre ne peut laisser aucun doute à personne sur la sincérité

de son auteur. Je ne ferai qu'une concession à ceux dont l'esprit soupçonneux cherche toujours une arrière-pensée. La supplique dit : « notre esprit est d'aller en toute humilité et simplicité ». Reconnaissons qu'elle eût pu ajouter « et en toute liberté ». Ignace avait le droit de le penser et il eût même eu celui de le dire. C'est bien cet esprit qui persista dans tous les efforts qu'il fit encore par la suite pour éviter un évêché à Canisius, la pourpre à Lainez et à François de Borgia.

Quant à combattre l'hérésie par des fondations, il était impossible d'y être plus résolu qu'il ne l'était. Mais si l'on veut savoir avec quelles dispositions, avec quelles armes, avec quelle politique il s'y employait, on n'a qu'à lire ces lignes écrites (1549) au duc de Bavière : « Ce collège (qu'il s'agissait de fonder à Ingolstadt) rapporte à une seule fin toutes les études, tous les soins et toutes les veilles : c'est de corriger les mœurs dépravées de ce temps, de convertir les cœurs par les exemples, par la sanctification des âmes, par une science et une érudition fondées sur la pure et véritable foi et sur les saints préceptes de Jésus-Christ, de ramener les hommes des pernicieuses séductions des plaisirs à une vie chrétienne et bienheureuse, de la chair à l'esprit, du monde à Dieu. »

Au cours de tous ces travaux et de toutes ces négociations, l'institut avait éprouvé (en 1546) une grande perte. Le Père Le Fèvre, que le Pape avait fait revenir d'Espagne pour l'envoyer, lui aussi, au concile de Trente, était mort à Rome dans les bras d'Ignace. Mais à ce moment même, se préparait, précieux dédommagement, la vocation de François de Borgia. François de Borgia, duc de Gandie, avait, du vivant même de sa femme, au milieu de tous ses honneurs, été un homme de haute piété. En 1545, il faisait agréer

d'Ignace le don d'un collège, tout construit et tout doté, qui devait devenir bientôt une Université, la première de la Compagnie. Les deux personnages étaient bien faits pour s'entendre, car le grand seigneur n'avait ni moins d'humilité ni moins d'ardeur pour le service de Dieu que celui auquel il devait plus tard succéder. Il entendait bien ne pas rester, comme il l'écrivait, » un serviteur inutile » ne faisant autre chose que « manger son pain sans le gagner ». Autre parole qui ne devait pas trouver moins d'écho : « ce qui surtout nous fait défaut ici, ce sont des hommes; la volonté manque à ceux qui ont du talent et de la science, et la science manque à ceux qui ont de la bonne volonté. » Devant un tel homme — car c'en était bien un, celui-là, et qui offrait les moyens d'en former d'autres, — Ignace conçut l'une de ces amitiés comme la sainteté en éprouve et en inspire. Rien ne peut surpasser la noblesse et la grandeur des témoignages qu'en donnent ses lettres d'alors. Bientôt, la duchesse étant morte, le duc, malgré ses huit enfants, veut faire partie de la compagnie et, avec la résolution tenace de l'Espagnol aisément dur à lui-même, il s'inflige des pénitences excessives. Mais le maître le modère : il ne veut l'accepter que quand il aura marié ses filles, établi ses fils, et, en attendant, il lui trace un plan d'études. « Comme vous avez de solides principes dans les lettres, ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'élever sur ce fondement l'édifice sacré de la théologie » Puis il lui ordonne de supprimer une grande partie de ses mortifications corporelles, de remplacer celles qui épuisent par celles qui affranchissent, afin que l'esprit et le corps soient propres à mieux servir Dieu par des pensées, des paroles et des œuvres non plus froides, troubles et mêlées, mais « ardentes, claires et justes ». A de pa-

reilles âmes, pour s'entendre, peu de mots suffisent, surtout quand ils ont une telle plénitude.

Ainsi le maître pouvait se dire en son pieux langage qu'il avait assuré déjà à sa compagnie de puissants protecteurs, au ciel et sur la terre. Une à une lui étaient venues les faveurs de l'Église. Une bulle de 1543 avait supprimé la limitation opposée d'abord au nombre des profès. Une autre de 1545, avait donné aux jésuites le pouvoir de prêcher et d'administrer les sacrements. En 1546, une nouvelle bulle avait accordé à la société le droit d'admettre des coadjuteurs temporels et spirituels, avec participation aux privilèges de l'ordre. En 1548, sur la demande du Duc de Gandie, Paul III faisait examiner les *Exercices* et les déclarait « remplis de l'esprit de Dieu ».

Ce fut l'un des derniers actes de ce Pontife à qui la compagnie et l'Église tout entière durent beaucoup. Jules III qui lui succéda fut-il, comme on l'a dit, un pape indolent, se désintéressant des grandes affaires de l'Europe? Je n'ai pas ici à l'examiner. Ce qui est certain, c'est que la Société ne perdit point de temps pour obtenir de lui la confirmation de son existence. Au Concile de Trente elle avait éprouvé sa bienveillance et avait reçu des marques de son estime. Dès le début du nouveau règne elle vit ses demandes exaucées, quelques-unes même positivement dépassées. Elle reçut, par exemple, dans l'extension du jubilé aux contrées évangélisées des Indes, de la Chine et du Japon, des droits et des privilèges tout spéciaux qu'elle n'avait pas réclamés pour ses missionnaires. Puis vint la bulle confirmative. Elle reproduisait purement et simplement la bulle de Paul III encadrant l'exposé qui, nous l'avons vu, avait été présenté par les premiers Pères eux-mêmes.

Dès lors Ignace pouvait jeter ses regards avec confiance et « consolation » sur l'œuvre accomplie. Au commencement de l'année 1550, voici quel était l'état de la société. Elle n'avait érigé encore que trois provinces : l'Inde orientale, ayant pour provincial François Xavier, le Portugal avec Simon Rodriguez, l'Espagne avec le P. Araoz. La France, l'Allemagne, l'Italie, la Sicile n'étaient pas organisées en provinces ; mais dans chacun de ces pays étaient des Pères dont le chef correspondait avec Ignace : celui-ci leur servait de provincial, en même temps qu'il était général de la Compagnie entière. Celle-ci comptait vingt-cinq résidences fixes et un assez grand nombre de missions temporaires. De nombreux collèges (disons plutôt des écoles) existaient déjà dans l'Inde, et des Pères commençaient à partir pour le Congo et pour le Brésil. Des revenus avaient été constitués pour les maisons de Coïmbre, Gandie, Padoue, Messine. La maison de Rome entretenait cinquante novices. C'était, non plus l'enfance, mais la jeunesse presque adulte, ayant l'avenir devant elle. Elle attendait les contradictions, les difficultés, les persécutions, elle avait la force nécessaire pour y résister.

Celui qui l'avait créée et soutenue crut que le moment était venu où il pouvait, où peut-être même il devait en laisser le gouvernement à un autre. Déjà en 1547, il avait essayé d'abdiquer et de mettre Lainez à sa place. En 1550, après la bulle de Jules IV, il convoqua tous ceux qui pouvaient venir à Rome, et il leur exposa par écrit le désir qu'il avait de résigner ses fonctions. On a conservé cette missive. Il serait assez difficile, ce semble, d'y trouver quoi que ce soit de théâtral et de convenu. « Considérant mes péchés, mes défauts, mes infirmités corporelles et spirituelles, j'ai

pensé bien des fois et vraiment je le pense du fond du cœur, que je suis infiniment éloigné du degré de force nécessaire pour soutenir le fardeau que la compagnie m'a imposé. En conséquence, je désire vivement et je vous demande que, la chose bien examinée sous toutes ses faces, vous choisissiez quelqu'un qui s'acquitte mieux que moi ou assurément moins mal du gouvernement général de la compagnie. Je dirai même que ce n'est pas seulement sur un meilleur que moi que je veux reporter ma charge ; je suis prêt à la donner à qui ne ferait ni mieux ni plus mal. Donc, pour procéder régulièrement, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je dépose le généralat simplement et absolument : j'en dépose et abandonne tout l'office. Je supplie en Notre-Seigneur, de toutes les forces de mon âme, les profès et ceux qu'il leur plaira de s'adjoindre pour cette délibération, d'accéder à mon juste désir. Enfin je vous prie tous de prendre en bonne part la supplication que je vous adresse. »

Comment « discerner l'esprit » dans lequel ces paroles ont été écrites? Était-ce un acte de défaillance inspiré par la lassitude physique et comme une aspiration toute naturelle, toute humaine à un repos bien gagné? Était-ce un acte de pure humilité? Était-ce une aspiration vers la vie contemplative dont les douceurs paraissaient trop différées à celui qui se voyait impliqué dans tant de négociations et tant d'affaires? Il y avait sans doute un peu de tout cela dans le désir que manifesta un jour saint Louis d'abdiquer la royauté et de se retirer dans un couvent; et peut-être les motifs de saint Ignace étaient-ils également complexes. Chez un homme si habitué à se dompter lui-même, le seul amour du repos n'eût pas suffi. Il faut en dire autant du désir des « visites » surnaturelles, car si les

études scolastiques, si la grammaire et la dialectique avaient exigé qu'il comprimât ses élans mystiques, ni l'action, ni le travail d'administration et de gouvernement ne lui demandaient — on le verra tout à l'heure — un pareil sacrifice. Enfin, l'humilité même ne semble pas avoir pu jouer ici un rôle absolument exclusif, puisqu'il lui suffit, écrit-il, qu'on trouve quelqu'un qui ne soit ni meilleur ni pire que lui. Pour démêler toutes ces influences, il faudrait une conscience aussi exercée et aussi sûre que la sienne. Disons cependant qu'on a toujours tort quand on soupçonne la sincérité des remords de ces grandes âmes, comme quand on raille les plaintes des hommes de génie sur leur imagination ou sur leur mémoire. Plus on a, plus on cherche et plus on est exposé à souffrir de ne pas rencontrer tout ce que l'on veut. Plus on a de mémoire, plus on a de souvenirs qui s'efforcent de se compléter en en appelant d'autres; et c'est alors qu'on se plaint, comme Montaigne, de voir que beaucoup, dans le nombre, ne répondent pas tout de suite à l'appel. Ainsi est l'humilité de ceux que nous jugeons parfaits quand nous ne les comparons qu'à ce que nous sommes...

Quoi qu'il en soit, Ignace vit sa demande repoussée à l'unanimité. Il ne lui restait plus qu'à se résigner. C'est ce qu'il fit, et il se remit tout de suite au travail déjà commencé des Constitutions. La rédaction définitive, le commentaire et l'application normale de ces constitutions, voilà ce qui remplit à peu près complètement la dernière période de sa vie, de 1551 à 1556.

CHAPITRE IX.

LES CONSTITUTIONS RÉDIGÉES, COMMENTÉES, APPLIQUÉES. LES DERNIERS TRAVAUX ET LA MORT.

Jules III, en confirmant l'existence de la Société, l'avait, comme Paul III, autorisée à vivre et à se régir selon ses constitutions; mais si ces constitutions étaient vivantes dans l'esprit du fondateur, le texte complet n'en était encore ni publié, ni même arrêté.

En 1550 cependant, une première rédaction avait été soumise aux Pères qui, convoqués à Rome, avaient pu s'y rendre (1).

De ce premier texte, largement modifié à la suite de ces délibérations (je me guide ici sur l'Avant-propos de la grande édition in-folio de Madrid 1892) sortit un second texte, dit texte autographe. Saint Ignace voulut l'envoyer partout et jusqu'aux Indes, afin que tous les membres de la compagnie, sans exception, pussent faire leurs observations librement (2). « Et cela commença à se

(1) Ce qui leur fut communiqué ne fut vraisemblablement pas le texte écrit de la main d'Ignace, car ce texte était en espagnol : ce fut la traduction latine que Polanco en avait faite et qu'avaient revue quelques collaborateurs, dont sans doute le P. Frusius, celui qui avait déjà traduit en latin les Exercices.

(2) Il leur avait été surtout demandé de juger les divers articles au point de vue des nécessités ou des difficultés propres à leur

faire en 1552. » Ce texte ainsi mis en circulation, puis confronté avec les résultats de cette consultation universelle, fut encore amendé, soit par saint Ignace lui-même, soit, après sa mort, par la première « congrégation » ou assemblée de l'ordre. Il en résulta un troisième texte qui, soigneusement revu par Polanco, fut définitif, en ce sens que si la quatrième congrégation le retoucha plus tard, ce fut simplement au point de vue de la forme, pour corriger des fautes de copie, des lapsus. En réalité, les constitutions rédigées par Ignace ne subirent, du fait de ses compagnons, que des modifications de détail, conformes à ses vues, inspirées de son esprit, presque toutes consacrées par lui-même. On peut affirmer en toute sécurité que l'œuvre est bien de lui.

Pour l'analyser dans tous ses détails et la comparer aux Constitutions des autres ordres il faudrait de longs développements. Mais ce que nous cherchons surtout ici, c'est la marque de la personnalité du grand saint. Essayons de suffire à la tâche sans trop abréger et sans nous écarter de notre vrai but.

Commençons par ce qui a toujours provoqué le plus vivement l'attention des hommes, surtout chez nous, Français, qui aimons tant les plans de gouvernement. En voici un qui a changé moins que les nôtres. Pour en faire voir clairement les lignes essentielles, il n'y a rien de mieux que le résumé de Ribadeneira.

« Telle est la forme de notre gouvernement, et tel en est le système : la Société tout entière a à sa tête un seul Général armé du pouvoir suprême. Il est élu par les suffrages des Provinciaux auxquels sont adjoints deux profès, que chaque province nomme et

province; car il fallait que toutes les règles de la société fussent applicables partout.

envoie avec son provincial à l'Assemblée générale.

« Le Général est nommé à vie. En vertu de sa grande connaissance des hommes et des choses de la société, c'est lui qui nomme les Recteurs des collèges, les supérieurs des maisons, lui qui crée les provinciaux, les visiteurs et les commissaires. Méthode bien propre à la conservation de la paix, de la modestie et de l'humilité ; car elle supprime ou atténue les passions, les dissensions, les jalousies et les haines qui suivent presque toujours les élections des supérieurs quand celles-ci dépendent de l'appréciation et de la volonté du grand nombre.

« C'est encore le Général qui par lui-même ou par ses provinciaux gouverne les Collèges. C'est lui qui dispense à ses frères les permissions et privilèges octroyés par le Saint-Siège, leur en restreint, leur en tempère, leur en retire l'usage. Il a pleins pouvoirs pour admettre dans la société, pour en exclure, pour convoquer les Assemblées générales, qu'il préside. Enfin tout, dans la Compagnie, relève de son jugement et de sa décision.

« Pour qu'il n'abuse pas de ce pouvoir, non content du soin extrême avec lequel il a été choisi, ceux qui l'élisent élisent en même temps quatre Pères des plus recommandables qui sont appelés ses Assistants et qui forment son Conseil. L'assemblée générale qui représente la société tout entière et qui est au-dessus même du Général, peut être convoquée par les Assistants. Elle peut déposer le Général, si le cas l'exige, et prononcer même contre lui un châtiment plus grave encore...

« Ce mode de gouvernement touche de très près à la monarchie ; mais il a encore plus de l'aristocratie ; car il évite ce que chacun des deux systèmes a de vicieux et lui emprunte ce qu'il a de meilleur. Qu'un

seul gouverne, c'est une condition de stabilité, mais pourvu qu'il soit modéré et sage. Il est à craindre cependant qu'enflé par cet honneur il ne suive plus la fantaisie que la raison et qu'il n'abuse pour la perte d'un grand nombre de ce pouvoir qui lui a été confié pour leur salut. Et alors même que ce malheur lui fût épargné, qu'il fût parfaitement sage, un seul homme ne peut pas tout savoir ; et par conséquent le salut du peuple exige la multiplicité des conseils : chacun fait profiter les autres de ce qu'il se trouve savoir mieux qu'eux. Mais alors le péril est qu'il n'y ait autant d'avis que de têtes et que ce qui doit faire l'unité d'une assemblée ou d'une société ne se brise et ne se disperse. C'est pour éviter ces deux dangers que notre compagnie a pris à la monarchie son unité, à l'aristocratie l'existence d'un conseil, tempérant ainsi les deux systèmes l'un par l'autre, de telle sorte que le Général commande à tous et en même temps soit subordonné à tous (præsit et subsit). — Telle est la constitution, telle est la méthode du gouvernement de notre Compagnie, que saint Ignace a élaborée et qu'il nous a léguée. »

On a beaucoup discuté depuis le seizième siècle sur les pouvoirs absolus du Général de la Compagnie. On a prétendu quelquefois que Lainez avait, par voie d'interprétation ou autrement, étendu et fortifié l'autorité supérieure (1). Sans entrer dans les subtilités ni dans les tendances de ces controverses, on peut tomber d'accord sur ceci : que l'extension même de la Société, l'épreuve de ses règles, l'intensité de ses luttes extérieures et la régularité de son développement in-

(1) Contre cette opinion V. *Scholia in Constitutiones* du Contemporain P. Jérôme Natal, publiés pour la première fois en 1883, à Prato, V. page 257.

terne, toute sa vie enfin qui présente le contraste si remarquable d'une grande paix en dedans et d'une guerre sans trève au dehors, devaient pousser en effet à l'accroissement des pouvoirs du chef. Il n'en est pas moins vrai que le fondateur avait très soigneusement limité, là où il était nécessaire, l'autorité dont il allait être le premier dépositaire. Le texte ultérieur est en ces divers points tout à fait d'accord avec le texte primitif.

1° Le Conseil règle l'habillement, la nourriture et les dépenses du Général, et il faut que celui-ci « obtempère à ce que la Société aura ainsi ordonné ». 2° Pour le soin de son corps, pour la mesure à apporter dans le travail et la mortification, il sera « aux ordres de la Société. » 3° Pour le soin de son âme, son confesseur ou tout autre désigné par la Société l'avertira de ce qui concerne soit ses devoirs envers sa propre personne, soit ses fonctions. 4° S'il lui est offert dans l'Église quelque dignité — sans que le pape la lui impose sous peine de péché mortel — la Société doit lui interdire de l'accepter. 5° S'il arrivait qu'il négligeât les devoirs de sa charge, soit par maladie, soit par vieillesse, sans espoir d'amélioration, il faudrait lui élire un coadjuteur ou un vicaire. 6° Viennent enfin les cas graves : péchés mortels commis par actes extérieurs et visibles — manquement au vœu de chasteté — coups et blessures — appropriation des revenus des collèges — aliénation de leurs biens — mauvaise doctrine — si l'un ou l'autre de ces faits est prouvé contre lui, la société doit le déposer et, s'il en est besoin, le chasser de son sein.

D'autres restrictions sont encore apportées à son autorité. Dans la grande majorité des cas, c'est lui qui est le maître souverain de l'admission comme du renvoi de chacun des membres. Cependant, si le postu-

lant est de sa famille, s'il est trop son compatriote ou son proche pour qu'il n'y ait pas lieu à quelque soupçon, s'il est son fils spirituel par la confession ou par la pratique des *Exercices*, dans chacune de ces hypothèses la décision sera laissée à la majorité du Conseil.

Mais tout cela, dira-t-on, ne ressemble-t-il pas un peu à ces innombrables constitutions politiques où tout est parfait en théorie, mais où rien ne vaut que par l'usage et qu'on ne peut juger sur le papier? — En effet, ce qu'il y a toujours de meilleur dans une constitution, c'est encore l'esprit de ceux qui l'appliquent et de ceux qui se la laissent appliquer. Or, celle-ci a d'abord un mérite qui n'est pas à dédaigner; elle a duré, et ceux qu'elle intéressait directement ne se sont jamais révoltés contre elle.

Serait-ce qu'elle a su les déprimer, les pétrir et les façonner, en faire, suivant le mot bien authentique du texte, des cadavres se laissant porter, régir, remuer, placer, déplacer par la Providence que représentent les supérieurs ou encore « le bâton que tient à la main un vieillard et qui lui sert à son gré? Voilà l'objection partout répétée. Et il est certain que les règles perdraient singulièrement de leur vertu si les individus qui doivent constituer ce corps vivant et en être les membres actifs ne méritaient que l'indifférence ou le mépris.

« Le principe intime de l'institut, dit Genelli, gît dans les *Exercices spirituels*. C'est par eux en effet que chaque religieux en particulier reçoit la forme que la Société désire entre tous ses membres, conformément à son but. » Il faut bien comprendre cette assertion. Est-ce à dire que le but, la fin, le résultat normal des *Exercices* soit de conduire tout bon retraitant à se faire Jésuite? On a pu se convaincre plus haut du

contraire. Ignace professait que les *Exercices* étaient propres à réformer toute espèce d'ordre religieux; et il les jugeait non moins aptes à réformer tous les genres d'existence, depuis les plus humbles jusqu'aux plus élevés. Mais il y a ceci de vrai dans la proposition de Genelli, que tout retraitant est appelé à choisir la vertu qu'il veut et qu'il demande. Or, celui qui après les *Exercices* (les ayant faits ou non dans cette fin expresse) choisit d'entrer dans la célèbre Compagnie, celui-là sait ce qu'il fait. Il sait la fin à laquelle il tend : c'est la plus grande gloire de Dieu; et il sait les moyens qui doivent l'y conduire, le premier de tous étant le renoncement absolu à soi-même en faveur du corps dans lequel il entre. Mais si ce moyen est le premier, il est évident qu'il n'est pas le seul.

Dans leur théologie, les Jésuites ont toujours défendu le libre arbitre, et leur chef, quoiqu'il ne fût pas dialecticien, a donné l'exemple. Or, le libre arbitre est fait pour qu'on s'en serve tant qu'on est homme. Ce qui lui est demandé n'est pas de s'anéantir, mais de se délivrer, à mesure qu'il le peut, des limites qui le resserrent et le rapetissent. Les sacrifices qu'on attend de lui n'ont d'autre fin que de supprimer les obstacles qui l'arrêtent dans son ascension vers une vie de plus en plus parfaite. Cette perfection implique des actions de deux ordres. Il y a celles qu'on accomplit avec les autres membres du corps social et pour eux tous, en conformité aussi complète que possible avec l'esprit qui anime, meut, dirige le corps tout entier; puis il y a celles qu'on accomplit pour soi et par soi. Inutile d'ajouter que ces deux modes de vertu sont solidaires et que, si la partie ne va pas sans le tout, le tout ne va pas non plus sans ses parties, toutes appelées à donner la plénitude de ce qu'elles sont aptes à donner. Mais

le jésuite, comme du reste tout religieux, fait partie d'un corps à la constitution duquel a présidé non pas le hasard, non pas la naissance, non pas la force, mais le libre choix : et quant à lui c'est encore un libre choix qui l'y amène. Il ne peut donc s'étonner qu'on lui demande désormais de s'abstenir de toute ambition temporelle et de toute occupation mondaine, d'accepter d'avance toutes les avanies que lui infligeront les hommes du siècle, de se laisser maintenir ou envoyer là où le jugeront utile ceux dont il a voulu se faire le subordonné, de se donner tout entier à la fonction qu'on lui aura confiée sans prétendre de soi-même à rien autre. Il ne peut enfin être surpris que, pour disposer sûrement de lui en vue du bien commun, on exige qu'il se fasse connaître tout entier, avec ses qualités et ses défauts, ses vertus et ses faiblesses, ses tentations, ses épreuves et aussi ses grâces particulières. Ce n'est pas ici un corps où chaque membre occupe à jamais la même place et remplisse perpétuellement la même fonction. Pour la plus grande gloire de Dieu, chacun doit être toujours prêt à tout : mais pour que ceux qui disposent de lui puissent le mettre à son vrai poste, il faut qu'ils le connaissent complètement. Napoléon ne livrait jamais un combat sans avoir étudié ses « états de situation », ou plutôt il les relisait chaque soir, tenus bien à jour. Dans la milice monastique, ce qui fait la force ou la faiblesse des effectifs, ce n'est pas le nombre, c'est l'aptitude morale, dont la meilleure partie se cache ordinairement dans la conscience, car ici la vertu fait encore plus que le talent. La conscience du jésuite doit donc être connue de ses supérieurs. Tout système a ses exigences : il peut avoir aussi ses excès, et il est possible que celui-ci, confié à des hommes, qui sont des hommes, en ait quelquefois engendré plus d'un.

Croyons que l'esprit du fondateur était plutôt fait pour les prévenir que pour les provoquer.

Si le novice de saint Ignace sait ainsi tout ce qu'il doit offrir à la Compagnie de sacrifices et de dévouements, il sait en retour ce que la Compagnie fait pour lui. Il sait qu'elle le décharge de tout souci, qu'elle veille maternellement sur sa santé mieux peut-être qu'il ne pourrait le faire lui-même. Il sait qu'avec beaucoup d'adresse et de respect elle l'affranchit, au moins pratiquement, de l'autorité de certains chefs extérieurs dont les décisions dépendent trop souvent de considérations humaines et de nécessités dites politiques. Il sait qu'elle n'enferme pas sa piété dans des formes rigides et dans des pratiques minutieuses. « Je vois, écrivait Polanco de son maître, qu'il préfère qu'on s'applique à trouver Dieu dans tout ce que l'on fait, plutôt que de donner de suite un temps prolongé à l'oraison. » Il dépend donc de chaque membre de ne pas laisser murer son horizon. A lui de se développer dans les vertus, comme il l'entend, par l'action combinée de la liberté morale et de la grâce. Ce qu'il aura ainsi acquis de lui-même, on lui demandera seulement de le faire connaître en toute simplicité et de le donner tout entier aux travaux qu'on lui confiera. Bref, il ne sait ni ne veut être libre dans la partie de son être qu'il a sacrifiée : mais dans celle à laquelle il tient et pour laquelle il a fait ce sacrifice, rien ne s'interpose entre Dieu et lui : cela est de nature à lui suffire.

On dira : mais il y a l'esprit général et il y a la doctrine de la société. — Un « esprit général », il ne peut pas ne pas y en avoir un, mais rien ne prouve qu'il s'impose par une sorte de tyrannie extérieure ; il est mille fois plus probable que ceux qui entrent librement dans un tel milieu avaient déjà cet esprit dans la me-

sure nécessaire à leur vocation et que la certitude de le trouver dans sa plénitude et sa perfection propre a été l'un des mobiles les plus puissants de leur décision. Reste la doctrine. Il y a ici, ce me semble, deux ordres de considérations à présenter.

Saint Ignace n'était ni un métaphysicien ni un savant, ni même, en un sens, un théologien. Il n'a pas empêché les siens de devenir tels : il les y a même vivement engagés; pour lui cependant, et il l'a écrit dans les constitutions, la doctrine a surtout pour but d'être utile. Elle doit l'être assurément par la vérité, et cette vérité il désire qu'on la mette le plus possible en lumière pour soi et pour les autres : mais il désire que dans cette marche en avant ses fils s'appuient toujours sur la doctrine la plus commune, la plus approuvée, la plus sûre. Il distingue, il est vrai, entre ceux qui commencent le cours de leurs études et ceux qui l'ont achevé. Aux premiers il recommande de s'en tenir aux solutions approuvées par la compagnie et propres à la compagnie. Aux autres, il laisse évidemment la liberté de leurs études, et il prend toujours soin de réserver les droits de l'évidence. Il leur enjoint seulement de prendre garde à ce que la diversité des opinions ne nuise pas au lien de la charité, et il leur recommande de faire en sorte de restreindre le plus possible les divergences au sein de la compagnie. « Sur les points mêmes où les docteurs de l'Église ont des opinions soit différentes, soit opposées, il faut avoir soin de ramener à la conformité le jugement de la société. » — « Pensons tous de même, dit-il encore dans la troisième partie des constitutions, disons tous de même, *autant que faire se peut* »; « la diversité des opinions, qui est la mère de la discorde et l'ennemie de l'union des volontés doit être évitée, *autant que faire se peut*. »

Ceci dit pour éclairer la nature du génie personnel du maître, demandons-nous si l'existence d'une doctrine commune est de nature à étouffer la liberté de ceux qui l'acceptent. Depuis quelques années il est de mode, en certains camps, de vouloir transporter dans la société laïque les procédés de l'Église catholique et de ses ordres religieux; je dis bien à dessein « les procédés », car on laisse de côté l'esprit, on prend l'écorce sans vouloir s'approprier la sève qui l'a faite. Ainsi un Italien qui se pique d'être hardi et d'être neuf, M. Scipion Sighele (*Psychologie des sectes*, page 89), cite, en l'approuvant, ce mot de Bagehot : « Obtenir des hommes une aveugle obéissance, voilà le problème le plus important. A quoi emploierez-vous cette obéissance? C'est là une question d'importance secondaire qu'il n'est pas urgent de résoudre sur-le-champ. » Et ici Scipion Sighele ajoute pour son propre compte : « Une loi rigide, précise, concise, voilà le premier besoin du genre humain. » Eh bien ! il faut avoir le courage de le dire, cette théorie est infiniment moins libérale que celle de saint Ignace ; car lui exige bien l'obéissance, mais il l'exige de gens qui savent d'avance ce qu'on leur demandera, c'est-à-dire le règne du Christ, de sa doctrine et de sa morale. La doctrine professée dans un corps où l'on entre par choix n'est donc pas faite pour resserrer la sujétion : elle est au contraire pour l'alléger en faisant que chacun sait pourquoi il obéit et quel est le but en vue duquel ses supérieurs sont obligés de disposer de lui.

Qu'est-ce donc alors que l'obéissance du *perinde ac cadaver?* Elle est due chaque fois qu'elle est demandée, il n'y a pas à tergiverser; mais est-elle demandée à chaque instant? Est-elle même demandée souvent? Là est la question. Ce serait vite pousser les choses à l'absurde et à l'impossible, que de se représenter les mem-

dres de la Compagnie comme étant toute leur vie et à toute heure du jour des automates sans volonté et sans conscience. Rien n'est plus éloigné de l'esprit des constitutions que de demander des ouvriers inertes et passifs. Pourquoi enfin ne pas croire ce que dit un des membres les plus distingués de la Société, le P. Genelli? « Nulle part, dit-il, on n'a pris autant de précautions pour que la raison intervienne comme médiatrice entre le commandement et l'obéissance, pour que dans les emplois, dans les ordres, dans les commissions que l'on donne aux religieux, les supérieurs consultent toujours, non seulement les forces, les talents et le caractère, mais encore le goût de l'individu... Saint Ignace veut de plus que, pour le bien de l'individu et celui de la compagnie entière, le religieux à qui l'on commande quelque chose ait non seulement la liberté, mais encore l'obligation d'exposer, sans violer l'obéissance, après avoir consulté Dieu dans la prière, les doutes qu'il peut avoir touchant l'opportunité de l'ordre ou de la commission qu'on lui a donnée. »

Telles sont les constitutions dans leurs grandes lignes. Cherchons maintenant comment leur auteur y travailla, comment, dans la rédaction même, il marqua plus particulièrement l'empreinte de son caractère. Puis nous verrons comment il les commenta et les appliqua, au cours de ses dernières années, dans le gouvernement de la compagnie.

*
* *

Tous ses biographes ont raconté comment la rédaction des constitutions fut pour lui œuvre lente, préparée par de très longues méditations qu'il eut à cœur de

résumer dans un langage aussi bref et aussi compréhensif que possible.

La plupart du temps, lorsqu'il faisait beau, il s'en allait dans le jardin qu'un riche Romain de son voisinage mettait à sa disposition. Là on lui apportait une table, du papier, de l'encre, sans livres d'aucune sorte, et il écrivait ce à quoi sa pensée s'était arrêtée. Avant de se fixer, elle avait passé par bien des hésitations et des scrupules; ou plutôt elle s'était donné le temps nécessaire pour pouvoir être bien assurée de l'esprit dont elle s'inspirait. Lorsqu'un point l'inquiétait, il en faisait l'objet de ses réflexions constantes et offrait tout particulièrement la messe dans l'intention d'obtenir une lumière sans ombre, et il persévérait dans ses prières jusqu'à ce qu'il sentît en lui, sans doute possible, une force inébranlable, décidément orientée. On a gardé d'assez longs fragments du journal où il notait au jour le jour ses impressions surnaturelles (ces fragments correspondent à l'époque où il se demandait si les maisons de la compagnie devaient accepter ou non des revenus.)

Là il répète souvent que ce qu'il a éprouvé, ni la mémoire, ni l'entendement, ni la parole ne peuvent l'expliquer. Il s'applique néanmoins à noter ces sensations et ces états aussi exactement que le lui permet l'insuffisance de la langue humaine. Quelquefois il entendait une parole intérieure qui résonnait comme une musique céleste. Quelquefois encore, mais plus rarement, il parle de visions et, dans un de ces cas, il ajoute : « avec beaucoup de connaissances et d'intelligences intérieures ». A chaque instant, il répandait des larmes si abondantes que ses yeux en souffraient et qu'il en perdait la voix. Mais ce qui domine encore et de beaucoup dans ce qui nous reste de ces notes in-

times (1), c'est la constatation de ses élans en haut, de ses mouvements de tendresse et d' « humilité amoureuse », de la chaleur qui embrase son âme et tout son être, de sa conviction, sans vues particulières, sans raisonnement discursif, mais pleine de force, de paix et de sécurité. Sécurité, quiétude, suavité, « paix intérieure, tranquillité accompagnée de certitude », avec tout cela possession de soi et énergie, telles sont les expressions qui reviennent à chaque ligne. Voici d'ailleurs quelques passages de ces révélations, dont la plupart ont disparu. On y appréciera comme il le mérite ce surprenant mélange de vigueur spirituelle et d'ébranlement physique.

« Aujourd'hui, sentiment de grande dévotion avec larmes, durant l'oraison du matin et la préparation à la messe ainsi qu'à l'autel, sans proférer une parole. Autant que possible, je me tenais dans la disposition contraire à toute dotation. Pendant une heure et demie ou même plus, je travaillai à l'élection, réfléchissant à ce qui, dans cette question, me paraissait dicté par la raison ou indiqué par la pente de ma volonté. Or, tandis que je priais la Mère de m'aider avec son fils auprès du Père et qu'ensuite je priais le Fils d'intercéder avec sa mère, je me sentis porté devant le Père : mes cheveux se dressèrent sur ma tête et je ressentis un ébranlement et une ardeur brûlante dans tout mon corps; puis vinrent les larmes et une ardente dévotion. »

Que lui inspirait donc le souvenir de tels états lorsqu'il se remettait à la rédaction de ses constitutions, qu'il les retouchait pour les éclaircir et les compléter?

(1) On les trouve dans la grande édition des Constitutions que j'ai déjà citée.

On peut encore s'en rendre compte en lisant l'édition de Madrid, où l'on a pris soin d'imprimer en petites capitales les mots et membres de phrase ajoutés de sa main dans la copie authentique.

Qui les recueille de page en page, se dit qu'après avoir dicté le premier texte avec son esprit avide de précision, il voulait, en les relisant, ou préciser encore davantage ou, plus souvent, satisfaire un besoin du cœur. Si le texte énumérant les groupes de religieux qui doivent former la compagnie nomme d'abord les profès, Ignace a intercalé de sa main : *propriamente y primero*. Là où il avait été dit que le novice doit déclarer qu'il veut vivre dans la compagnie, il a ajouté : « et y mourir, *y morir* ». S'il a relu dans son propre texte que le religieux doit se contenter de ce qu'on lui donne du commun pour son usage, « sans superfluité », il a trouvé que ce n'était pas encore assez insister et il a voulu écrire de sa main « sans superfluité *aucune*. » Mais beaucoup plus souvent il ajoutait des mots partis du cœur, apportant avec eux quelque chose de plus persuasif et de plus chaud, imprégnant, pour ainsi dire, de bonté le texte impératif et quelque peu sec de la règle. Si la première rédaction parle du devoir où est le supérieur de maintenir l'obéissance, il estime qu'un contrepoids est nécessaire, et il écrit à la suite que, de son côté, le supérieur doit user de « tout l'amour, de toute la modération et de toute la charité possible en Notre-Seigneur ». Je n'ai pas besoin de dire qu'il a plus d'une fois récrit de sa main la formule qui lui est chère : à la plus grande gloire de Dieu ! Mais souvent aussi on voit qu'il a voulu la traduire en un autre langage où le critique le plus ombrageux ne peut plus l'accuser d'oublier l'humanité, soit, par exemple : « pour la plus grande édification » ou mieux encore :

« *pour le bien universel* ». Enfin, dans un passage où il est rappelé que les profès ayant la direction d'un collège ne doivent prendre aucune part des revenus destinés aux besoins des étudiants et que c'est là pour eux le moyen de vivre avec plus de pureté (Con mas pureza), la main du maître a repris la plume pour écrire encore à la suite ces mots presque intraduisibles en leur brièveté, mais qui résument admirablement l'enthousiasme lucide de sa vocation : « *y con major espiritu* ».

XXX

Ce dernier mot est aussi celui qui résume sa correspondance, en y comprenant la lettre aux Jésuites de Gandie et surtout la fameuse lettre aux Jésuites de Portugal sur l'obéissance, qui doit être relue tous les mois par tous les membres de la Compagnie. Qui les lit avec son attention y distingue aisément deux groupes de maximes, les unes destinées aux inférieurs, les autres destinées aux supérieurs; sans que du reste les membres de la Compagnie soient séparés absolument et pour toujours en deux catégories séparées, car il n'est point de supérieur, à quelque degré qu'il soit de la hiérarchie, qui n'ait à obéir, et il n'est guère d'inférieur qui ne puisse avoir, lui aussi, quelque pouvoir à exercer.

L'obéissance, aux yeux de saint Ignace, n'est pas seulement un devoir à remplir strictement, par abstention ou par inertie ; c'est une science, c'est un art, où il faut exceller : et il n'est « aucun exercice qui convienne mieux à la Compagnie que l'ardeur à obéir avec toute la perfection désirable. » Pour que quelqu'un sache bien gouverner les autres, il faut qu'au préalable il ait mis « tous ses soins » à obéir et qu'il soit devenu « maître dans cette faculté. » Qu'est-ce qui dépare l'o-

béissance et en affaiblit l'efficacité? C'est la division des forces qui, au lieu de s'unir comme elles le devraient, se laissent entamer et décomposer par le doute. Si l'on discute, si l'on est tenté de se préférer à son supérieur, alors « la vigueur et la dignité de l'obéissance » disparaissent, pour faire place à la tristesse, à la pesanteur, aux murmures, aux excuses et autres imperfections considérables qui ravissent à l'obéissance toute sa valeur et tout son mérite. »

A un point de vue tout social et tout utilitaire, il est difficile de s'inscrire en faux contre ces maximes. Bon gré mal gré, le supérieur et l'inférieur, l'homme qui commande et celui qui obéit sont des ouvriers qui collaborent à une même œuvre, et leur accord est nécessaire au succès final. Il est, sinon nécessaire, au moins d'une extrême utilité qu'un plaideur pense comme son avocat, un malade comme son médecin, un entrepreneur comme son architecte, un officier comme son général, un contre-maître comme son patron, un ouvrier comme son contre-maître, un apprenti comme l'ouvrier chargé de l'initier, et que si le subordonné donne un bon avis ou révèle un fait utile à connaître, l'accord se maintienne ou se rétablisse promptement grâce à l'habitude de la discipline. On admet volontiers, je crois, ce principe. Mais on est bien près d'en détruire toutes les conséquences quand on croit que le supérieur doit justifier la confiance par des raisonnements où il se laisse discuter. Tout médecin peut se tromper; mais le malade, en général, risque infiniment plus de se tromper lui-même, et grossièrement, s'il veut épiloguer, et en attendant, ce qui aggrave encore la situation, son médecin se dégoûte de le soigner. Ainsi, tandis que l'action se ralentit chez l'inférieur, le supérieur perd peu à peu du sentiment de sa responsabilité,

de sa vigilance, de son esprit d'initiative et de sa prudence, c'est-à-dire de ce qui précisément doit être son fait. Il est donc bien certain que si, au lieu de laisser le commandement se justifier par le succès, on l'entrave par une discussion prématurée, on diminue la quantité de réflexion utile et d'intelligence réclamée par l'œuvre commune. Le péril est d'autant plus grand qu'il n'y a rien de plus contagieux que la défiance, et que la multiplicité des raisonneurs vient vite jeter le désordre dans l'action d'en bas, après avoir paralysé celle d'en haut.

Personne n'a eu plus qu'Ignace le sentiment de cette vérité. L'a-t-il compromise par des exagérations? Beaucoup l'ont dit et même l'ont pensé, sans doute parce qu'ils se demandaient si eux pourraient être astreints, sans protester, à une semblable discipline. Mais c'est mal poser la question. Le saint légiférait, ne l'oublions pas, pour des religieux se donnant tout entiers et sans réserve au service de l'Église. Ceux-ci devaient donc accepter dans toutes les circonstances de leur vie ce que chacun de nous accepte sans difficulté dans ses fonctions spéciales, au régiment, par exemple. Mais ce que nous devons surtout dire ici, pour sortir des généralités, c'est que dans le gouvernement des intérêts spirituels, temporels ou mixtes de son Institut, Ignace a su mieux que personne compléter la loi d'obéissance par le respect des initiatives justes et nécessaires.

Sa correspondance en fait foi en dix endroits divers. A ceux qui sont éloignés et qui ont à juger sur les lieux de la convenance de telle ou telle mesure, il rappelle les grands devoirs tels qu'il les voit; mais il respecte leur jugement jusqu'à refuser de répondre à quelques-unes de leurs questions. Voici d'ailleurs une lettre qu'il écrivait le 31 janvier 1552 au Provincial de Portu-

gal Jacques Miron : sur ce sujet délicat, tout y est dit en peu de mots, avec une grande finesse, non moins qu'avec un sentiment très exact de l'autorité à tous ses degrés.

« Il n'est ni de l'office d'un Provincial ni de celui d'un Général de descendre dans tous les petits détails. Il est plus digne pour leur personne et plus sûr pour la tranquillité de leur âme, de s'en remettre, pour ces détails, à leurs inférieurs, sauf à leur en faire rendre compte. C'est là le plan de conduite que je suis dans ma charge, et j'en retire des avantages de jour en jour plus grands. Aussi je vous conseille à vous-même de porter principalement vos soins et vos pensées sur les avantages et la prospérité spirituelle de toute la Province. Pour toutes les choses que vous devrez commander et faire exécuter, occupez-vous-en vous-même en personne, et prenez conseil d'hommes que vous jugerez capables; mais ensuite pour l'exécution, la conduite et le soin des affaires, laissez-les d'ordinaire à vos inférieurs. Souvenez-vous que les premiers supérieurs doivent ressembler au premier mobile qui, par un mouvement toujours égal, remue tous les autres globes célestes. En agissant de la sorte vous exercerez une action plus grande et plus en harmonie avec votre charge; vous aurez de plus cet avantage que, si vos ordres s'exécutent mal, vous pourrez rectifier ce qui a été fait de travers; au lieu que si vous avez mal réussi d'abord, ce à quoi vous serez très exposé en voulant vous mêler de tout, il serait peu honorable pour vous que vos inférieurs eussent à réparer vos fautes... »

Lors donc qu'il envoyait quelqu'un des siens remplir, même temporairement, une charge quelconque, il lui disait, c'était une expression familière qu'il aimait :

« Taillez votre habit d'après votre drap. » Ensuite il demandait qu'on le renseignât ; et encore voulait-il, ainsi que l'écrit Polanco, qu'on ne lui rendît compte « que des affaires majeures et difficiles ». Il est vrai qu'avant de faire son choix il prenait mille précautions pour s'assurer que celui qu'il allait désigner était bien l'homme de la chose, qu'il y était préparé par ses aptitudes et par ses goûts : il le questionnait délicatement ou le faisait questionner par un autre. Mais ces enquêtes une fois terminées, si celui auquel il avait pensé semblait remplir les conditions voulues, les considérations secondaires n'avaient plus à ses yeux aucun prix.

« Il ne mettait guère en ligne de compte, dans la distribution des emplois et des ministères, ni l'âge, ni la nationalité, ni les années passées dans la Compagnie, dès que ses religieux avaient les qualités requises pour les bien remplir. Par son ordre et avec l'approbation de toute la Société, un Français fut nommé premier recteur du collège romain, un Espagnol fut nommé recteur à Paris, un Belge à Pérouse, un Français à Padoue. Un an à peine après son noviciat, le P. Michel Torrès fut nommé visiteur d'une province. Le P. Olivier Manare, quelques mois après son noviciat, était administrateur de la maison professe de Rome et peu après recteur du collège romain. Le P. Léon Henriquez fut, par dispense apostolique, ordonné prêtre à l'âge de vingt-trois ans et aussitôt envoyé, à titre de confesseur, au grand collège de Coïmbre (1). »

On dira peut-être que, dans tous ces cas, il s'agit toujours d'une autorité, autorité déléguée, autorité partielle, mais autorité enfin, et l'on objectera que,

(1) Le P. Michel, *Notes à Bartoli*, II, 306.

somme toute, c'est bien à la très grande majorité que l'on impose une obéissance destructive de toute activité personnelle. Il est aisé de répondre que tous ces serviteurs quels qu'ils soient, confesseurs, professeurs, coadjuteurs, ont une charge qui leur est confiée sous leur responsabilité personnelle. Or, c'est pour eux tous qu'est faite cette loi de la Société : « Que le recteur veille à ce que chacun soit apte à l'office qui lui est confié et qu'il lui donne sa règle ; mais ensuite qu'il n'aille pas s'ingérer dans son office. » Donc, tous les membres de la Compagnie sont appelés à sentir le bienfait des conseils donnés au P. Miron.

*
* *

Cette Compagnie ainsi constituée, ainsi formée, ainsi dirigée, il fallait lui donner un aliment. Malgré les difficultés, elle s'accroissait, elle prospérait : il fallait occuper le zèle de ses membres et les mettre en état de répondre aux besoins immenses de l'Église.

On a vu comment les fondations de nouveaux collèges se suivaient d'année en année. On pensera sans doute que ce serait ici le moment de juger la pédagogie des Jésuites. Je m'en abstiendrai toutefois, car la *Ratio studiorum* est postérieure à saint Ignace, et il ne semble pas que le fondateur, qui a jeté les fondements solides de presque toutes les parties de son édifice, ait eu ici un rôle d'initiateur ou de réformateur. Des documents qu'a publiés sur ce point le P. Genelli (II, 204) il ressort qu'il conserva presque intégralement la méthode usitée de son temps dans les écoles catholiques. Il tenait, nous le savons, l'étude des lettres antiques pour le fondement de tout le reste, et il n'entendait pas qu'on les apprît comme une

science toute en formules. Il voulait que les jeunes gens s'en pénétrassent dans un commerce actif et varié. « Les professeurs, écrivait-il, ne se borneront pas à faire leurs leçons ; mais ils auront soin d'exercer leurs élèves dans des compositions écrites, dans des disputes et des conférences qui sont peut-être plus utiles que les expositions du maître. » Voilà tout le système des études classiques et libérales, de celles qui, seules, peuvent préparer la jeunesse à toutes les autres.

Saint Ignace a de plus émis le vœu que les éditions des auteurs païens mis entre les mains des enfants fussent débarrassées, autant que possible, de tous les passages dangereux pour les mœurs. Il désirait en effet que les maîtres de son choix fussent réputés pour cultiver le cœur autant que l'intelligence des enfants. Avec ce juste mélange d'esprit pratique et de bonté qu'on retrouve partout dans son œuvre, il n'excluait pas, pour la malice ou la légèreté des plus petits, les corrections corporelles ; mais il recommandait aux maîtres de ne jamais frapper de leur propre main, et d'avoir un correcteur payé à cet effet. Ils ne devaient d'ailleurs avoir recours à ce moyen que si les autres ne suffisaient pas, et au lieu de s'y obstiner, ils devaient renvoyer purement et simplement les élèves se montrant incorrigibles.

Malgré la similitude des noms, il ne faut pas confondre ces collèges proprement dits, maisons d'éducation « secondaire » qui se multipliaient en Italie, en Espagne, en Belgique, avec d'autres établissements tels que « le Collège romain » et « le Collège germanique », où se donnait un véritable « enseignement supérieur ». Le maître n'attachait pas à cet enseignement moins d'importance qu'à l'autre.

« Quant aux études et à la science, écrivait Po-

lanco (1), il veut, généralement parlant, que tous soient solidement fondés dans l'étude de la grammaire et des belles-lettres, mais spécialement ceux qui, par leur âge et un goût particulier, y doivent être appliqués. Ensuite, il ne rejette aucun genre de science approuvée, ni poésie, ni rhétorique, ni logique, ni physique naturelle, ni morale, ni métaphysique, ni mathématiques, spécialement en ceux que leur âge et une aptitude particulière, comme je l'ai dit, portent à ces études. » Certes, plus qu'à toute autre chose il s'appliquait à la formation des vocations ecclésiastiques, aussi bien dans l'intérêt du clergé séculier que dans celui de son propre institut. Mais il ne séparait point la culture intellectuelle de la préparation par la piété. Il travaillait à la fois à ces deux tâches sans les diminuer l'une et l'autre par une séparation à laquelle d'autres que lui se sont trop souvent résignés.

Cette préparation du clergé était un des besoins les plus urgents de la vraie réforme. Dès la première partie du Concile de Trente, Lainez, inspiré par saint Ignace ou tout au moins d'accord avec lui, avait recommandé aux évêques d'établir dans leurs diocèses des maisons de formation, des séminaires. Mais pour obtenir du Concile des décrets favorables, il fallait attendre la session de 1563. Dans l'intervalle le supérieur de Lainez avait agi.

Il avait agi d'abord en fondant le Collège romain, auquel on ne tarda pas à donner un nom qui lui convenait beaucoup mieux, celui d'Université romaine. « Là, dit très exactement le P. Clair, ont professé les plus grands théologiens qu'ait eus l'Église depuis le Concile de Trente : Mariana, Vasquez, Suarez, de Lugo,

(1) Lettre du 1er juin 1551, insérée dans le recueil du P. Bouix

Bellarmin, Maldonnat, Cornelius a Lapide. Là, le savant Kircher fondait son célèbre musée, comme, dans notre siècle, l'astronome Secchi son observatoire. Là, furent élevés, entre autres éminents personnages, huit papes : Urbain VIII, Innocent X, Clément IX, Clément X, Innocent XII, Clément XI, Innocent XIII, Clément XII. Là enfin, le zélé Père Léon établit la première congrégation de la sainte Vierge, tandis que saint Jean Berchmans, saint Camille de Lellis, saint Léonard de Port-Maurice laissaient au Collège romain le parfum de leurs vertus et le souvenir de leurs exemples. — C'était vraiment le *séminaire de toutes les nations*, où l'on accourait de tous les points du monde. Quatorze collèges y envoyaient leurs élèves, parmi lesquels le Collège germanique, ceux des Anglais, des Grecs, des Écossais, des Maronites, etc. Le registre des élèves pour l'année 1584 porte déjà le chiffre de 2,107. »

C'est en effet sur ce tronc que se greffa bientôt (en 1552) le Collège germanique. Lui et les siens n'avaient pas été les seuls à s'apercevoir de la profonde décadence où la Réforme avait fait tomber tout à la fois et la religion et cette fameuse « culture » que la politique prussienne de notre siècle devait se flatter de mettre en opposition avec l'Église. S'il est un fait aujourd'hui prouvé, c'est que la réforme de Luther avait brusquement interrompu dans toute l'Allemagne le mouvement des arts, des lettres et de la philosophie. Lorsque Leibniz fera ses études à l'Université de Leipsick, au milieu du siècle suivant, il y trouvera encore un enseignement singulièrement rétrograde; l'histoire est en vérité fort en peine de mesurer l'étendue de ce recul. Inutile de dire qu'on ne voulait pas de ce que nous appelons la Renaissance, mais on ne voulait pas davan-

tage de la scolastique : on la tenait pour une œuvre d'orgueil et de paganisme intellectuel. On ne voulait donc pas des lettres et de la pensée antique, puisqu'on croyait que c'était l'esclavage du pape et d'Aristote qui, dans les Universités des treizième, quatorzième et quinzième siècles, avaient préparé le dévergondage du seizième. Allait-on du moins vers l'avenir avec une confiance et une liberté soucieuses de s'éclairer par le travail? Non, puisque les maîtres protestants de Leibniz combattaient encore avec une égale vivacité la philosophie anglaise et la philosophie de Descartes et que, pour s'initier à cette dernière, leur élève était obligé de venir à Paris. Enfin après avoir été le correspondant de Malebranche, d'Arnauld, de Bossuet, c'était, dans sa correspondance avec un jésuite, le P. des Bosses, qu'il approfondissait sa théorie capitale de la substance.

Au temps d'Ignace les ruines s'accumulaient en Allemagne sans que rien s'élevât pour les remplacer. Pour guérir la sensualité de la Renaissance on supprimait les vœux monastiques, et les théoriciens de la nouvelle église, avec d'ingénieux subterfuges, autorisaient la bigamie des princes. Pour guérir l'orgueil de la scolastique on émancipait toutes les intelligences, on faisait de tout fidèle un prêtre interprétant la Bible pour lui, à la seule lecture du texte sacré. La foi suffisait sans les œuvres ; mais à son tour la foi se passait de preuves, comme la philosophie devait s'en passer, et c'était là le remède par lequel on prétendait guérir la tyrannie de l'autorité. Où donc fut la véritable et sincère réforme, sinon dans l'œuvre de ceux qui prêchèrent de parole et d'exemple pour l'humilité et la pauvreté et qui, entre le culte aveugle et facile de la lettre, — dont ils avaient eux-mêmes souffert, — et l'interprétation livrée à la fantaisie individuelle, surent placer l'étude, aussi large

que possible, avec tous les moyens que l'humanité de leur époque trouvait dans son présent comme dans son passé ?

Encore une fois, voilà des vérités bien établies; mais c'était le moment de les rappeler, puisque c'est là ce qui fit la valeur et l'originalité de la fondation du Collège germanique à Rome.

Tout en combinant ses moyens avec le cardinal Moroni qui, ayant été nonce en Allemagne, avait vu de près les misères et les besoins du pays, tout en réunissant sur place les fonds nécessaires au prix de mille difficultés (1), Ignace écrivait (le 30 juillet 1552) au P. Le Jay alors à Vienne : « Tous ceux qui désirent le salut de l'Allemagne ont cru que le moyen humain le plus efficace et peut-être le seul pour soutenir la religion dans les pays où elle penche vers sa ruine et pour la rétablir là où elle est entièrement tombée, c'est d'y envoyer autant d'hommes capables qu'on en pourra trouver, appartenant à la même nation et parlant la même langue, afin que, fortifiés par l'exemple d'une vie laborieuse et par une doctrine saine, ils puissent, en annonçant la parole de Dieu, déchirer le voile de l'ignorance et des vices qui couvre les yeux de leurs compatriotes. Ceux donc qui viennent dans ce collège, fondé pour le bien de l'Allemagne, y trouveront des maîtres qui leur enseigneront le latin, le grec et l'hébreu. Ceux qui ont déjà fait leurs humanités y seront instruits dans la logique, la physique et autres sciences supérieures, puis dans la théologie, au moyen de leçons publiques et d'exercices continuels. » Dans une autre lettre, il ajoute l'exégèse, dont Luther avait écrit qu'il fallait « se garder comme d'un poison ».

(1) V. P. Shræder, *Monumenta quæ spectant primordia collegii germanici*, Rome, 1896.

Bien d'autres documents témoignent du soin, très élevé par son but, très minutieux par les détails d'exécution, qu'Ignace apportait dans la création nouvelle. Il en écrivait au bienheureux Canisius dont l'apostolat en pays germanique a été de nos jours mis en pleine lumière. Il en écrivait à tous ceux des siens qui étaient à Vienne, à Ingolstadt, à Cologne, à Louvain. Il leur demandait des jeunes gens âgés de douze ans qui resteraient à Rome jusqu'à vingt-deux. Il voulait, dit Polanco, qu'on les choisît très bien doués, ayant déjà reçu quelque préparation à l'étude des lettres et à la vertu : tous devaient être d'une figure honnête, de santé solide, aptes à supporter les fatigues de l'étude, de bon caractère. Plus leur instruction aurait été satisfaisante, plus on pourrait les renvoyer, avec l'espoir de les voir occuper d'utiles situations dans les rangs du clergé et même de l'épiscopat. Enfin, il était à propos de tenir compte de la noblesse (car chez les nations auprès desquelles ils devaient retourner, cet avantage donnerait plus d'autorité); à défaut de la noblesse de la naissance ils devaient avoir celle de l'âme.

Il est à croire que les choix des correspondants répondirent à ces indications; car le collège fit en peu de temps des progrès rapides. Les jeunes gens avaient une maison à eux sous la direction des Jésuites : mais aux cours spéciaux organisés pour eux à leur siège même s'ajoutaient divers cours qu'ils allaient suivre deux fois par jour au Collège romain. Bref, rien ne fut négligé pour assurer leur avenir. Bientôt, il est vrai, la guerre entre Paul IV et Philippe II, l'arrivée des Impériaux sous les murs de Rome et la disette mirent en danger l'existence de l'établissement; mais celui qui l'avait créé tint bon, il imagina mille expédients pour faire vivre ses pensionnaires, et finalement il sortit victorieux de l'o-

rage. Le 24 janvier 1555, il rêvait d'en étendre les bienfaits, il écrivait au cardinal Polus qui venait de réussir pour un temps à réconcilier l'Angleterre avec le Saint-Siège :

« J'annoncerai à Votre Éminence que tout va en prospérant dans la maison professe, dans le Collège romain et dans le Collège germanique. Il y a en effet dans le Collège romain plus de soixante-dix personnes outre les soixante qui habitent la maison professe. A part le droit et la médecine, on enseigne toutes les sciences, au grand avantage des nôtres et des étrangers dont le nombre s'élève à plus de cinq cents. Ceux qui habitent le Collège germanique font les plus grands progrès dans la vertu et dans les lettres. » Il terminait en priant le cardinal de lui envoyer de jeunes Anglais dans les mêmes conditions et aux mêmes fins.

*
* *

Ces fondations maîtresses ne l'empêchaient pas de multiplier dans les divers pays d'Europe des collèges proprement dits et même des universités, les uns préparant les autres et leur fournissant des élèves capables de s'élever, de degré en degré, par la possession des « sciences inférieures, à l'acquisition raisonnée des « sciences supérieures ». Le duc Albert de Bavière et plus encore Ferdinand Ier, roi des Romains, dont nous avons vu le zèle pour la Compagnie, le secondèrent puissamment. Aussi put-il, peu de temps avant sa mort, se réjouir de l'inauguration de nouveaux collèges à Ingolstadt et à Prague. Il avait assuré pour de longs siècles le triomphe du catholicisme dans l'Allemagne du Sud et sur les bords du Rhin.

Les nécessités étaient-elles moins pressantes ou les

difficultés plus délicates dans les deux patries de sa jeunesse, l'Espagne et la France? Les deux hypothèses peuvent être soutenues l'une et l'autre. Envoyé dans les Flandres auprès de Philippe II, Ribadeneira faisait valoir la première et conseillait à son maître de porter ses efforts ailleurs. Ce qui est certain, c'est que le clergé du roi de France et le clergé de Philippe II entendaient généralement se passer de ces auxiliaires qui dérangeaient un peu leurs habitudes. On leur reprochait surtout, dit Crévier (1), et l'évêque même de Paris, Eustache du Bellay, se faisait l'interprète de ses plaintes, le nom qu'ils avaient pris et par lequel ils affectaient, disait-on, d'accaparer le patronage du Christ — le tort qu'ils devaient faire aux communautés et aux hôpitaux en prenant une part des aumônes — leurs privilèges contraires aux droits des curés, des évêques et même du Pape, contraires aussi aux droits acquis des universités, — leur abstention des exercices du chœur, — l'insuffisance de leurs austérités. Enfin on faisait observer charitablement que puisqu'ils s'étaient donnés comme devant combattre les infidèles, leur premier devoir était de s'en aller à Constantinople chez les Turcs. De là une de ces rumeurs universelles, d'abord sourdes, puis violentes, comme il s'en est élevé périodiquement dans notre pays; un bien petit nombre de prélats mis à part, tout le monde, hommes de loi, hommes d'Église, hommes du peuple, voulait y participer à tout prix.

Cette tempête n'affecta point celui contre lequel elle était soulevée. On lui disait de répondre par un mémoire. Il affirma en souriant qu'il n'en ferait rien, parce qu'une réponse n'aurait d'autre résultat que d'éterniser les polémiques. Il pensait d'ailleurs qu'en cette circons-

(1) Crévier, *Histoire de l'Université de Paris*, VI, 6. sq.

tance comme en tant d'autres les raisons alléguées publiquement n'étaient probablement pas les véritables. Il fit ce qu'il avait déjà fait plus d'une fois : il s'occupa de réunir les témoignages écrits les plus nombreux et les plus considérables qu'il put en faveur de la Compagnie dans les pays où son action s'était le plus étendue. Lorsque toutes ces pièces furent entre ses mains, il n'avait plus besoin de s'en servir, le calme était revenu.

Le Portugal était toujours le royaume de Jean III, le plus religieux des princes de l'Europe, et le plus zélé pour la Société. Celle-ci faisait donc dans ses États de sensibles progrès. A la vérité, un certain excès de piété mal entendue faillit y devenir un péril. Le mystique Simon Rodriguez, avec le simple et bon Oviedo, furent un instant près d'altérer l'esprit de l'institut en y faisant prédominer le goût de la contemplation et de l'oraison sur l'action pratique. Ignace vit de loin ce qui se passait. Il usa tour à tour de ménagements et d'autorité. Il fit la part de ce que pouvait demander le tempérament de Rodriguez auquel il avait déjà dû venir en aide dans des circonstances analogues. Il lui prépara pour quelque temps une agréable retraite qui « vous offrira, lui écrivait-il, pour l'air, les eaux et la vue tous les agréments qu'on peut désirer et où vous aurez autant de temps que vous voudrez pour votre consolation spirituelle ». Il refusa d'entrer avec lui en discussion sur les difficultés soulevées par l'insuffisance de sa direction. — « Sachez, lui disait-il, que tout le monde vous aime universellement; que cela vous suffise. » Enfin, le moment venu, il le rappela à Rome en vertu de l'obéissance, mais en des termes tels que le seul sentiment de Rodriguez fut une joie presque délirante à l'idée de retrouver bientôt celui qui était tout

à la fois le compagnon de sa jeunesse, son maître et son ami.

Le roi de Portugal allait ménager à Ignace, pour la fin de ses jours, une expédition qui promettait d'être glorieuse. Quand les opposants de Paris rappelaient que la Compagnie avait promis d'évangéliser les infidèles, ils prenaient une peine dont ils eussent pu se dispenser. Ce devoir, le maître ne l'avait pas oublié. Je laisse de côté un projet de croisade qu'il exposa, dit Genelli, dans un mémoire destiné à l'Empereur : sur ce plan grandiose les détails authentiques nous manquent un peu. Mais il est certain qu'il projetait de fonder des collèges à Jérusalem, à Chypre et à Constantinople. Quant aux pays plus lointains, ai-je besoin de rappeler les martyrs des Indes, de la Chine et du Japon? Le Congo et le Brésil étaient aussi visités par des missionnaires. Enfin dans l'année qui précéda sa mort, le Général organisait sa mission d'Éthiopie.

On sait qu'après avoir été évangélisés par l'apôtre saint Mathieu et par cet eunuque de leur reine, Candace, qui avait été lui-même baptisé par saint Philippe, les Éthiopiens étaient devenus moitié juifs et moitié chrétiens. Plus tard ils s'étaient affiliés au schisme grec; puis enfin, gagné par les cadeaux et les services du roi de Portugal, leur roi David avait envoyé une adresse respectueuse au Pape. C'était pour consolider ce rapprochement qu'on demandait à la Compagnie de Jésus d'envoyer en Éthiopie douze Pères, dont (par exception) un patriarche et deux évêques.

Cette mission fut inaugurée avec la plus grande solennité, et elle partit sur une flotte imposante. Elle portait au roi Claude, à l'aïeul de Ménélick, une lettre d'Ignace. Avec un peu d'emphase espagnole mêlée à une grâce et à une finesse italiennes, il essayait de lui

faire aimer l'unité de l'Église par des arguments empruntés à la Bible, au temple de Jérusalem, à la gloire de Salomon. Puis il lui présentait ses missionnaires et il le faisait en deux phrases qui sont à remarquer l'une et l'autre, car on y retrouve de cette condescendance envers les rois que les censeurs ombrageux de la Compagnie lui ont reproché de mêler à son indéniable courage. « Ils viennent tout disposés, disait-il, à secourir les âmes par leurs conseils, par leurs travaux et même par leur mort, s'il en est besoin. » Puis il terminait en disant : « Le patriarche et ses compagnons sont dans le dessein de rendre à Votre Altesse tous les honneurs et toutes les soumissions qu'on lui doit et d'avoir même pour Elle toute l'indulgence que la piété leur pourra permettre. »

Cette entreprise fut une des dernières auxquelles put présider notre héros. En 1556, il subissait une épreuve dont tout autre que lui eût été singulièrement ébranlé. Il voyait nommer, sous le nom de Paul IV, ce cardinal Carafa, dont il redoutait la présence lors de son premier voyage à Rome. C'était en effet et ce fut jusqu'au bout pour la Compagnie, dirons-nous un ennemi? en tout cas un surveillant et un censeur qui fit payer quelques-uns de ses bienfaits par des soupçons et par des menaces : celles-ci étaient d'autant plus à craindre qu'il détestait tous les Espagnols, qu'il accusait la Compagnie de pactiser avec Philippe II, et qu'enfin, s'il faut en croire un récent historien, « c'était un homme dont l'esprit intempérant n'enfantait que des résolutions extrêmes » (Georges Duruy).

Ignace en fut un instant fort troublé, et son secrétaire observe que ce fut la seule fois qu'on put surprendre une altération sensible de son visage. Mais il se recueillit bien vite, alla s'agenouiller devant l'autel,

et, après une courte prière, dit avec sa tranquillité habituelle : « Nous aurons un Pontife ami, quoique la Compagnie doive en attendre des épreuves qui l'exerceront à la patience ». L'orage devait être en effet menaçant, mais de courte durée.

A peine intronisé, Paul IV manifesta bien, et avec une humeur peu rassurante, la volonté d'examiner à fond non seulement les règles et constitutions de la Société, mais toutes les bulles et toutes les lettres patentes qu'elle avait obtenues des précédents papes. Il exprima surtout l'intention de lui demander deux modifications très graves : la première mettait en question les pouvoirs du général qu'il voulait voir nommer pour trois ans et non plus à vie; la seconde avait trait à l'assistance régulière aux offices du chœur. La Compagnie n'afficha aucun projet de résistance; mais bientôt le Souverain-Pontife parut se désintéresser lui-même de ses premières idées; il s'en remit à la Société qui délibéra et exprima le désir de conserver intégralement les constitutions de son fondateur. Le silence de Paul IV fut tenu dans l'institut, dans le Sacré Collège et finalement dans l'Église comme une confirmation définitive.

L'épreuve eût-elle été plus forte encore, du vivant d'Ignace, que l'abnégation de celui-ci et sa confiance absolue en la Providence n'eussent pas été prises au dépourvu. Un jour qu'il était malade, les médecins lui avaient recommandé de chasser de son esprit tout ce qui pourrait l'attrister. Il en profita pour chercher à voir de quoi son âme pourrait donc être si troublée. Et naturellement il se mit à penser à la destruction possible de sa Compagnie. Mais il ne s'arrêta pas là : il s'examina plus à fond et se demanda combien de temps durerait son émotion. « Si ce malheur, se dit-il alors,

venait à me frapper et qu'il ne fût point arrivé par ma faute, alors même que la Compagnie se fondrait comme du sel dans l'eau, je crois qu'un quart d'heure de recueillement en Dieu suffirait à me consoler et à rétablir la paix en moi. » Ne semble-t-il pas qu'il voulût répondre là par avance à ceux qui l'ont si souvent soupçonné de faire passer sa Compagnie avant l'Église et de voir en elle une fin plutôt qu'un moyen, entre beaucoup d'autres, mis au service des desseins de Dieu?

En tous cas, la courte lutte de Paul IV et de l'institut ne fut même pas connue tout entière de saint Ignace.

Au commencement de l'été de 1556, sa santé s'affaiblissait, et il abandonnait le gouvernement aux trois Pères Polanco, Madrid et Natal. Il mourut le 39 juillet 1556.

J'ai parlé plus d'une fois de l'insensible continuité qui relie, sans coups de théâtre, sans résolutions inattendues, toutes les parties de la vie de saint Ignace, à partir de sa conversion. Ce caractère a persisté jusqu'au bout. Certain de sa mort prochaine, l'annonçant à Polanco et le priant d'aller l'annoncer au Saint-Père, il sembla ne la considérer que comme un accident qui ne pouvait affecter en rien les destinées de sa compagnie. Il dit simplement à Polanco d'aller demander au Pape sa bénédiction et l'indulgence plénière pour lui et pour Lainez qui était également en danger. Il le pria d'ajouter que s'il gravissait la sainte montagne, il prierait pour le souverain pontife comme il l'avait fait dans sa vie mortelle. Son secrétaire, que les médecins n'avaient pas autant alarmé, lui demanda s'il pouvait attendre un peu et prendre le temps de faire partir le courrier pour Gênes. « J'aimerais mieux aujourd'hui que demain, répondit le saint, le plus tôt sera le mieux ; toute-

fois, faites ce que bon vous semble, je m'abandonne à vous. » Ce furent presque ses dernières paroles. Il ne fit appeler personne, il ne laissa ni testament, ni recommandations, et, chose plus incompréhensible au premier abord, il ne demanda point l'Extrême-Onction. L'un des siens l'a expliqué en disant que les médecins (il les avait toujours « honorés » selon le précepte de Salomon) contestaient la gravité du mal et que dès lors, s'il avait réclamé le dernier sacrement, il eût ou mis publiquement en doute la science de ceux qui le soignaient ou confessé qu'il tenait sa certitude d'une révélation surnaturelle. Son humilité ne voulut cette fois encore leur opposer aucune contradiction, et il laissa aller les choses. Quand on s'aperçut qu'il ne s'était pas trompé, on demanda l'huile sainte; il était trop tard. Après quelques heures où il avait parlé seul et à haute voix, il venait d'expirer paisiblement.

A la suite de requêtes pressantes qu'appuyèrent successivement Henri IV et Louis XIII, le Saint-Siège ne devait pas tarder à le mettre au nombre des bienheureux. En le canonisant ensuite le 16 mars 1622, Grégoire XV rappela, selon l'usage, les titres que le nouveau saint avait à la reconnaissance du monde catholique. Il laissait à la postérité le soin de mettre en relief le génie d'organisation et de gouvernement de l'illustre fondateur. Mais — et c'est là ce qui fait surtout le prix de ses paroles — il montrait avec une éloquente simplicité où est la source par excellence à la quelle l'Église entend que les plus grands de ses serviteurs puisent la sainteté qu'elle attend d'eux.

« Ignace ne cessa de secourir les pauvres et les malades dans les hôpitaux, leur distribuant les aumônes qu'il recevait des personnes charitables. Dès le commencement de sa conversion, il s'employa d'une ma-

nière toute particulière à instruire dans la doctrine chrétienne les enfants et les ignorants.

« C'est lui qui, par son exemple, introduisit la coutume de visiter et de soulager les prisonniers. C'est lui qui fonda des missions dans toutes les contrées de la terre, bâtit des églises et des collèges, particulièrement dans cette ville de Rome, où, sans compter le collège romain dans lequel on donne l'enseignement gratuit, il établit le collège germanique. C'est lui qui a créé les hospices des orphelins et des catéchumènes, les couvents de Sainte-Marthe et de Sainte-Catherine, et une foule d'autres institutions pieuses. C'est lui qui apaisa les différends, donna de sages conseils, rédigea le livre des *Exercices* spirituels, encouragea la fréquentation des sacrements, réconcilia les ennemis et les fit prier les uns pour les autres. Toutes ces œuvres prouvent jusqu'à quel point il aima le prochain pour l'amour de Dieu. »

CHAPITRE X

CONCLUSIONS.

On a beaucoup étudié dans ces derniers temps la psychologie des sociétés et la psychologie de ceux qui les conduisent. Dans les observations bien confuses encore qu'on a réunies sur ces derniers, on emploie souvent les mots de voyant, d'apôtre, de meneur, comme si c'étaient là des synonymes pouvant être pris indifféremment l'un pour l'autre. Que celui dont nous venons de reracer la vie fût un apôtre, il n'y a pas à en douter. Ce ne fut pas un « meneur », si l'on entend par ce mot celui qui entraîne la foule sans lui révéler tout ce qu'il veut d'elle et qui, par son seul enthousiasme, contagieux, entretient en elle des illusions que le temps et des insuccès sensibles viendront dissiper plus tard. L'auteur des Exercices ne s'adressait pas directement à la foule. Il cherchait l'élite de ceux qui paraissaient à même de le comprendre, il les invitait à l'examen solitaire de leurs consciences, à l'étude approfondie, à l'exercice réfléchi ; et c'était surtout — chose étonnante au premier abord — quand il les avait fortement trempés, qu'il leur demandait l'obéissance.

Ce n'était pas non plus un « voyant », si l'on veut désigner par là je ne dirai même pas un halluciné, mais un homme qui, à force d'avoir désiré et ima-

giné les choses, finit par s'en créer en dehors de lui l'apparence et se laisse prendre à cette séduction avant d'en enchanter les autres. Je sais bien que pour certaines personnes tout mystique est un voyant, tout croyant un fanatique, et que la vie d'un saint tel qu'Ignace est, comme on l'a écrit « une systématisation de toutes les visions du moyen âge ». Ceux qui viennent de suivre pas à pas les efforts de cet homme surprenant pour se connaître, pour se vaincre, pour s'ajuster aux circonstances, pour profiter de son expérience et pour en faire profiter les autres, pour comprimer en lui tout ce qui pouvait l'écarter de l'étude et l'empêcher d'acquérir des connaissances aussi nettes, aussi étendues, aussi exactes qu'il était possible à son époque — ceux-là sont suffisamment édifiés sur la légèreté de ces banales formules.

Prenons donc notre héros — non pas certes comme un homme ordinaire, mais comme un homme enfin, — et essayons de suivre, fût-ce de loin, le développement de sa destinée. Comme l'a dit un de ses meilleurs historiens, le P. Genelli, « la grâce, de même que la nature, ne fait rien par sauts ni avec violence; elle ne crée pas non plus de nouveaux éléments, elle se sert de ceux qu'elle trouve, les développe et croît avec eux. »

Pour expliquer cette croissance, est-il bon de chercher comme on l'a fait pour tant d'écrivains et d'hommes d'action, la faculté maîtresse? Oui, pourvu qu'on n'oublie pas la complexité de ces riches organisations où la nature multiplie d'abord les contrastes et où la grâce fait ensuite régner son harmonie. Or, il n'y a pas à hésiter ici, la faculté maîtresse d'Ignace était bien évidemment la volonté, volonté tout à la fois humble et fière, humble pour tout ce qui n'intéressait que son amour-propre, fière pour tout ce qu'exigeaient

l'honneur et le triomphe de la cause qu'il servait; volonté qui d'abord ne voulut connaître ni les difficultés ni les limites, mais qui bientôt devint prudente au suprême degré, souple et par conséquent persévérante, puisqu'elle savait tourner les obstacles en sacrifiant aisément l'ombre à la réalité, le contingent au nécessaire, le passager à l'éternel; volonté efficace enfin parce qu'elle travailla sans cesse à éliminer du moindre fragment de son œuvre tout ce qui pouvait y être une cause de division, de faiblesse et de caducité.

Cette volonté n'était donc pas de celles qui se prennent elles-mêmes pour fin et pour mesure et rejettent tout ce qui ne répond pas à leurs égoïstes exigences. En saint Ignace l'intelligence et la sensibilité sont unies à la volonté et elles lui sont soumises, comme à ses yeux la science doit être soumise à l'action. Il voulait, nous l'avons vu, que la doctrine de sa Compagnie fût aussi une que possible, parce qu'en tout l'unité est un gage de force et de succès. De sa sensibilité, qu'elle fût émue par les mouvements de la nature ou touchée par l'action de la grâce dans les exercices de la piété, il cultivait tout ce qui pouvait enflammer l'ardeur de l'action, il s'appliquait à modérer tout ce qui risquait de la refroidir. Il professait que quand on avait fait pour sauver une âme tout ce que commande le devoir, on n'avait, en cas d'insuccès, qu'à reprendre sa sérénité, et à ne pas être plus troublé que ne devait l'être l'ange gardien de ce pécheur obstiné.

Subordonner sans doute n'est pas sacrifier. On ne saurait dire sans l'inexactitude la plus grossière que saint Ignace n'ait pas tiré un peu tardivement, il est vrai, d'une belle intelligence tout ce qu'elle était capable de donner; on ne saurait nier non plus qu'il ait témoigné aux siens une amitié dont le sentiment l'inondait, comme il

l'écrit à saint François de Borgia, de joie et d'allégresse. On se rappelle comment il aimait à contempler, non pas seulement les images qu'il se formait des mystères, mais les splendeurs du ciel étoilé. Il s'y plaisait dans les premiers temps de sa conversion ; il s'y plaisait encore plus dans sa vieillesse, car ce spectacle, dont il savait si bien tirer des comparaisons philosophiques pour expliquer les règles de l'ordre en tout système social, l'émouvait au point de lui tirer les larmes des yeux. « La musique le transportait hors de lui-même au point de soulager les souffrances de son corps. Quelques cantiques entonnés auprès de lui par ses frères suffisaient pour adoucir ses grandes douleurs d'estomac. Une de ses jouissances préférées était encore de voir des prairies et des champs émaillés de fleurs. Ces deux pensées l'attiraient souvent dans un petit jardin attenant à la maison, et il y était tellement ravi en Dieu que les Pères accouraient à leurs fenêtres pour l'observer et jouir de ce spectacle » (Bartoli, IV, 7).

Il faut le reconnaître cependant, dans ses effusions comme dans ses pensées, la meilleure part venait de la volonté et tendait à la fortifier davantage encore. Il s'était rendu si maître de lui qu'on a dit que son tempérament primitif s'était métamorphosé (1). Il savait, selon le caractère des gens qu'il reprenait ou consolait, prendre le ton et la physionomie de la colère, puis s'apaiser instantanément et remplacer les apparences de l'irritation par un bon sourire. Il avait pour « trouver Dieu », dit Ribadeneira, une facilité extraordinaire, et il avait,

(1) En lui, en effet, comme en tant d'autres saints dont les corps ont pu être ouverts, l'estomac et les intestins s'étaient étonnamment rétrécis. » — Voir à ce sujet la *Psychologie des saints*, ch. V.

devons-nous le redire encore? la force de suspendre en lui, s'il le fallait, et tant qu'il le fallait, les élans où se complaisait le plus sa piété. Dans ses Exercices, dans ses Constitutions, dans ses Lettres, il multiplie les avis les plus précis, il ne dédaigne aucune forme utile ou de la prière ou de l'obéissance; mais en même temps, pour obtenir du dévouement des siens des volontés aussi actives et aussi efficaces que la sienne, il veut qu'ils sachent aussi s'affranchir à son exemple de ce qu'il peut y avoir, à un moment donné, de superflu dans les formalités, dans les scrupules dévots, dans la recherche habituellement permise ou recommandée des consolations spirituelles. Il attend un an pour dire sa première messe; par obéissance et non par sensualité certes, il consent à manger de la chair un vendredi saint; et enfin, pour ne pas contredire ses médecins, il se laisse priver du secours suprême du sacrement des mourants. Il est vrai que Dieu était toujours en lui puisqu'il le « trouvait » si aisément et qu'un amour comme le sien était selon le mot de l'Imitation, pour lui rendre tout facile.

Les « milieux » qu'il traversa ont-ils été pour quelque chose dans ces transformations ou plutôt dans cette évolution continue et harmonieuse? On se souvient qu'il traçait lui-même à saint François de Borgia comme le programme de leur vie et de leur vocation communes, en lui disant qu'il fallait fournir des « pensées, paroles et œuvres ardentes, claires et justes ». Ardentes, son tempérament d'Espagnol les lui faisait aisément telles; le commerce de la France ne put que l'aider à les rendre claires; justes, elles le devinrent par l'étude sensée, droite, pratique et, dans toute la force du mot, sincère de l'exacte tradition. Il ne reste plus qu'à ajouter que le séjour de l'Italie lui communiqua encore plus de grâce, plus de finesse, plus d'habileté diplomatique,

plus de condescendance enfin pour les faiblesses des hommes.

Ce que tous ces dons ont apporté de vie et de fécondité à ses efforts, son œuvre est là pour le dire. Elle a soulevé bien des résistances, et ceux qui se sont chargés de la continuer à travers les siècles et les nations ont été assaillis par des attaques singulièrement passionnées. Quand on a pu y regarder avec impartialité, on sent ce qu'il y a de juste et de délicat dans ces lignes du Père Lacordaire, bien revenu ou tout au moins bien éloigné des préventions d'un Melchior Cano : « En voyant les Jésuites, j'ai appris à les mieux connaître, et j'ai sincèrement admiré leur foi, leur zèle, leur bonne éducation, leur facilité à tout comprendre et à se mettre au niveau de tout, qui fut toujours un de leurs caractères, enfin un détachement vrai des passions politiques, prêts à reconnaître l'ordre partout où il est et la religion avant tout autre intérêt. »

Tel est sans doute, en dépit des préjugés, l'esprit moyen et persistant de la Compagnie. Quelques-uns de ses membres ont-ils risqué de la compromettre ou de la diminuer en abusant des leçons de prudence de leur fondateur? Un catholique généreux entre tous, et dont nous regrettons la perte prématurée, Ollé-Laprune, disait que tels d'entre eux avaient abusé de la finesse au point d'aimer « les finesses... », les finesses en pédagogie, les finesses en casuistique, les finesses dans les relations avec les gouvernements et leurs lois. N'entrons pas ici dans ce débat, où les intéressés répondraient peut-être que ces finesses, trop enjolivées par l'ennemi, ont dû quelquefois servir à sauver leur existence. Combien, dirons-nous, pour terminer, n'y a-t-il pas eu de fils de saint Ignace qui ont relevé, au contraire, la réputation commune et se sont même tout à fait rap-

prochés de la gloire de leur Père, en donnant à la chrétienté des apôtres et des martyrs, comme les successeurs de saint François Xavier et de saint Pierre Claver, en formant des théologiens comme Suarez et comme Bellarmin, des prédicateurs comme Bourdaloue et le Père de Ravignan, des érudits comme les Bollandistes, en constituant l'enseignement classique où s'est alimentée notre vieille littérature, en arrachant l'âme de la France à la dureté du Jansénisme, en envoyant celui des leurs qui devait soutenir la vocation si humaine et si sublime de Marguerite-Marie, puis, de nos jours, en s'offrant aux balles de la Commune et en servant, au péril de leur vie, soit la science, soit la puissance française, sur les plateaux de Madagascar!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

CHAPITRE I. — Le chevalier converti et pénitent. — Pampelune et Loyola. — Montserrat et Manrèze. 1
CHAPITRE II. — La première rédaction des Exercices. . . . 37
CHAPITRE III. — Pèlerin et étudiant. — Jérusalem, Barcelone Alcala, Salamanque. 54
CHAPITRE IV. — Étudiant et apôtre à l'Université de Paris. 74
CHAPITRE V. — Complément des Exercices. — La future Compagnie. — Les vœux de Montmartre. 96
CHAPITRE VI. — Entre Paris et Rome. 118
CHAPITRE VII. — A Rome. — Établissement de la Compagnie. 132
CHAPITRE VIII. — Premiers travaux, premières missions de la Compagnie. — Les instructions du fondateur. . . . 155
CHAPITRE IX. — Les Constitutions rédigées, commentées et appliquées. — Les derniers travaux et la mort. 185
CHAPITRE X. — Conclusions. 221

SAINT IGNACE DE LOYOLA

ERRATA

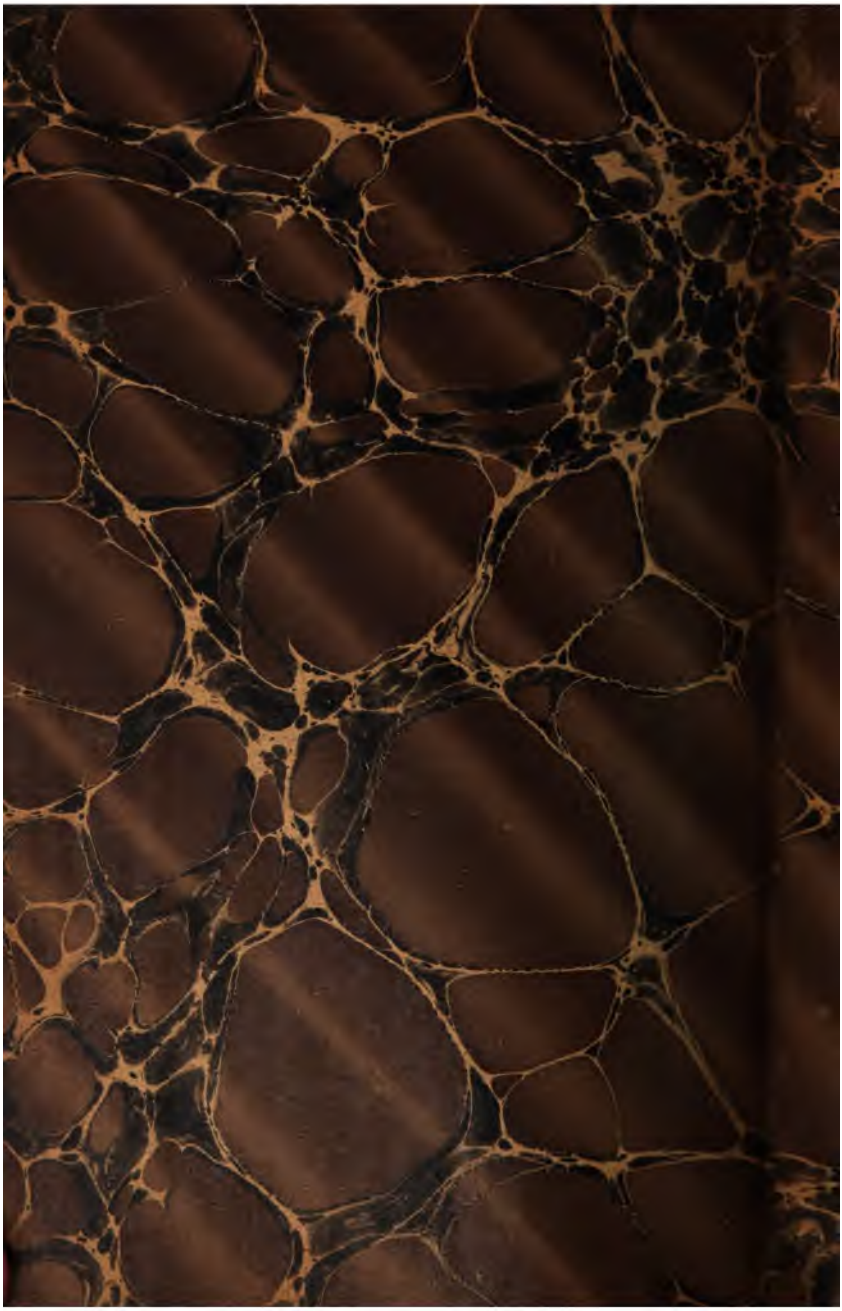
Page 46, ligne 16, *au lieu de :* environ deux ans; *lire :* vingt-deux ans.

Page 65, note 2, ligne 5, *au lieu de :* 1511; *lire :* 1571.

Page 82, ligne 4, *au lieu de :* 1536; *lire :* 1535.

Page 116, note, 1re ligne du dernier paragraphe, *au lieu de :* 1512; *lire* 1612.

Page 218, ligne 15, *au lieu de :* 39; *lire :* 31.



A FINE IS INCURRED IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW.

5160742

JUN 8 '76 H

JUN 7 1976

5 988747

JAN 21 '77 H

530 281

OCT 2 '76 H

OCT

CANCELLED

C 437.17.2
St. Ignace de Loyola,
Widener Library 003168446
3 2044 081 716 649